

Avril

FIGARO ILLUSTRÉ

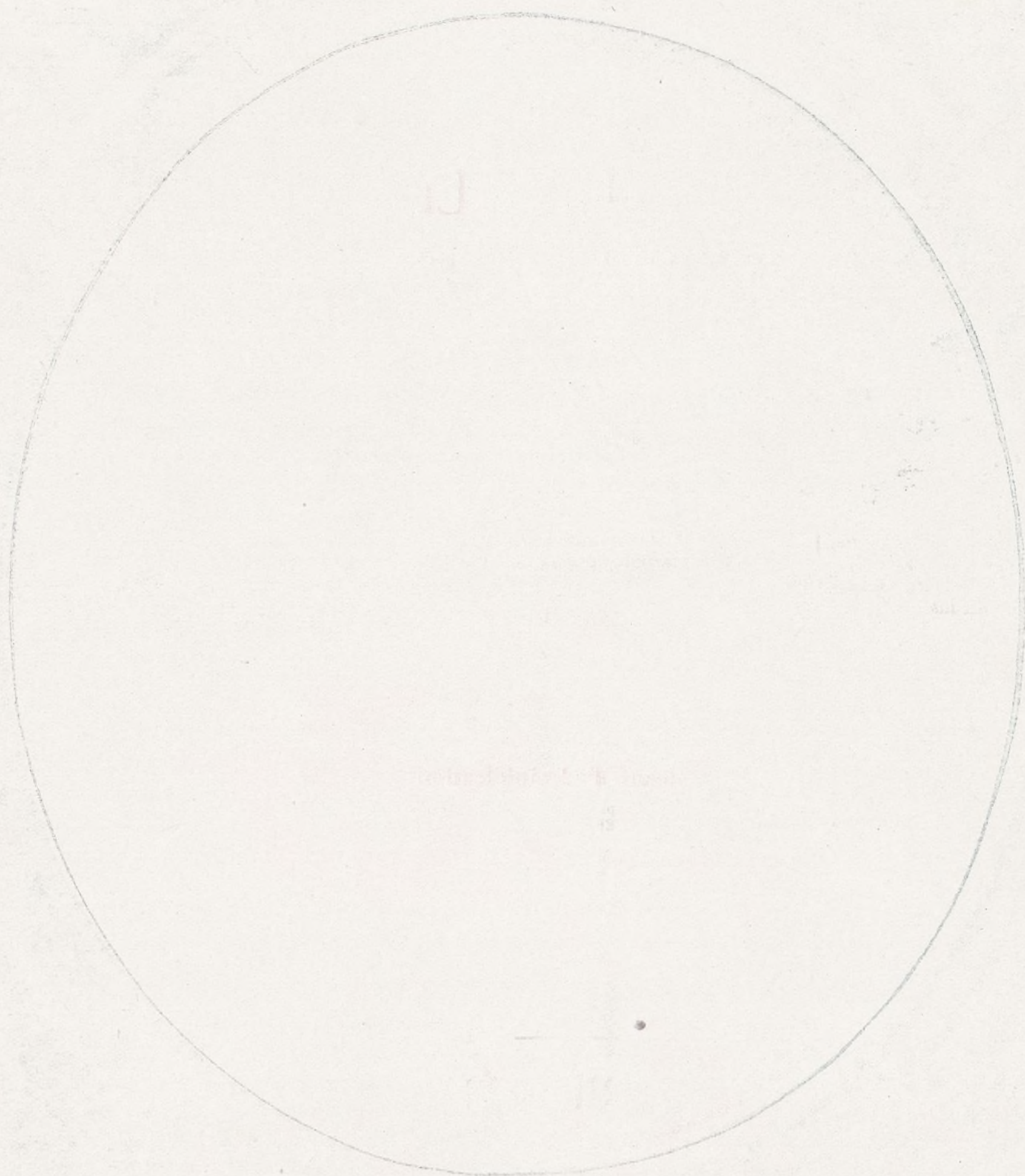
1909

# LE MUSÉE CARNAVALET



MARC SAUREL .09









## Les Chroniques du Mois

Journal d'une Étrangère

### Les Vieilles Pierres

... Promenade à la Galerie des Machines. Le mois dernier, j'y étais venue passer une après-midi délicieuse, au milieu des bêtes. C'était le concours agricole, — leur fête; une fête un peu tragique, si l'on réfléchit aux affreuses hécatombes qu'elle prépare... Les hommes ont organisé, pour eux aussi, d'innombrables concours, et de toutes sortes; des concours d'écoles, des concours d'industrie, des concours d'art et de sport, par quoi ils s'efforcent de gagner des bons points, de la gloire et de l'argent, — tout ce qui nous fait la vie plus facile et meilleure. Les pauvres bêtes, elles, ne concourent que pour mourir. Elles viennent nous faire admirer des états de santé qui nous les rendent plus désirables; et l'on voit, autour de paradoxaux embonpoints, s'exciter pendant trois journées, sous le dôme de l'immense galerie, l'impatience des bouchers. C'est affreux, si l'on y pense.

Mais si l'on n'y pense pas, c'est charmant. Et, justement, on n'y pense pas. On n'y pense qu'après. Et notre badauderie, à l'heure où ce spectacle lui est donné, se contente d'en jouir avec une cruauté inconsciente et distraite. On regarde les animaux gras; et, suivant leurs attitudes ou leurs figures, on s'émerveille ou l'on s'amuse. Ces taureaux maussades, ces vaches songeuses, ces bœufs tellement fatigués d'être obèses, ces porcs grognons et comiques, dont l'œil éternellement clos semble avouer un dégoût de vivre, ou l'ennui d'être regardés; ces toisons folles, ces plumages et ce vacarme où se mêlent tous les bêlements, tous les gloussements, tous les piailllements, toutes les plaintes et tous les rires; — et puis l'odeur! le bon parfum d'étable qui flotte sur ce peuple de bêtes..., tout cela m'enchantait. C'est la campagne à trois kilomètres du boulevard, et, chaque année, j'y revenais, ravie. C'est fini. Je n'y reviendrai plus. Les bêtes sont parties (Dieu sait ce qu'en un mois les hommes ont fait d'elles!), et l'immense bâtisse de fer est vide. On commencera de la démolir demain. Après les bêtes, c'est la maison elle-même qui va mourir.

Je flâne autour d'elle. Et je suis effarée de ce que je vois.

Parmi le tapage fou qui s'y déchainait, le mois dernier, sous l'enveloppement des tentures, des drapeaux, des feuillages, des écussons, cette carcasse avait une beauté. Je la regarde à présent, déserte, silencieuse et déshabillée. Elle n'est plus qu'une énormité lamentable.

Les Parisiens me disent qu'il y a vingt ans, elle était bleue, et qu'à ce bleu souillé, fané par l'air et l'eau du ciel, il a fallu superposer, bientôt après, une parure neuve... On a badigeonné en brun l'immense carcasse, et ce nouveau manteau n'est déjà plus qu'une loque sans couleur. En toutes les parties de la formidable armature, des traces de rouille apparaissent; on aperçoit, çà et là, des carrés de masses cimentées dont le revêtement s'effrite et semble un papier pourri, décollé par l'usure.

À l'intérieur, escaliers et parquets menacent ruine; à chaque pas, le pied se pose sur des bois usés ou disjoints... Je regarde au-dessus de moi. C'est plus horrible encore. De tous les côtés, sur les flancs de l'édifice, ce ne sont que carreaux cassés! Il y a ici de quoi occuper tous les vitriers de Paris pendant plusieurs mois; et ces milliers de taches d'ombre répandues parmi les déchiquetages du verre brisé donnent aux façades je ne sais quel affreux aspect de fragilité et de misère, — les font ressembler aux ruines de quelque colossale usine abandonnée.

Je compare... Derrière la galerie s'érige, toute basse et comme écrasée par le monstre, la façade de l'Ecole militaire. Il n'est âgé que de vingt ans, le monstre. L'Ecole en a cent cinquante; et c'est elle, à présent, qui me semble jeune.

Du moins a-t-elle su vieillir. La rouille du temps a mis de belles ombres aux sculptures de ses frontons, et fait saillir en lignes plus énergiques les cannelures de ses colonnes. L'opposition des creux et des reliefs s'est accentuée partout en taches plus noires qui ajoutent à la solidité d'aspect de l'édifice. Et ce n'est point là qu'une apparence: les vieilles pierres n'ont pas bougé. Elles ont tenu bon sous la pluie et sous la rafale, depuis le jour où la main du maçon vint les poser là. Dans cent ans, elles y seront encore; et dans trois cents, dans cinq

cents ans aussi. Et chaque année les fera plus belles. A mesure qu'elles vieilliront, les vieilles pierres, une « patine » plus parfaite ornera de plus de noblesse leur vétusté; pour rester admirables, elles n'auront pas besoin d'être barbouillées de peinture tous les dix ans; il leur suffira de laisser faire le ciel, et d'attendre... Il continuera, tant qu'elles seront debout, à se charger de leur toilette.

Il continuera même à veiller sur leur beauté si, quelque jour, elles deviennent des ruines, les bonnes pierres. Il parera d'ombres plus belles encore leurs débris; ou bien il y répandra la lumière qui mèlera comme une grâce pathétique à leur détresse; il les enveloppera de feuillages, qui ramèneront sur elles de la jeunesse et de la vie.

En regardant l'écrasante carcasse dont un marchand de ferraille, dans quelques mois, aura dispersé les morceaux, je me dis que, tout de même, les âges passés ont préparé pour nos yeux des joies que les yeux de nos descendants ne connaîtront pas. Les ingénieurs ont beau dire. Le palais de fer est une pauvre chose. Il est, sans doute, capable de « pousser » plus vite, et de couvrir des espaces plus grands. L'ossature dont il est formé se plie à des combinaisons plus hardies; et de cette science toute neuve du Fer, assurément, sont sorties des œuvres miraculeuses d'audace et de légèreté.

Mais si de telles bâtisses inspirent l'admiration, elles n'inspirent point l'amour. Oui, vraiment, nous ne pouvons aimer que les murs qui savent vieillir, et dont la vue communique aux âmes une impression d'éternité. Je vois bien la Galerie des Machines ouverte à une kermesse ou à un concours d'animaux gras; je n'y vois pas une foule agenouillée les dimanches, et priant Dieu. Je ne vois pas, construite en fer, Notre-Dame de Paris.

Je ne m'imaginerai pas davantage, en un pays de monarchie, lié par une tradition très ancienne à ses maîtres, un palais royal dont il faudrait, toute l'année, remplacer les carreaux cassés, dérouiller ou changer les « fermes », repeindre à neuf la façade, tous les cinq ans. Et je songe avec horreur à ce que serait une ruine de fer!

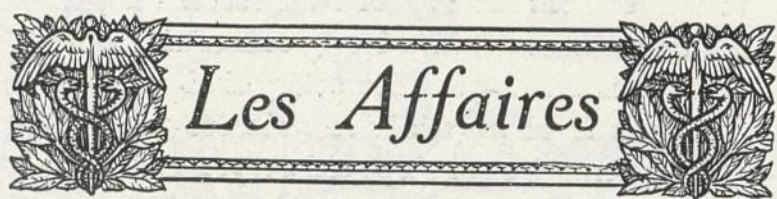
Et voilà à quoi il me semble bien que nos amateurs de progrès n'ont point pensé. Ils ont



*vu quelles commodités matérielles l'emploi du fer était propre à réaliser parmi les hommes; ils n'ont point senti qu'il y a des sentiments et des idées que cette matière-là ne peut pas servir.*

*En allant faire tout à l'heure à la Galerie des Machines ma visite d'adieu, je pensais : « Quel dommage de détruire cela ! » J'en reviens consolée. Tant il est vrai que « la femme est mobile », et qu'un quart d'heure de rêverie peut suffire à modifier ses convictions sur les sujets les plus graves...*

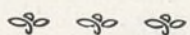
SONIA



Les affaires sont encore fort calmes, mais il y a d'autant moins à s'en montrer surpris, que les spéculateurs sont poussés à alléger leurs positions plutôt qu'à les augmenter.

Il faut convenir d'ailleurs que nombreux sont les divers problèmes qui restent à résoudre, et les capitalistes ne paraissent guère décidés à abandonner la prudente réserve derrière laquelle ils se sont retranchés jusqu'ici avant que le conflit des Balkans ait été enfin définitivement réglé.

Notre fonds national en particulier a montré une certaine lourdeur, causée surtout par la grève des Postes et Télégraphes et la crainte des conséquences que peut entraîner dans la suite un pareil événement. Toutes les grandes valeurs de la cote se retrouvent ce mois-ci sans changements, les positions spéculatives sont peu chargées et il reste à souhaiter maintenant qu'une solution prochaine de cette interminable question d'Orient vienne rendre à notre marché un peu d'activité qui lui fait défaut depuis si longtemps.

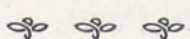


Les affaires nouvelles ne sont pas cependant négligées, elles sont susceptibles d'apporter une compensation au faible taux de rendement des vieilles valeurs parvenues à leur plein développement et qui peuvent présenter parfois des certitudes d'avenir et de solidité capables d'amener les capitalistes à les mettre en portefeuille. Tel est le cas d'une très intéressante société, la *Fédération mutualiste des marins français*, dont les hautes personnalités du Conseil d'administration sont les garants d'un régime financier et commercial des plus parfaits.

Alors que les exigences toujours croissantes de notre siècle obligeaient toutes les corporations à se grouper en Unions Fédératives, il en est une qui semblait ne pas avoir compris ce besoin d'union : nous voulons parler des marins et tout particulièrement des marins pêcheurs.

Comme tous les êtres sans cesse en lutte avec les éléments, le marin est insouciant ; il fallait donc chez lui susciter cet esprit de corps.

Les vains efforts tentés maintes fois par des initiatives privées ont prouvé combien la tâche était difficile, et longtemps rien de profitable n'avait pu être fait lorsque le Gouvernement, dont la généreuse initiative avait déjà soutenu les agriculteurs, voulut bien faire bénéficier les marins des mêmes avantages en créant le Crédit maritime. (Loi du 23 avril 1906.) Il devenait très facile de créer un programme, c'est le rôle que s'est imposé la Fédération mutualiste des marins français que je vais exposer ici dans ses grandes lignes, persuadé qu'il intéressera les lecteurs du *Figaro Illustré*.



Le programme de la Fédération mutualiste des Marins français comprend :

- 1° Formation et développement de caisses de Crédit maritime mutuel ;
- 2° Création et administration d'assurances mutuelles maritimes pour couvrir les risques de perte de bateaux se livrant à la petite pêche ;
- 3° Création et administration de poissonneries coopératives ;

4° Création et administration d'orphelinats pour enfants de marins pêcheurs et d'œuvres de prévoyance.

Après avoir créé, en vertu de la loi du 5 novembre 1894, le Crédit agricole, l'État a compris que tout autant, sinon plus que les agriculteurs, les marins, et plus particulièrement les marins pêcheurs, avaient besoin d'être aidés.

La loi du 23 avril 1906 instituait le Crédit maritime.

Pour que l'État puisse faire des ouvertures de crédit, il a prévu un régime administratif dont la base repose sur la création de caisses locales et régionales.

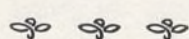
La Caisse locale qui, comme son nom l'indique, est formée par des groupements locaux se constitue légalement à un capital déterminé en raison de ses besoins.

La Caisse régionale groupe différentes caisses locales et agissant en vertu de la loi du 31 mars 1899, elle reçoit des avances directement de l'État lui permettant de faire des ouvertures de crédit à long terme aux différentes caisses locales.

A la suite de l'énumération des avantages qu'offre la loi du 23 avril 1906, il semble étrange au premier abord qu'aucune tentative n'ait été faite encore pour permettre aux populations intéressées d'en bénéficier. Mais dans l'application d'une loi comme celle du Crédit maritime, pour mettre en marche les différents rouages administratifs, il est presque indispensable de recourir aux initiatives privées.

Le rôle de la Fédération mutualiste des marins français est donc bien défini. Dès la première heure, avec ses propres ressources financières et sûre de l'appui des éléments qu'intéressent les questions maritimes, elle aura à se consacrer à la constitution des Caisses locales et régionales et parfaire à l'éducation des marins-pêcheurs en leur apprenant le mécanisme de la loi.

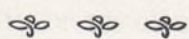
Les groupements effectués, le rôle commercial apparaît et alors qu'il serait fort difficile à des groupements isolés de discuter avec avantage auprès des fournisseurs (cordages, filets, voiles, appâts, moteurs et tout autre matériel), la Fédération mutualiste des marins français qui est une, groupe les achats, discute les prix de revient, surveille les livraisons, refuse les non-valeurs et enfin grâce au concours des techniciens les plus en vue dont elle a su s'entourer, elle assure la présentation de projets tendant à la rénovation du matériel de pêche et tout spécialement à l'étude des propulseurs automobiles dont le besoin se fait de plus en plus sentir.



A l'organisme des Caisses de Crédit maritime, la Fédération mutualiste des marins français s'est vue obligée d'ajouter un élément nouveau : l'Assurance mutuelle maritime couvrant les risques de perte de bateaux de pêche.

C'est là un des chapitres les plus intéressants de son programme.

Le besoin de se prémunir contre les sinistres a bien fait naître depuis longtemps de nombreuses sociétés mutuelles locales, qui ont rendu de signalés services, mais le peu d'importance des groupements mis en parallèle avec la modicité des primes ont fait que dans bien des circonstances, par suite d'un désastre trop grand, les fonds existant dans les caisses ne permettaient pas de remédier à la totalité du mal.



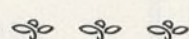
En prévoyant la création de poissonneries coopératives, la Fédération mutualiste des marins français a compris que cette nouvelle branche était le complément des deux autres. En effet, après avoir procuré au marin-pêcheur tout ce qui est indispensable à son travail, il était rationnel de songer à lui trouver l'écoulement de sa production.

L'union devenue plus complète permettra facilement d'arriver au but fixé : laisser au pêcheur qui a dû souvent l'acquiescer au prix des plus durs efforts tout le bénéfice qui lui appartient.

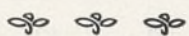
Après avoir fourni au pêcheur tous les éléments nécessaires pour lui permettre de se procurer le matériel indispensable à sa profession, après lui avoir permis de couvrir les risques de perte de son bateau, la Fédération mutualiste des marins français avait encore un devoir à remplir auprès des marins groupés par elle. Il lui restait à donner au pêcheur la possibilité de mettre sa famille à l'abri du besoin en cas de décès.

Elle s'est occupée de réaliser ce desideratum dans les conditions les plus larges et les plus avantageuses.

Pour établir l'organisation d'une mutuelle-vie la Fédération mutualiste des marins français, tenant compte de la modicité des ressources de ses administrés, a prévu l'allocation d'une indemnité uniforme en cas de décès de mille francs, acquise grâce à des primes mensuelles de 1 fr. 50, sous réserve bien entendu des limites d'âge d'usage.



Dans le même ordre d'idées, en dehors de son rôle commercial, et pour couronner son œuvre, la Fédération mutualiste des marins français a prévu la création d'œuvres de prévoyance. Nous estimons qu'il serait prématuré d'élaborer dès maintenant à ce sujet tout un programme. On s'occupera naturellement avant tout de fonder des institutions au profit des veuves et des orphelins.



Pour atteindre les différents buts que nous venons d'exposer, satisfaire aux multiples besoins de la première heure, la Fédération mutualiste des marins français avait à rechercher une base financière sans laquelle rien de nos jours n'est possible.

Comme avant tout le programme élaboré repose sur l'exploitation en commun de la consommation et de la production d'une corporation, le régime des coopératives était tout indiqué. On a donc choisi la Société Anonyme à capital et personnel variable au capital de 200.000 francs divisé en 4.000 actions de 50 francs libérables par dixièmes, le premier dixième soit 5 francs par action exigible à la souscription, les autres dixièmes suivant les besoins de la Société aux époques déterminées par le Conseil d'administration.

Analysant l'importance de chacune des branches, tenant compte du développement qu'elles sont appelées à prendre immédiatement et alors même que les frais de gestion seraient réduits au minimum, il serait facile de prouver qu'un rendement de 7 à 8 0/0 n'est pas exagéré ; mais en nous restreignant au rendement prévu pour les Sociétés coopératives nous pouvons toujours dire que les actionnaires en faisant œuvre bonne et utile permettant la constitution d'œuvres de prévoyance, percevront toujours un intérêt normal de 4 0/0.

D'autre part, la haute compétence des hommes actifs et dévoués qui administrent la Fédération mutualiste des marins français est le plus sûr garant d'une sage administration.

Il nous reste précisément à donner la liste de MM. les membres du Conseil d'administration. Ce sont :

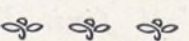
M. Maurice Loir, capitaine de frégate de réserve, O. N.

M. le vicomte de Ferron, capitaine de frégate de réserve, O. N.

M. L. Piau, ingénieur de la Marine. — Ancien ingénieur en chef du bureau Veritas. — Administrateur de la Société centrale de sauvetage des Naufragés, N.

M. A. Congy, ancien député, administrateur de la Compagnie d'assurance La Renaissance.

M. J. Laurent, ingénieur, directeur général.



Pour tous renseignements et souscriptions, nos lecteurs peuvent dès maintenant s'adresser au siège social, 66, rue de Provence.

ALFRED DUPUY

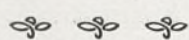


## Le Théâtre

M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire, vient d'être nommé membre de l'Institut. Il était surprenant qu'il ne le fût pas encore. Par la grande et pure beauté de son œuvre, par la qualité de son art, la souplesse et la diversité de ses compositions, il eût été convenable qu'il le fût depuis longtemps.

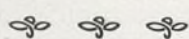
Gabriel Fauré a donné des quatuors, des sonates et des quintettes, d'un tour noble et gracieux. Sa musique religieuse est pieuse par sa simplicité grave ; elle suit toutes les péripéties du drame divin. Sa messe de *Requiem* est un chef-d'œuvre.

Gabriel Fauré n'a pas écrit pour le théâtre. Il a composé de la musique de scène, un *Shylock* délicieux, un admirable *Prométhée*, le subtil et bel accompagnement lyrique et musical d'une ou deux situations de *Pelléas et Mélisande*. Il donnera bientôt un opéra de *Pénélope*...



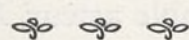
Les records du succès.

*Le Roi*, la délicieuse œuvre de Robert de Flers, Armand de Caillavet et Emmanuel Arène qui a poursuivi aux Variétés une si merveilleuse carrière, avait donné à la 250<sup>e</sup> représentation le formidable total de un million six cent quarante-deux mille francs de recette.



M<sup>me</sup> Delna, la cantatrice souveraine, à la voix incomparable, a fait une nouvelle rentrée au Théâtre Lyrique de la Gaîté.

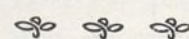
Elle l'a faite dans *la Favorite* où elle chanta le rôle de Léonore. Elle y fut une fois de plus admirable et y déclina l'admiration et d'immenses enthousiasmes.



M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt prépare la création qu'elle doit faire dans une œuvre nouvelle, *la Flamme*, pièce en trois actes et en vers de M. Eugène Morand.

Paraîtront à côté d'elle, M. Henry Roussell, M. Keunn (du théâtre Antoine), M<sup>me</sup> Paule Andral (du Vaudeville) et M<sup>me</sup> Aimée Raynold (de l'Athénée).

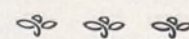
La compagnie est excellente ; elle a de la carrière ; elle en aura plus encore, car Sarah Bernhardt porte chance à ses pensionnaires. L'une d'elles, M<sup>me</sup> Suzanne Sabran, qui, à une extrême beauté joignait une voix exquise et un talent remarquable, a d'emblée fait la conquête de Lyon. Chacune de ses créations fut un triomphe : elle s'était si merveilleusement formée à l'école de grand art qu'est la collaboration avec Sarah Bernhardt !



On avait dit que Mascagni, désolé et découragé par les tendances de la musique contemporaine, avait décidé de ne plus écrire.

Ingrate musique, aurait-il déclaré, tu n'auras plus mes « do » !

Cette résolution n'est pas. M. Mascagni travaille à une œuvre composée pour lui par le poète Illico : *Isabeau*.



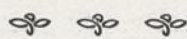
Le Deutsches Theater de Berlin organise un festival au Théâtre des Artistes de Munich (Künstler Theater). Il sera donné sous la direction de Max Reinhardt et commencera le 18 juin.

Le répertoire prévoit comme premières : *Hamlet*, de Shakspeare (18 juin) ; *le Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare (19 juin) ; *la Fiancée de Messine*, de Schiller (21 juin) ; *Was ihr wollt*, de Shakspeare (23 juin) ; *le Marchand de Venise*, de Shakspeare (25 juin) ; *Lysistrata*, d'Aristophane (28 juin) ; *les Brigands*, de Schiller (2 juillet) ; *Judith*, d'Hebbel (5 juillet).

Les rôles principaux ont été répartis entre M<sup>me</sup> Tilla, Durieux, Camille Eibenschütz, Gertrud Eysoldt, Else Heims, Else Kupfer, Adele Sandrock, Hedwig Wang, MM. Victor Arnold, Oscar Beregi, Wilhelm Diegelmann, Richard Grossmann, Ludwig Hartau, Alexander Moissi, Max Reinhardt, Rudolf

Schildkraut, Hans Wassmann, Paul Wegener, Eduard de Winterstein, etc. Régisseur : Max Reinhardt.

Les pièces non encore représentées à Berlin seront mises en scène par des maîtres munichois.



Le mois de mars a été abondant en premières. Voici la liste des nouvelles pièces qui ont vu la rampe dans les 31 jours du mois qui vient de finir :

*Le Scandale*, quatre actes de M. Henri Bataille à la Renaissance.

*La Meilleure des Femmes*, quatre actes de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin au Vaudeville.

*Sang du Calvaire*, drame sacré de M. Grandmougin au Bazar de la Charité.

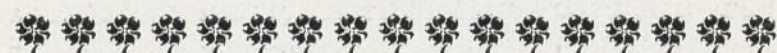
*Connais-toi*, quatre actes de M. Paul Hervieu à la Comédie-Française.

*La Clairière*, quatre actes de Maurice Donnay et Lucien Descaves du Théâtre Antoine.

*Le Greluchon*, quatre actes de Maurice Sergine à l'Athénée.

*La Secousse*, fantaisie, un acte de M. Paul Franck ; *Plumecock et Poilowski*, opérette de Maurice de Féraudy et Félix Paget au Théâtre Michel.

JESSUY DE LARVU



## Le Théâtre et la Mode

Paris, avril.

Nous est-il permis de donner encore un coup d'œil dans les *Trains de Luxe*, où s'épanouissent des élégances si osées et si raffinées ? La coiffure de M<sup>me</sup> Yvonne de Bray fut sensationnelle, ses robes sont exquises, et l'excentricité de M<sup>me</sup> Marie Magnier est des plus réussies. Nous ne reviendrons pas sur ces toilettes déjà vues par le Tout-Paris, décrites plusieurs fois, et dont certaines seront pour notre saison des modèles favoris. Nous préférons noter un souvenir élégant de l'Odéon, où la salle applaudissait d'enthousiasme l'œuvre émouvante de M. René Fauchois, le *Beethoven* dont la critique a tant parlé.

La robe remarquée était portée par une de nos « écrivains » les plus en vue, et se composait d'un voile havane transparent d'un taffetas changeant mordoré ; l'effet du tablier, devant, était charmant ; il se perdait dans le dos, sous un grand pli froncé à la taille ; l'ensemble se terminait très harmonieusement par un petit mantelet garni de taffetas et bordé d'un galon orné de cabochons opale.

Mais, n'en déplaise à notre brumeux Paris si longtemps attristé par un hiver maussade, les merveilles de notre élégance et de notre luxe de parure semblent s'être réfugiées au pays du soleil. A Monte-Carlo, où des artistes de haute valeur se font applaudir en des œuvres parfaites, les toilettes sont dignes du cadre féerique fleuri et ensoleillé, et nous avons pu voir, descendant les jardins embaumés du Casino, le merveilleux manteau dont nous donnons ici la reproduction : en liberty émeraude, il est drapé d'une façon naturelle au mouvement des bras, et la broderie or et argent du col est cloutée de jais. Une petite pèlerine de satin noir, une bande de broderie se prolongeant derrière, forment un ornement tout à fait original ; l'ampleur est rattrapée dans le dos par un nœud de liberty ; le bord de la draperie simplement soulignée de satin noir.

Rien n'égale la grâce du mouvement du col brodé se prolongeant par devant ; l'attache de satin froncé, les pampilles, la doublure de satin vieil or, sont autant de ces détails recherchés, exquis, qu'on ne voit que dans les créations de Laferrière.

Du reste, la robe signalée au début de ces lignes, était portée par une élégante fidèle au grand couturier, et nous avons vu à Nice diverses autres toilettes signées de lui, parmi lesquelles celle-ci particulièrement remarquée dans la salle, à la représentation de *Quo Vadis* de Jean Nougues, à Nice : imaginez un satin bronze doré très souple, très chatoyant, et rendu plus souple, plus chatoyant encore, par le mouvement des fronces dégageant la taille

et formant l'ampleur du bas. La taille était emprise en un corselet, le haut du buste était moulé dans un corsage de gaze bronze doré, brodé de rondelles soutachées, ouvert sur une petite guimpe de tulle et dentelle, à bordure brodée dans les tons, avec mélange or et acier ; la manche était longue. Toute

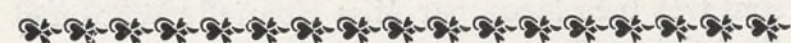


Manteau de liberty émeraude doublé vieil or, avec broderie d'or et d'argent cabochonnée de jais.  
Créé par LAFERRIÈRE (Cliché Reutlinger)

l'allure de cette toilette était très nouvelle, très printanière.

Mais le printemps des modes va-t-il être favorisé par un printemps de soleil et de ciel bleu ? Souhaitons-le. Il est si généreux en surprises coquettes, si plein de trouvailles féeriques, et avec ses créations nous sommes si jolies, si jolies !...

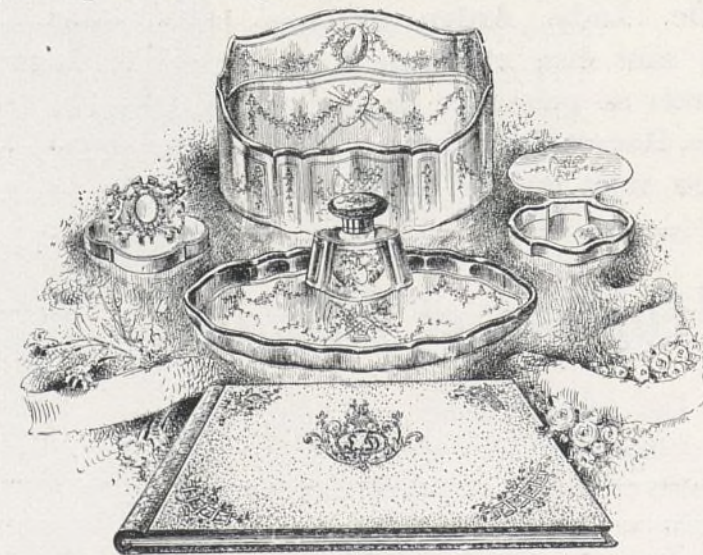
LAURENCE DE LAPRADE



## Pour les femmes raffinées

Ces jours derniers, les Parisiennes et les élégantes étrangères de passage dans la capitale ont eu la primeur d'une ravissante exposition, qui leur a révélé mille choses nouvelles et exquises, que vient de créer M<sup>me</sup> Saintyves à l'occasion des cadeaux de Pâques et de mariages.

Cette exposition organisée dans sa maison, en plein quartier élégant, 350, rue Saint-Honoré, con-



Garniture de bureau (création de M<sup>me</sup> Saintyves)

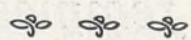
tient mille objets pratiques et de luxe sans cesse renouvelés : il y a des sacs à mains dont l'intérieur est très ingénieusement composé du porte-cartes, du porte-crayons et porte-plumes, de la petite glace et de la houppe à poudre ; de mignonnes bonbonnières et boîtes à timbres style ancien, des sonnettes électriques en pierres fines, des papiers élégants et pratiques, des classeurs dont un modèle est reproduit en tête de cet article, une fort élégante variété de papier à lettres et de cartes d'un nouveau format, dans des nuances exquises, enfin mille et mille autres objets utiles d'un cachet artistique qui ravit les femmes de goût.

MARQUINETTE



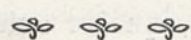
## Le Théâtre à Londres

*Le Patron*, une adaptation d'une œuvre danoise de Hjalmar Bergstrom, est, depuis quelques semaines, la seconde pièce qui traite un sujet d'actualité. Ce genre de drame, assez répandu en France et ailleurs, était resté inconnu du public britannique jusqu'au jour où *Le Hômed'un Anglais* vint le lui révéler : jusque-là, ce public s'était contenté du thème éternel de l'amour et du mariage, varié de temps à autre par une pièce à thèse un peu abstraite. *Le Patron* a été monté au Vaudeville par Mr Leslie Faber et nous montre la vie des ouvriers dans une grande usine métallurgique. Les tendances de la pièce sont franchement socialistes. L'intrigue est bien conduite, mais il ne faut pas perdre de vue que, bien qu'elle se déroule en Angleterre, et bien que les noms des personnages soient anglais, les ouvriers anglais n'ont ni des conditions d'existence aussi dures ni des tendances aussi anarchistes que les ouvriers étrangers. *Le Patron* est un certain John Lydford, propriétaire de forges et aciéries importantes, dont il laisse la direction à un homme doué au plus haut point du sens pratique des affaires, nommé Hyman. Ce Hyman, un Juif, entrevoit la transformation de l'entreprise qu'il dirige en un vaste trust, dont il serait également la tête, et son influence sur le Patron va amener la création d'une Société à responsabilité limitée quand, sur l'intervention de la femme et du fils de John Lydford, le projet est abandonné. Le directeur Hyman donne alors sa démission pour entrer dans une entreprise rivale, mais il est bientôt rappelé par Lydford, impuissant à se concilier ses ouvriers qu'ont aliénés les théories nuageuses de son fils, un idéologue un peu grotesque. L'interprétation est tout à fait remarquable. Mr Leslie Faber joue le rôle de l'ambitieux Juif et en fait une création puissante ; Mr James Hearn est le Patron et laisse habilement percer une âme faible sous des apparences d'énergie ; Mr Harcourt Williams s'acquitte fort bien du rôle du fils, le rêveur socialiste. Les rôles de la femme et de la fille de Lydford sont très bien tenus par Miss Henriette Watson et Miss Fairbrother.



Le nouveau drame donné au Criterion, *La vraie Femme*, par Mr Robert Hichens, est une nouvelle preuve que cet écrivain de talent est beaucoup plus un romancier qu'un auteur dramatique. La pièce a tous les défauts d'une adaptation faite d'après un roman, et n'est qu'une image un peu conventionnelle, bien qu'artistique, de la vie réelle. Lady Arden est une belle mondaine qui, sans être exactement une coquette, aime à exercer sa puissance de fascination. Deux de ses amis, Horace Carruthers et Mark Vernon, engagé à son sujet un pari d'assez mauvais goût sur la

question de savoir si elle parviendra par son charme attirant à faire sortir le jeune idéaliste Hugh Graham de sa paisible retraite de Poplar pour le ramener dans le milieu bruyant, et brillant, de Belgravia. Pour accomplir son dessein, Lady Arden fait des visites de bienfaisance dans les « slums » ou quartiers pauvres de Londres et, au cours de l'une d'elles, rencontre une malheureuse jeune fille, Diana Woodham, qui se trouve être une victime de Carruthers. Cette Diana raconte à la femme du monde sa triste histoire et, par la même occasion, lui montre le véritable caractère de l'homme qu'elle traite en ami. C'est par sa conduite à l'égard de cette jeune fille que Lady Arden révèle le cœur d'or caché sous une surface qui n'est que brillante : la grande dame donne à la pauvre fille les moyens de recommencer sa vie. Les rôles sont intelligemment remplis par Miss Evelyn Millard, dans le rôle de Lady Arden, et par sa troupe.



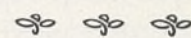
Une autre pièce qui traite de la question du capital et du travail est *La Lutte*, par Mr John Galsworthy, jouée au théâtre du duc d'York. La scène se passe dans une grande usine du Somerset que son propriétaire, un vieil homme autoritaire, gouverne avec une main de fer. Il refuse de céder à des demandes d'augmentation de salaires et cherche, par la seule force de sa volonté irréductible, à obtenir que ses ouvriers continuent leur travail aux conditions depuis longtemps établies. Mais il se heurte, dans la personne d'un ardent conducteur de grève, à une volonté aussi tenace que la sienne. La lutte entre ces deux adversaires se poursuit jusqu'au bout, mais tous deux sont vaincus par les modérés, partisans d'un moyen terme, de la « route d'or du milieu », comme disent les Allemands. Mr Norman Mackinnel, qui remplit le rôle du riche industriel, en a fait une puissante et impressionnante création. Tous les autres rôles sont magnifiquement interprétés. La pièce elle-même mérite les plus grands éloges. Le dialogue est vif et les personnages sont d'une vérité frappante, sans aucune de ces conventions scéniques dont nous commençons à être si fatigués. L'action est très peu compliquée, mais la vie pénètre de toutes parts dans la pièce, grâce aux ardentes et très intéressantes discussions sur les problèmes encore non résolus que soulève la lutte entre le capital tout-puissant, d'une part, et le travail mécontent et aigri, d'autre part. Il faut louer aussi Mr Granville Barker pour la mise en scène qui est merveilleuse.

*Le Sémillant Petit Duc*, par Mr Seymour Hicks, au « Hicks's Theatre », est une brillante opérette tirée de *Un Scandale à la Cour*, et semble avoir été faite spécialement pour Miss Ellaline Terriss, car elle est presque tout le temps en scène. Elle lui communique d'ailleurs une vie intense depuis le commencement jusqu'à la fin. L'intrigue est à peu

près nulle, comme c'est souvent le cas pour les opérettes, mais il ne manque pas de quoi remplir cette petite lacune : la brillante musique de M. Frank Tours, les aimables couplets de M. Adrian Ross, de fort jolies danses, — que peut-on désirer de plus ? Comme l'action se passe à Paris sous le règne de Louis XIV, elle prête au déploiement de splendides toilettes et de riches décors. Le « Duc », c'est Richelieu, à l'âge de dix-neuf ans, que l'on vient de marier à Diane de Noailles. Mais il est d'apparence si juvénile et, en apparence aussi, tellement efféminé, que sa femme le traite avec un humiliant dédain. Il se pique au jeu et se détermine à lui prouver qu'il y a d'autres femmes qu'elle dans le monde et que, pour lui, il est bien véritablement un homme. Miss Ellaline Terriss prête un charme infini au personnage du Duc, et son entrain maintient la salle en belle humeur depuis le commencement jusqu'à la fin.

Le « Savoy Theatre », sous la direction de Mrs d'Oyly Carte, donne les *Yeomen de la Garde*, pour terminer la série des opérettes de Gilbert et Sullivan. Le public a fait à la pièce l'accueil le plus cordial et a rencontré de nouveau, avec plaisir, ses vieilles connaissances, les airs que tout le monde connaît et que tout le monde aime à réentendre. Mr Richard Temple a repris son ancien rôle du Sergent Meryll auquel il conserve toute sa joyeuse humeur. Une artiste qui est également de la création, Miss Jessie Rose, dans le rôle de Phœbe, chante toujours avec le même charme, l'air « Were I Thy Bride ». Un autre air qui a fait sensation est le duo « I have a song to sing, O », admirablement rendu par Miss Elsie Maynard et le Bouffon.

Mr Lewis Waller a ressuscité la version que Mr Henry Hamilton nous avait donnée des *Trois Mousquetaires*, et, à en juger par l'enthousiasme du public, il a bien fait. Le rôle de d'Artagnan est tenu par cet inimitable acteur, Mr Waller, qui l'interprète avec ce mélange de fanfaronnade, de galanterie, de réel courage, de *panache* en un mot, où il est passé maître.



Mrs Dearmer, il y a quelque temps, écrivit un roman, *La Voie difficile*, qui eut un assez grand succès. Elle a pensé, comme font beaucoup d'autres romanciers, qu'elle en pourrait tirer une pièce qui aurait un égal succès. Il en est résulté *Nan Pilgrim*, une adaptation due à Mrs Darner elle-même. Bien que d'une élégante tenue littéraire, la pièce ne paraît pas appelée à un grand nombre de représentations. L'intrigue est maigre, trop maigre pour remplir quatre actes. Miss Lilian Braithwaite y a été charmante dans le rôle de la belle Alcestis, Miss Esmé Hubbard s'est montrée très amusante à son ordinaire, et Miss Ada Webster a mis beaucoup de gaieté et d'esprit dans le rôle d'une femme du monde. Quant à Messrs Edward Sass et Holmes-Gore, ils ont été admirables.

TOM NODDY

## Hygiène et Éléance

Les jolies femmes ont l'éternel souci des soins à donner à leur personne pour se conserver jeunes et belles. Un des moyens les plus usités, qui leur assure souplesse et bien-être, ce sont les frictions sur tout le corps et les massages des membres.

Il faut, pour obtenir un bon résultat, employer une excellente eau de toilette, qui donne à la peau fraîcheur et fermeté, lui laisse une odeur saine, qui imprègne les vêtements et caresse délicatement l'odorat au moindre mouvement. Ainsi employé, le parfum semble émaner de la personne, il lui communique un puissant attrait. Guerlain, confident de toutes les grandes élégantes, l'a bien compris, c'est à cette intention qu'il a composé son *Eau de Cologne Hégémonienne* que toutes les femmes vraiment raffinées ont aujourd'hui adoptée ; elle est pour elles une source intarissable de santé et de beauté.



Si, avec les premières journées du printemps, elles ressentent un peu de lassitude, elles ont recours aussitôt à l'*Eau de Géranium*, très énergique et vivifiante qui tonifie l'organisme, lui donne une résistance et une vie nouvelle.

Après un voyage, pour combattre les fatigues d'un long trajet, ou après une fête, une nuit de veille et en été, pendant les chaleurs, l'*Eau du Coq* rend de grands services à tous ceux et celles que les forces abandonnent, la lassitude envahit. Une friction énergique avec ces eaux de toilette, toniques et vivifiantes, régénère le corps, donne de nouvelles forces.

L'éminent parfumeur de la rue de la Paix, qui a si justement gagné la confiance de ses aristocratiques habituées, se plaît à faire de la femme, non point uniquement un être de luxe parfumé, mais une femme odoriférante, énergique, élégante et fine, assemblage de perfections qui éternisent ses succès mondains.

MARQUISETTE





*La Porte d'entrée de l'Hôtel Carnavalet*

# Le Musée Carnavalet

Par GEORGES CAIN

Le 18 mars 1544, Jacques des Ligneris, président au Parlement, docte magistrat et habile diplomate, désigné par le roi François I<sup>er</sup> pour représenter la France au Concile de Trente, décida d'acquérir « cinq pièces de terres labourables, attenantes au palais des Tournelles et relevant du prieuré de Sainte-Catherine du Val des Escholiers ».

Ce terrain de culture — assez mal cultivé paraît-il — était devenu, sous Charles V et sous Charles VI, le champ-clos des combats judiciaires et des jeux de tournois ; mais les jugements de Dieu et les « esbattements » de la Cour ne rapportant aux chanoines qu'un maigre revenu annuel de 60 livres, ces clairvoyants ecclésiastiques, sous le règne de Henri II, résolurent de profiter de la hausse des terrains (la présence

du Roi au palais des Tournelles ayant déterminé quelques seigneurs à s'établir dans le voisinage du château royal).



*Le Jardin de Carnavalet*

faire bâtir son hôtel. Il fit noblement les choses. Il chargea de la direction des travaux les deux plus grands artistes du temps, l'architecte Pierre Lescot et le sculpteur

Moyennant « 30 livres tournois de rente annuelle et à charge de 3 sous 4 deniers parisis de cens envers les religieux de Saint-Victor », le président des Ligneris — nous apprend l'érudit Jules Cousin — put acheter un terrain d'une superficie totale de 600 toises (2.200 mètres carrés). Ce terrain, sur lequel s'élève aujourd'hui l'hôtel Carnavalet, a donc coûté à son origine 1.500 livres, plus 3 sous 4 deniers parisis de cens annuel. Le président des Ligneris s'empessa de



Jean Goujon. Ces deux maîtres se mirent à l'œuvre sans retard et le président, avant de partir pour son ambassade, put très probablement voir, se dressant sur la rue, le beau portail, seule partie de l'édifice primitif encore subsistante de ce côté.

La façade extérieure ne comprenait alors « qu'un seul étage assez bas, de sept croisées à lucarnes arquées, dépassant la naissance du comble dont elles coupaient la ligne inférieure »... Cette façade n'avait d'autre décoration que la porte même, dessinant une sorte d'arc de triomphe orné d'une admirable figurine de l'Abondance reposant sur la sphère du monde.

Mais l'art parfait de Jean Goujon sut y accrocher des merveilles de grâce : le tympan semi-circulaire où deux petits génies entourent l'écusson des Ligneris ; les figurines des clefs de voûtes, et les deux lions domptés flanquant la porte d'entrée. Ce maître admirable sculpta-t-il également les quatre Saisons placées entre les fenêtres du premier étage, sur la cour, face à la porte d'entrée ? La chose est douteuse ; nous ne retrouvons pas dans ces figures un peu lourdes, la touche délicate du noble artiste. Ces allégories, composées par lui, furent probablement exécutées sous sa direction par quelqu'un de ses élèves. En 1546, Pierre Lescot et Jean Goujon, appelés au Louvre pour les nouveaux bâtiments du Roi, durent abandonner l'hôtel des Ligneris où les travaux se poursuivirent sous la direction de Jean Bulant.

Le président des Ligneris mourut en 1556 et ses fils eurent l'honneur de recevoir le Roi en leur hôtel. Les chroniques du temps nous apprennent en effet que « ce fut à la maison des Ligneris que François II et les princes de sa suite vinrent, le 6 août 1559, prendre leurs manteaux et chaperons de deuil, pour aller jeter l'eau bénite au feu roi Henri II, mort au palais des Tournelles, à la suite du fatal tournoi de la rue Saint-Antoine ».

En 1572, l'hôtel fut rétrocédé, moyennant 20.000 livres, à la marquise de Kernevenoy, dite, par euphonie, Carnavalet. Procès, chicanes, arrêts de justice s'ensuivirent ; enfin, après vingt-quatre ans de procédure, la marquise put, le 31 mai 1596, substituer ses



armes à celles des Ligneris et faire sculpter un masque de Carnaval — emblème parlant — sur la porte de l'hôtel qui prit et conserva désormais ce nom « Hôtel Carnavalet ».

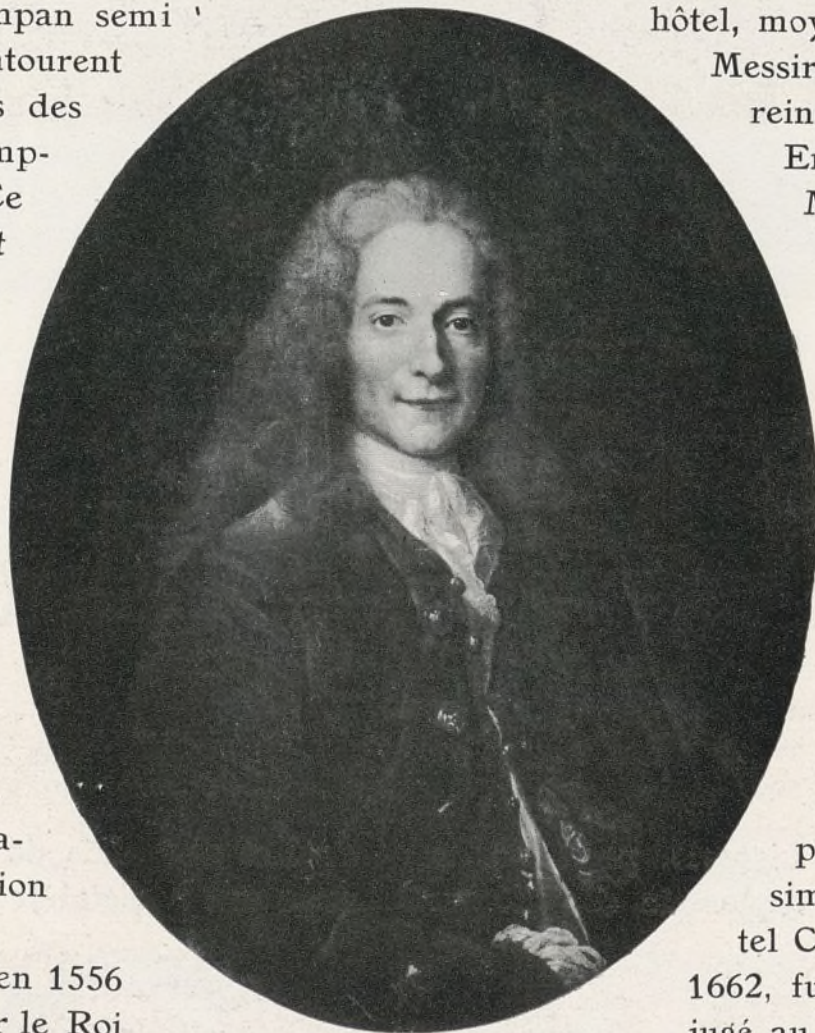
Cette M<sup>me</sup> de Carnavalet, veuve de François de Kernevenoy, écuyer du roi Henri II et gouverneur du duc d'Anjou, était une « belle, noble et honnête dame » à la façon de Brantôme. Elle comptait parmi les beautés de l'escadron volant de la reine Margot dont elle servait au besoin

les amours, et fut de l'intimité de Henri III. Après une heureuse carrière, M<sup>me</sup> de Carnavalet mourut fort âgée, en 1608 ; six ans auparavant, elle avait vendu son hôtel, moyennant la somme de 32.000 livres, à Messire Florent d'Argouges, trésorier de la reine Marie de Médicis.

En 1654, Claude Boislève (créature de Mazarin et l'un des intendants de Fouquet) succède comme propriétaire à Florent d'Argouges. Ce fastueux financier avait fait, dans la fourniture des vivres militaires, une trop rapide fortune, évaluée à dix-huit millions. L'hôtel lui sembla infiniment mesquin pour son luxe et il chargea Mansart, l'architecte à la mode, d'en remanier l'intérieur et de le mettre au goût du jour... La disgrâce de Fouquet foudroya, du même coup, Claude Boislève, qui se vit ruiné et condamné en même temps que son protecteur... En vain essayait-il de dissimuler une partie de ses richesses, l'hôtel Carnavalet, saisi par arrêt du 18 juillet 1662, fut vendu le 22 novembre 1666 et adjugé au roi pour le prix de cent mille livres. (Tout juste ce qu'il avait coûté avant sa dispendieuse restauration.)

Un M. d'Agaury devient, en 1677, propriétaire de l'immeuble... C'est à lui qu'échut l'honneur d'avoir successivement, comme locataires, M<sup>me</sup> de Lislebonne (fille naturelle du duc de Lorraine) d'abord, puis M<sup>me</sup> de Sévigné... dont le nom glorieux est inséparable de l'hôtel Carnavalet... c'est la patronne vénérée du logis.

« Ces dames de Lislebonne — note Saint-Simon dans ses Mémoires — étaient princesses, mais le plus souvent sans pain et sans habits ; à la lettre. Le désordre de leurs affaires et la conduite de



Portrait de Voltaire à 24 ans (1718)  
par Largillière

Don de Madame Charles Floquet (1898)



Vue du Pont Royal, des Tuileries et du Louvre  
Prise du bas du terre-plein du Pont Neuf (Peinture de Noël)



leur père, frère du duc d'Elbeuf, avaient tellement renversé leur marmite que, très souvent, elles n'avaient pas à dîner chez elles. »

Leur bail de Carnavalet expirait à la Saint-Remy, en 1677 ; M<sup>me</sup> de Sévigné, qui « guettait l'hôtel », était fort anxieuse de savoir si les Lislebonne ne se raviserait pas au dernier moment et ne refuseraient pas de déloger. — Ayant enfin traité, la marquise qui se trouvait fort mal à l'aise dans le logis qu'elle occupait rue Court-au-villain (sur l'emplacement de l'actuelle rue de Montmorency, près de la rue Beaubourg), emménage en toute hâte et rend bien vite compte à sa fille de sa nouvelle installation : « Ah ! quel bon air nous avons dans cette Carnavalette, au prix de la Courtaude... » — « Dieu merci, nous avons l'hôtel... c'est une affaire admirable... nous aurons le bel air, une belle cour, un beau jardin, un beau quartier. »

« Je reçois, écrit-elle le 26 octobre, mille visites en l'air, des Larochevoucauld, des Tarente, c'est quelquefois dans la cour de Carnavalet, sur le



Portrait de Madame de Sévigné, d'après Mignard  
Collection de M. de Luçay

adorée en son château de Grignan. M<sup>me</sup> de Grignan fut sauvée mais la marquise succomba. La petite vérole l'enleva le

timon de mon carrosse... Je suis dans le chaos... »

« En vérité, note-t-elle encore le 18 octobre 1679, c'est chose étrange que l'hôtel Carnavalet sans vous ; il faut s'y soutenir, ma fille, par l'espérance de vous y voir revenir non plus comme un oiseau, ni comme un courrier, mais comme une personne qui n'a plus que faire là-bas et qui vient respirer un air qui convient à ses affaires et à sa santé. »

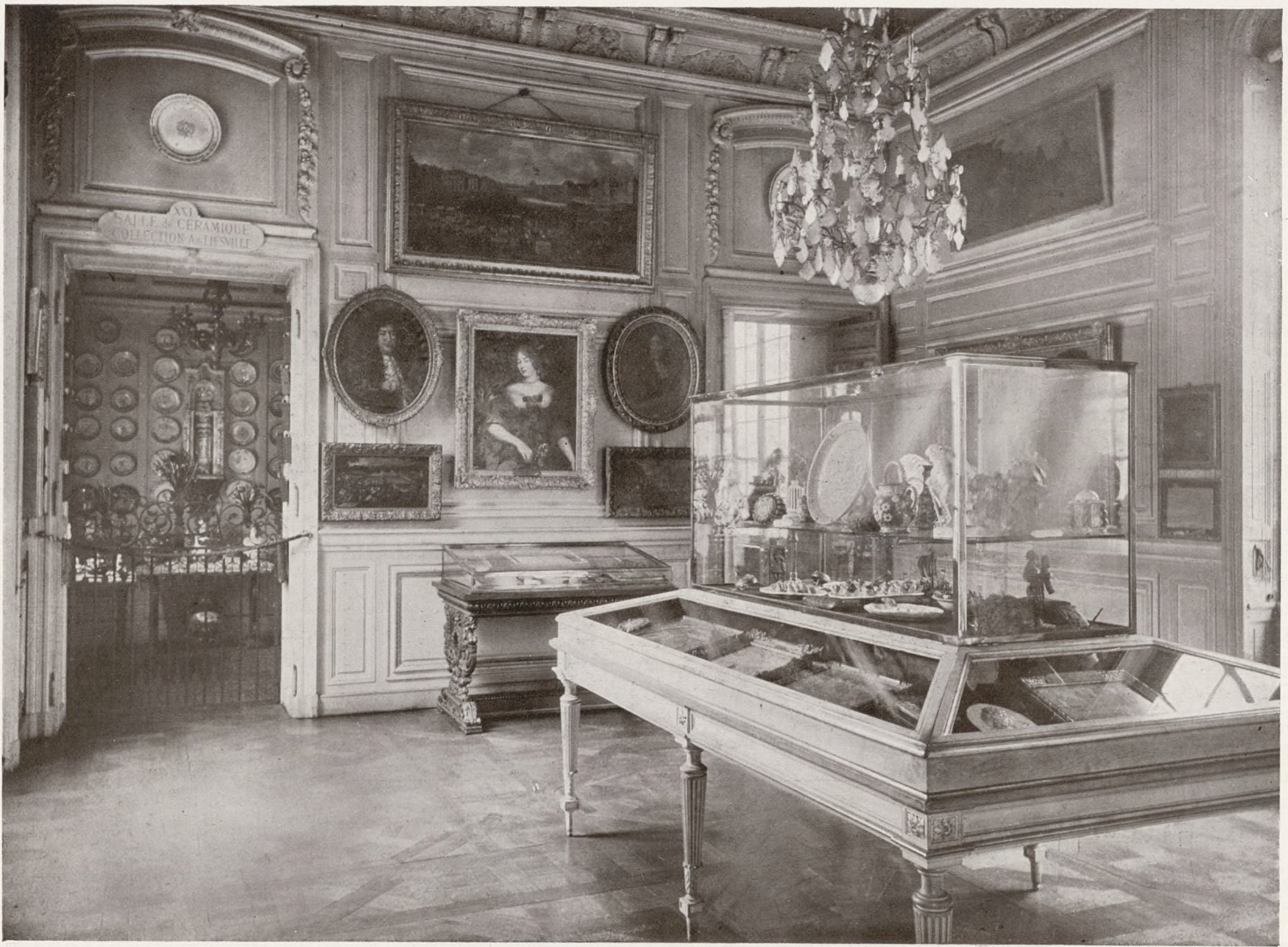
C'est dans sa chère « Carnavalette », comme elle l'appelait familièrement, accommodée au goût du jour et dont elle avait fait remplacer « toutes les vieilles antiquailles de cheminées », que M<sup>me</sup> de Sévigné vécut dix-neuf ans, au milieu d'une cour d'amis parfaits, qui s'appelaient Larochevoucauld, Condé, Retz, Arnault de Pomponne, Séguier, Turenne, Bourdaloue, Bossuet... et d'autres.

C'est là qu'elle serait morte si, à l'âge de 70 ans elle n'était allée soigner sa fille



Cour intérieure de l'Hôtel Carnavalet. — Statue de Louis XIV, par Coysevox





Le Salon de Madame de Sévigné

17 avril 1696. Elle avait vécu pour sa fille, elle mourut pour elle. Son âme charmante dut trouver logique et naturel ce dénouement d'une existence vouée tout entière à l'amour de son enfant.

Le 10 août 1694, c'est-à-dire deux ans avant la mort de la divine marquise, Paul-Estienne Brunet de Rancy, receveur général des finances, avait acheté aux criées pour le prix de 68.000 livres (plus 1.500 livres de rente), l'hôtel Carnavalet ; Brunet de Rancy dut attendre la fin du bail de M<sup>me</sup> de Sévigné pour prendre, en 1698, possession de son achat. Vingt ans plus tard, en 1717, ce Brunet de Rancy donne l'hôtel à sa fille Françoise-Marguerite, mariée à Pierre Arnault de la Briffe, conseiller d'Etat. De nombreux locataires s'y succèdent ensuite dont un M. de Chennevières ; il y habitait en 1760, alors qu'Horace Walpole commanda au peintre Rague-net une vue de l'hôtel Carnavalet qui se trouve actuellement dans la galerie du duc de Sutherland à Londres et qu'il nous serait bien précieux de voir figurer dans nos collections. M. Harvoin, receveur général des Finances, possédait l'hôtel lorsqu'éclata la Révolution française. Il déménage en avril, et le *Journal de Paris* du mer-

credi 15 décembre 1789 annonce que « l'hôtel Carnavalet, orné, boisé et meublé en partie, est à louer pour le 1<sup>er</sup> avril prochain » ; alors Carnavalet, inhabité, sert de clinique pour des expériences de transfusion du sang, dont parle « l'Improviseur français », et qui d'ailleurs ne réussirent pas.

Un vent de terreur souffle sur la France ; Paris tout entier est mis à sac. Les églises ont été converties en clubs, en magasins de futailles, en greniers à fourrages ; l'église des Filles-du-Calvaire devient entrepôt de foin ; l'église des Blancs-Manteaux est un vaste cabaret ; l'église des Minimes est l'ambulance des blessés de la Bastille ; l'Ave-Maria, une caserne ; les Célestins, une forge ; la Sainte-Chapelle, un dépôt de papier ! Une raffinerie de sucre est établie sous l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; l'Enregistrement a ses bureaux dans la cour Abbaticale, et l'église Saint-André-des-Arcs « avec façades sur trois rues » est à vendre pour 30.000 livres.

Les châteaux, pillés et dévastés, sont à louer aux plus vils prix ; des cardes de laine battent des matelas sous les plafonds dorés, peints par Le Brun, de l'hôtel Czartoryski ; l'hôtel Charolais est une papeterie,



Maquette de la Samaritaine et boiserie de style rococo



MUSÉE CARNAVALET



PORTAIT DE MADAME DE GRIGNAN  
*Par Mignard (1675)*

\*\*\*



l'hôtel Canillac un bureau de voitures... enfin l'hôtel Carnavalet, la « Carnavalette » de M<sup>me</sup> de Sévigné, est mis à l'encan en ces termes : « A vendre sur l'enchère de 50.000 livres, aux criées du département de la Seine, grande et superbe maison, dite hôtel Carnavalet, sise rue Culture-Sainte-Catherine, au coin de celle des Francs-Bourgeois. Dans les faces du premier étage sont des figures exécutées en bas-relief par le fameux Goujon, sculpteur. Grand jardin servant de potager ; le tout d'une contenance de près d'un arpent. En 1788 il était loué 8.000 livres. Cette maison peut servir à une manufacture ou à une maison de commerce. »

En 1811, la direction de l'imprimerie et de la librairie s'installe à l'hôtel Carnavalet. Les inventaires dressés à cette époque nous donnent d'intéressants détails sur le jardin, transformé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils signalent « un tapis de gazon avec bassin et jet d'eau, au long de la rue des Francs-Bourgeois ; une allée de tilleuls terminée par une perspective peinte représentant Apollon dans un décor d'architecture. Sur le mur longeant la rue Payenne, une autre perspective : deux cygnes jetant de l'eau dans un bassin ; ... une rangée de sycomores et des arbres en espaliers. »

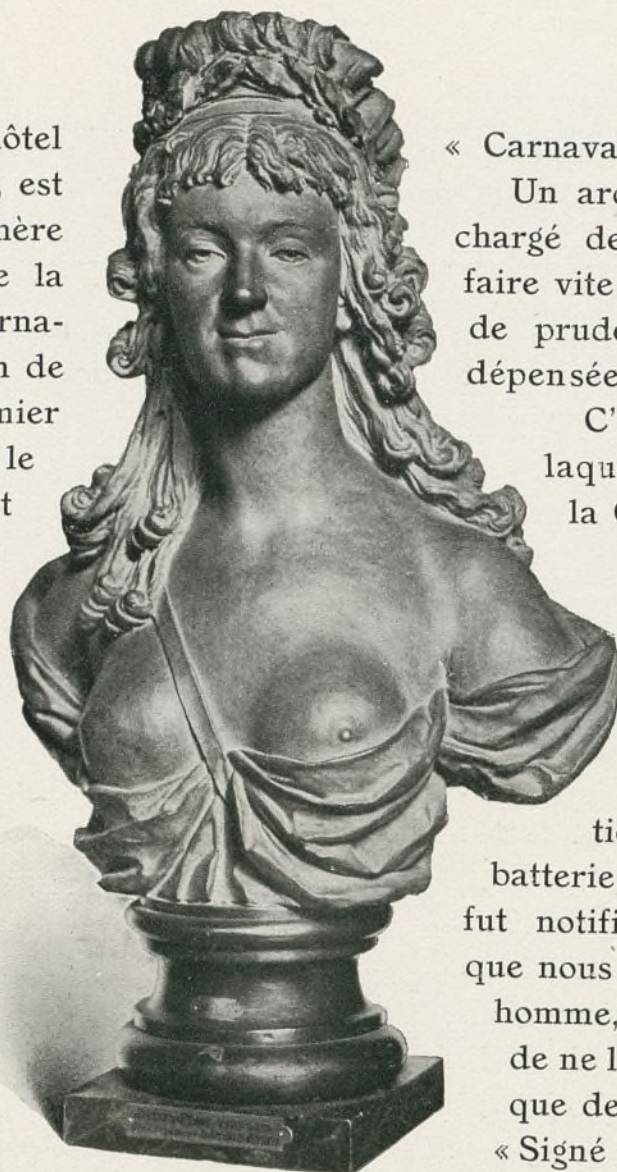
L'école des Ponts et Chaussées succède en 1815 à la direction de la librairie ; le baron Prony, directeur de l'école et sa femme (une amie de Joséphine), déjà âgée mais toujours charmante, réunissent à Carnavalet un cercle d'artistes et de gens de lettres...

En 1829, l'école des Ponts et Chaussées quitte l'hôtel Carnavalet ; une institution de jeunes gens dirigée par M. Liévens s'y installe, et le 1<sup>er</sup> juillet 1846, M. Verdeau, également chef d'institution, lui succède.

M. Verdeau, après s'être enthousiasmé pour Carnavalet qu'il célèbre en vers et en prose, rétrocede en juillet 1866, la maison à la Ville de Paris pour la somme ronde de 900.000 francs.

La Ville de Paris décide alors d'utiliser l'hôtel Carnavalet pour y fonder son Musée historique.

L'idée de cette création était due à deux hommes de grand goût et de haute intelligence, M. Charles Read et le baron Poisson, amis personnels de M. Haussmann. Ils persuadèrent au préfet de la Seine que l'hôtel Carnavalet était tout désigné pour recueillir — en manière de chapelle expiatoire — les fragments des siècles passés, dispersés si insoucieusement par ce même baron Haussmann, dans ses terribles remaniements du vieux sol parisien ; et les dernières années de l'Empire furent occupées à consolider, à réparer, à nettoyer et à aménager la pauvre



Buste de femme (XVIII<sup>e</sup> siècle)  
Don de  
M<sup>me</sup> la marquise Arconati Visconti



Portrait de Latude, par Vestier

C'est la Bibliothèque de la Ville de Paris.

En même temps que M. Cousin était nommé conservateur

du Musée-Bibliothèque, un homme admirable, M. de Liesville, offrait d'autre part à la Ville de Paris son incomparable collection d'objets d'art et de curiosités d'époque révolutionnaire (tableaux, gravures, statues, drapeaux, autographes, por-

## LE MUSÉE CARNAVALET

« Carnavalette » qui en avait grand besoin.

Un architecte, M. Jules Gailhabaud, avait été chargé de préparer les collections. « On voulait faire vite ; il s'y employa avec plus de zèle que de prudence, et des sommes énormes furent dépensées en moins de quatre ans. »

C'est alors qu'éclata la guerre de 1870, à laquelle succédèrent le siège de Paris, puis la Commune.

Bien entendu, le musée fut fermé pendant le Siège. Une décision de la Fédération de la Garde Nationale (31 mars 1871) mit tout d'abord une salle à la disposition du Comité central de l'artillerie de la Seine « pour l'élection des chefs provisoires de la deuxième batterie » ; puis, le 12 mai 1871, cet « ordre » fut notifié au citoyen Delmotte (ce Delmotte, que nous avons bien connu, était un fort brave homme, brigadier-concierge du musée) : « Ordre de ne laisser entrer dans le Musée Carnavalet que des citoyens accrédités par la Commune. » Signé : Le délégué aux services publics,

Jules Andrieux. »

Plus bas, le timbre de la Commune de Paris... et c'est par miracle que la vieille demeure de M<sup>me</sup> de Sévigné échappa à l'incendie... on voulait en faire un dépôt de munitions !

Quelques années plus tard, le Conseil municipal décida de liquider par deux ventes publiques la collection précieuse mais hétéroclite, amassée par le Second Empire, et de la remplacer par des documents uniquement consacrés à la Ville de Paris. C'est alors que M. Jules Cousin, ancien bibliothécaire de l'Arsenal, un grand savant et un parfait homme de bien, fut chargé de reconstituer la bibliothèque anéantie par l'incendie de la Maison Commune en mai 1871, puis de créer un musée historique. M. J. Cousin prêchant d'exemple, comme il convenait, offrit tout d'abord sa bibliothèque personnelle, composée de plusieurs milliers de volumes, tous relatifs à Paris. Ce don princier commençait la merveilleuse, l'unique collection documentaire aujourd'hui si complète, si florissante, si admirée, qui raconte, précise, enseigne et commente l'histoire de notre Cité...



Vue des travaux de la nouvelle église Sainte-Geneviève, vers 1778, par G. de Saint-Aubin



celaines et faïences précieuses) et c'est ce don Liesville qui constitue, encore aujourd'hui, l'un des apports les plus riches de nos belles séries historiques.

Le buste de M. Jules Cousin se dresse au haut du vieil escalier de M<sup>me</sup> de Sévigné; l'image de M. de Liesville sourit dans une de nos plus belles galeries, entouré — comme jadis dans son petit hôtel de la rue Pauquet — des trésors que si généreusement, si noblement, avec un si parfait désintéressement, il a offerts à sa chère Ville de Paris.

Ceci se passait en 1880, M. Ferdinand Hérold étant préfet de la Seine.

Déjà le Conseil municipal avait, par une suite de libéralités successives, prouvé à quel point l'idée du Musée Carnavalet

M. Cousin eut pour successeur son élève, M. Lucien Faucon. Une mort trop soudaine foudroya M. Faucon; M. le Vayer fut désigné pour continuer l'œuvre si bien commencée.

Le Conseil municipal, poursuivant sa généreuse initiative, n'avait marchandé à Carnavalet ni ses subsides, ni sa bienveillance. Paris d'autre part, comprenant de quel attrait serait un jour ce musée consacré à célébrer sa gloire, avait daigné s'émouvoir. D'importantes acquisitions furent conclues, et les dons affluèrent si bien, qu'en 1897, malgré les adjonctions nouvelles, l'hôtel Carnavalet, à la fois musée et bibliothèque, était de nouveau plus qu'encombré. C'est alors qu'à la suite de délibérations successives, le Conseil municipal, sur le rapport de M. Pierre Baudin, son éminent président,



*Portraits d'Echevins de la Ville de Paris (XVII<sup>e</sup> siècle), fragment d'un tableau peint par Largillière*

lui tenait au cœur. De toutes parts, les legs, les dons affluaient; aussi le musée et la bibliothèque se trouvèrent-ils bientôt à l'étroit dans le petit hôtel de M<sup>me</sup> de Sévigné. Un habile architecte, M. Félix Roguet, fut chargé d'agrandir l'immeuble. L'ancien jardin fut entouré, sur ses trois faces, de galeries formant salles d'expositions. Dans chacune des trois galeries, il sut enchâsser quelque précieuse épave de Paris : l'Arc de Nazareth (XVI<sup>e</sup> siècle) provenant de la Préfecture de police brûlée en 1871; le bureau des Drapiers (d'époque Louis XIII) provenant du percement de la rue de Rivoli et un pavillon Louis XIV, reste d'un hôtel de Choiseul emporté par le percement de la rue du Quatre-Septembre.

M. Roguet mourut avant d'avoir achevé sa tâche, excellemment terminée en 1889, par M. Bouvard, lequel compléta l'œuvre de M. Roguet par l'adjonction d'une fort belle grille Henri II, séparant l'arcade de Nazareth de la rue des Francs-Bourgeois et la création du délicieux petit jardin à la française que nous admirons encore aujourd'hui.

nomma d'abord le signataire de ces lignes conservateur-adjoint du Musée Carnavalet (1897), puis la même année, décida que le musée et la bibliothèque, trop à l'étroit dans un seul immeuble, seraient séparés : la bibliothèque occuperait l'hôtel Saint-Fargeau, 29, rue de Sévigné, et l'hôtel Carnavalet resterait uniquement affecté aux Collections Historiques de la Ville de Paris.

M. le Vayer était nommé conservateur de la bibliothèque, M. Georges Cain, conservateur du musée et des Collections Historiques.

Sept mois plus tard, le 23 juin 1898, l'hôtel Carnavalet modifié, remanié de fond en comble, agrandi, réinstallé, était officiellement inauguré par M. Félix Faure, Président de la République. M. le D<sup>e</sup> Navarre, président du Conseil municipal, et M. de Selves, préfet de la Seine, faisaient au Président de la République les honneurs du nouveau musée.

Le Conseil municipal pouvait être fier de son œuvre; Paris, sans distinction d'opinions, daigna approuver... Depuis,





Vue du Pont Neuf et de la Monnaie, prise du Quai du Louvre  
Peinture par Noël (XVIII<sup>e</sup> siècle)

comme les peuples heureux, Carnavalet n'a pas d'histoire ; on y travaille ; on augmente les collections déjà si belles ; les visiteurs y affluent ; les rois, les princes, les grands seigneurs de l'intelligence, des arts, des lettres et de la politique y sont accueillis comme il convient et se sentent chez eux dans cette maison remplie d'art et de patriotisme.

Ici, plus que partout ailleurs, palpète l'âme charmante de Paris... Rien de plus simple : tout y parle de la grande cité ! C'est le Musée du Souvenir !

De tout temps, les grandes villes ont eu à cœur de rassembler les témoins de leur histoire, leurs archives de famille, chartes jaunies, anciennes estampes et vieux drapeaux ; c'est en quelque sorte l'histoire vivante de la cité qui défile ainsi, sous les yeux charmés, comme une vision de lanterne magique. Que d'émotion, que de joies, que de douleurs aussi, dans cette course à travers les âges...

En étudiant de plus près la vie intime d'une cité comme Paris, on comprend mieux la somme d'efforts, de volonté, de larmes, de sang qu'il a fallu donner pour en cimenter les assises... et l'on chérit d'autant plus tendrement cette petite Patrie, qu'elle représente les sacrifices sans nombre que depuis des siècles nos braves aïeux se sont imposés pour la faire plus belle et plus glorieuse.

Ce très touchant et délicat sentiment a certainement guidé la municipalité parisienne le jour où il fut décidé qu'un musée destiné « uniquement » à recueillir les « Collections historiques de la Ville de Paris » serait installé à Carnavalet, dans cette noble demeure parfumée de souvenirs et qui — mieux que toute autre — semblait désignée pour servir de cadre à une belle et saisissante évocation... Les titres de noblesse de la Ville de Paris, les mille témoins de sa vie sublime, tapageuse, émouvante, ses souvenirs de gloire, les témoins de ses douleurs, de ses violences et de ses deuils couvriraient ces murs déjà célèbres et évocateurs.

Ce qui fut dit fut fait. Depuis lors, nos prédécesseurs et nous-même, secondé par d'excellents

collaborateurs parmi lesquels nous avons l'agréable devoir de nommer au premier rang nos deux conservateurs-adjoints, MM. Ch. Sellier, inspecteur des fouilles de la Ville de Paris, et Jean Robiquet, nous nous sommes efforcés de pieusement réunir les documents multiples contenant l'histoire de la grande ville. Chartes, plans, tableaux, gravures, autographes, placards jaunies, affiches déchirées, plaques commémoratives, enseignes de fer forgé guidant aux cabarets les buveurs du XVI<sup>e</sup> siècle, costumes de soie changeante portés par les jolies grisettes allant danser chez Ramponneau, bonnets rouges de la Terreur, souliers aux bouffettes tricolores ayant foulé le sol du Champ-de-Mars lors de la fête de la Fédération ; ruche légère de tulle noir ayant enserré le col mince de Marie-Antoinette posant pour son portrait chez Dumont, le miniaturiste ; piques de citoyenne ou sabre d'honneur offert à Masséna par le général Bonaparte ; ordre de comparution de la « Veuve Capet » devant le tribunal révolutionnaire ; affiches de spectacles des grands danseurs du roi ; échelle ayant servi à l'évasion de Latude et convocations aux séances de la Convention... les tragédies de l'échafaud, les proclamations de l'Empire, les bulletins de victoire, les *Te Deum* et les *Requiem*, tout se trouve au Musée Carnavalet et la meilleure des leçons d'histoire consiste à feuilleter un de ses cartons. On y prend, du même coup... une leçon de philosophie.

Certes oui, une leçon de philosophie, plus encore peut-être qu'une leçon d'histoire !... Ouvrons, presque au hasard, un des 300 cartons consacrés à l'histoire de Paris, — époque par époque, — palais par palais, — rue par rue... Voici un recueil comprenant une partie de la monographie du palais des Tuileries. Cette série d'images commence en 1791, avec l'arrivée de la famille royale au château. C'est d'abord leur campement hâtif, dans l'immense palais abandonné depuis Louis XIV et envahi par les vieux serviteurs de la maison du roi, architectes, peintres, académiciens, officiers retraités... Tant bien que mal la famille royale s'y installe... puis s'en évade à grand-peine ; voici les préparatifs

de la fuite à Varennes : le petit dauphin, déguisé en fille, sort — riant de l'escapade — de ces Tuileries de malheur ;



Louis XVI posant la première pierre de fondation de la chaire des Ecoles de Chirurgie (1774)

Dessin rehaussé par G. de Saint-Aubin



Vue du Palais et du Jardin des Tuileries en 1577, par Raguenet





PORTAIT DE LUCILE DESMOULINS

PAR L. BOILLY

*Legs de la Baronne Nathaniel de Rothschild (Musée Carnavalet)*





Vue du Pont Neuf et de la Monnaie, prise du Quai du Louvre  
Peinture par Noël (XVIII<sup>e</sup> siècle)

comme les peuples heureux, Carnavalet n'a pas d'histoire ; on y travaille ; on augmente les collections déjà si belles ; les visiteurs y affluent ; les rois, les princes, les grands seigneurs de l'intelligence, des arts, des lettres et de la politique y sont accueillis comme il convient et se sentent chez eux dans cette maison remplie d'art et de patriotisme.

Ici, plus que partout ailleurs, palpiter l'âme charmante de Paris... Rien de plus simple : tout y parle de la grande cité ! C'est le Musée du Souvenir !

De tout temps, les grandes villes ont eu à cœur de rassembler les témoins de leur histoire, leurs archives de famille, chartes jaunies, anciennes estampes et vieux drapeaux ; c'est en quelque sorte l'histoire vivante de la cité qui défile ainsi, sous les yeux charmés, comme une vision de lanterne magique. Que d'émotion, que de joies, que de douleurs aussi, dans cette course à travers les âges...

En étudiant de plus près la vie intime d'une cité comme Paris, on comprend mieux la somme d'efforts, de volonté, de larmes, de sang qu'il a fallu donner pour en cimenter les assises... et l'on chérit d'autant plus tendrement cette petite Patrie, qu'elle représente les sacrifices sans nombre que depuis des siècles nos braves aïeux se sont imposés pour la faire plus belle et plus glorieuse.

Ce très touchant et délicat sentiment a certainement guidé la municipalité parisienne le jour où il fut décidé qu'un musée destiné « uniquement » à recueillir les « Collections historiques de la Ville de Paris » serait installé à Carnavalet, dans cette noble demeure parfumée de souvenirs et qui — mieux que toute autre — semblait désignée pour servir de cadre à une belle et saisissante évocation... Les titres de noblesse de la Ville de Paris, les mille témoins de sa vie sublime, tapageuse, émouvante, ses souvenirs de gloire, les témoins de ses douleurs, de ses violences et de ses deuils couvriraient ces murs déjà célèbres et évocateurs.

Ce qui fut dit fut fait. Depuis lors, nos prédécesseurs et nous-même, secondé par d'excellents

collaborateurs parmi lesquels nous avons l'agréable devoir de nommer au premier rang nos deux conservateurs-adjoints, MM. Ch. Sellier, inspecteur des fouilles de la Ville de Paris, et Jean Robiquet, nous nous sommes efforcés de pieusement réunir les documents multiples contenant l'histoire de la grande ville. Chartes, plans, tableaux, gravures, autographes, placards jaunies, affiches déchirées, plaques commémoratives, enseignes de fer forgé guidant aux cabarets les buveurs du XVI<sup>e</sup> siècle, costumes de soie changeante portés par les jolies grisettes allant danser chez Ramponneau, bonnets rouges de la Terreur, souliers aux bouffettes tricolores ayant foulé le sol du Champ-de-Mars lors de la fête de la Fédération ; ruche légère de tulle noir ayant enserré le col mince de Marie-Antoinette posant pour son portrait chez Dumont, le miniaturiste ; piques de citoyenne ou sabre d'honneur offert à Masséna par le général Bonaparte ; ordre de comparution de la « Veuve Capet » devant le tri-

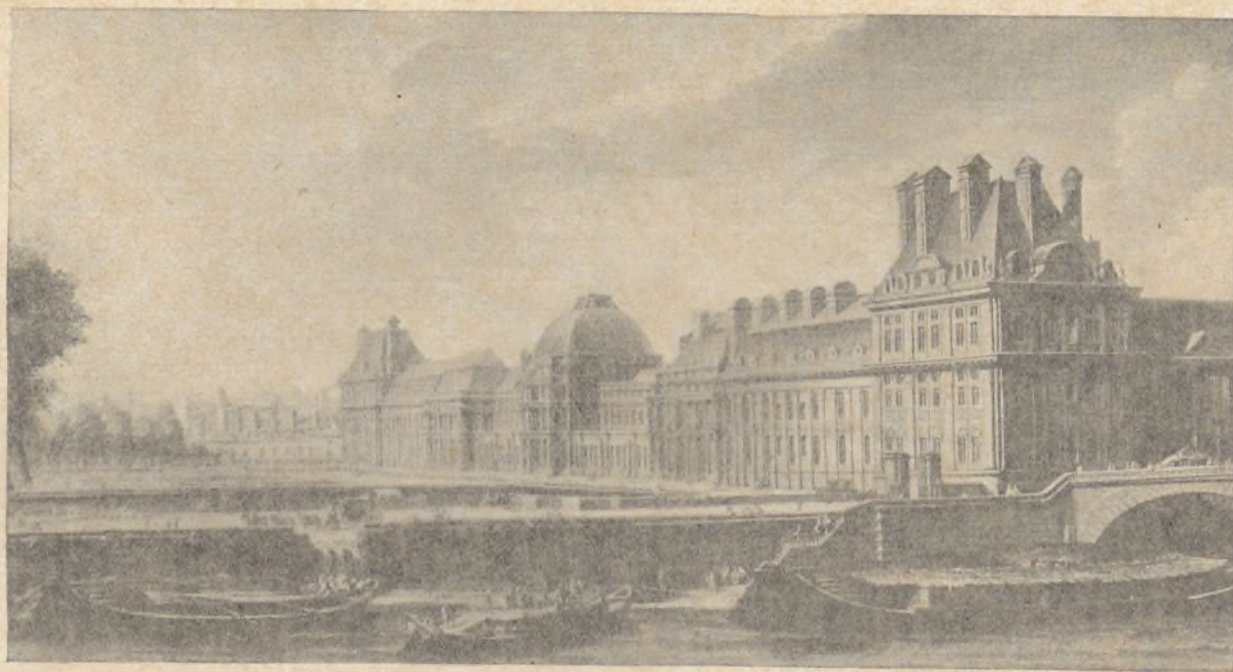
bunal révolutionnaire ; affiches de spectacles des grands danseurs du roi ; échelle ayant servi à l'évasion de Latude et convocations aux séances de la Convention... les tragédies de l'échafaud, les proclamations de l'Empire, les bulletins de victoire, les *Te Deum* et les *Requiem*, tout se trouve au Musée Carnavalet et la meilleure des leçons d'histoire consiste à feuilleter un de ses cartons. On y prend, du même coup... une leçon de philosophie.

Certes oui, une leçon de philosophie, plus encore peut-être qu'une leçon d'histoire !... Ouvrons, presque au hasard, un des 300 cartons consacrés à l'histoire de Paris, — époque par époque, — palais par palais, — rue par rue... Voici un recueil comprenant une partie de la monographie du palais des Tuileries. Cette série d'images commence en 1791, avec l'arrivée de la famille royale au château. C'est d'abord leur campement hâtif, dans l'immense palais abandonné depuis Louis XIV et envahi par les vieux serviteurs de la maison du roi, architectes, peintres, académiciens, officiers retraités... Tant bien que mal la famille royale s'y installe... puis s'en évade à grand-peine ; voici les préparatifs de la fuite à Varennes : le petit dauphin, déguisé en fille, sort — riant de l'escapade — de ces Tuileries de malheur ;



Louis XVI posant la première pierre de fondation de la chaire des Ecoles de Chirurgie (1774)

Dessin rehaussé par G. de Saint-Aubin



Vue du Palais et du Jardin des Tuileries en 1577, par Ragueneau





PORTRAIT DE LUCILE DESMOULINS

PAR L. BOILLY

*Legs de la Baronne Nathaniel de Rothschild (Musée Carnavalet)*









Etienne Jeaurat  
Portrait de l'artiste par lui-même

mais voici le sinistre retour, le carrosse de voyage entouré par la foule haineuse et menaçante, armée de piques, de baïonnettes pendant que le dauphin s'amuse à épeler ces mots : « Vivre libre ou mourir » inscrits sur les boutons emblématiques de l'habit de voyage de Bar-

sidait quelques jours auparavant... C'est dans cet habit-là qu'il sera guillotiné, le lendemain, sur la place de la Révolution, au bout du Jardin des Tuileries...

Un profil césarien se découpe sur les pierres sculptées du Pavillon de l'Horloge, celui de Bonaparte, premier



Portrait de Françoise-Marguerite Pouget, Chardin pinx.  
deuxième femme du peintre

Legs de Madame la Baronne Nathaniel de Rothschild

nave !... Continuons à tourner nos gravures : Le peuple envahit le château, Louis XVI et sa famille, traversant le jardin jonché de feuilles mortes, s'en vont chercher un refuge trompeur au sein de l'Assemblée — en la salle du Manège (sur l'actuel emplacement de la rue de Rivoli). — Le départ du roi est le signal du massacre des Suisses, de l'envahissement et du pillage du palais et voici les vastes cours de la place du Carrousel, remplies de morts et de blessés. La Convention s'installe à son

tour dans le Palais des Rois de France, et le Comité de Salut public tient ses séances dans l'ancien appartement de la reine Marie-Antoinette. Un papier vulgaire, aux emblèmes patriotiques, a recouvert les fines moulures dorées ; sur les consoles ciselées par Caffieri ou Goultières, les membres du Comité avalent hâtivement, entre deux séances, un peu de charcuterie et un croûton de pain... Tournons toujours ces estampes évocatrices... Voici l'exécution de Louis XVI, celle de Marie-Antoinette, voici la fête de l'Etre Suprême ; voici la débâcle. Robespierre ensanglanté, souillé de boue, les bas rabattus sur ses jambes abîmées de varices, est ramené le 10 thermidor, plus qu'à moitié mort, dans l'antichambre de ce palais où la veille encore

il parlait en maître. Il porte — mais combien en loques — ce bel habit bleu qui lui valut tant de succès, et aussi tant de jalousies à cette fête de l'Etre Suprême qu'il pré-

Consul de la République, passant en revue les belles troupes qui reviennent victorieuses des champs de batailles d'Italie et d'Egypte. On bat aux champs, on acclame, les drapeaux flottent au vent, l'empereur Napoléon rentre après quelque glorieuse campagne en son palais des Tuileries. Louis XVIII lui succède, ramené par les armées alliées, puis s'enfuit précipitamment et Napoléon, qui s'est échappé de l'Ile d'Elbe, traverse la cour du Carrousel, — triomphalement, — sur les épaules de

ses « grognards » enthousiasmés ; il couche dans le lit encore chaud du frère de Louis XVI... pas pour longtemps toutefois, car trois mois plus tard, Louis XVIII remplace, de nouveau, Napoléon, définitivement vaincu à Waterloo.

Tant d'événements de 1790 à 1815 ! Pas tout à fait vingt-cinq ans... N'avais-je pas raison d'assurer que cette leçon d'histoire était surtout une leçon de philosophie ?

C'est tout cela et bien autre chose encore que nous conte le Musée Carnavalet... Chacun y trouve matière à satisfaire sa curiosité. Les historiens, les artistes, les archéologues, les architectes, les rêveurs, les badauds mêmes qu'amuseront les mille détails pittoresques, les comiques petits faits de l'histoire de Paris, et aussi les

plaisants qui trouveront sur les hommes et les choses la plus complète collection de caricatures...

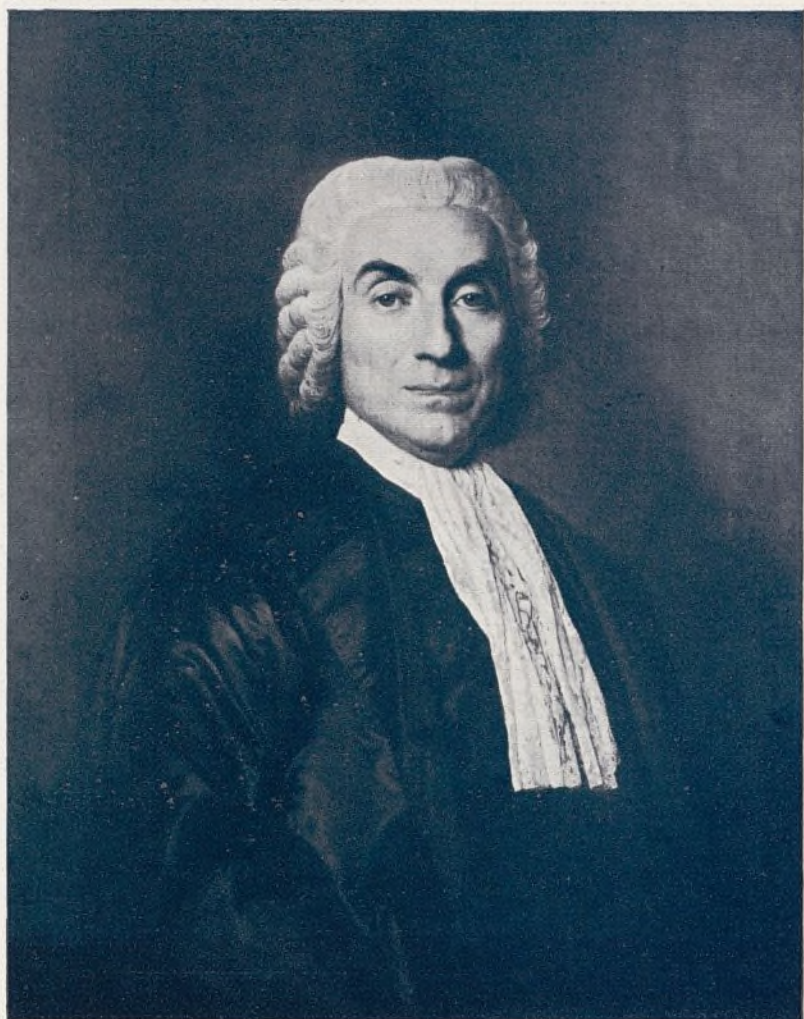
Mais ce sont surtout les élégantes de tous les pays qui



La Dispute à la fontaine (XVIII<sup>e</sup> siècle), par Jeaurat

\*\*\*





Portrait de M. de la Michodière, Prévôt des Marchands  
par Duplessis

sauront  
passer des  
heures ex-  
quises à  
feuilleter  
nos car-  
tons.

Songez  
en frémis-  
sant d'un  
doux fré-  
missement,  
songez, bel-  
les coquet-  
tes, que  
nous possé-  
dons à peu  
près toutes  
les jolies  
estampes  
consacrées  
à la mode  
depuis  
Louis XIV.  
Que de fal-  
balas, que

une statue  
de bronze,  
Louis XIV  
par Coyse-  
vox. L'ins-  
cription  
placée sur  
le socle  
nous ap-  
prend que  
ce chef-  
d'œuvre fut  
érigé dans  
la cour de  
l'Hôtel de  
Ville, le 14  
juillet 1689.  
La date est  
piquante à  
retenir :  
cent ans  
jour pour  
jour avant  
la prise de  
la Bastille.

Cette sta-  
tue historique était un monument de réconciliation entre



Portrait de Madame Doyen  
par Louis Tocqué (1735)

de mantes, que de chapeaux étonnants, que de robes à pa-  
niers, que de robes collantes, que de robes soutachées... que  
de fanfreluches, d'écharpes, de toques, de brodequins, de  
ceintures, de jupons bro-  
dés et festonnés... Les  
plus célèbres couturières  
parisiennes viennent chez  
nous consulter les mo-  
dèles anciens, dont elles  
s'inspirent si joliment  
pour leurs modernes  
créations... Imitiez-les,  
Mesdames, vous trouve-  
rez ici de quoi parer  
votre grâce, de quoi  
rendre plus captivante  
votre beauté... et la grande  
ombre de M<sup>me</sup> de Sévigné,  
qui — comme chacun  
sait — est la révé-  
rée Patronne du logis, vous  
sourira du haut de son  
cadre d'or.

Au Musée Carnava-  
let, on rêve d'art, d'his-  
toire, de beauté et l'élégance y peut fourbir ses  
armes « *ad majorem Fe-  
minæ gloriam* ».

#### LES SALLES DU MUSÉE

Après avoir résumé  
le plus succinctement pos-  
sible l'histoire de la mai-  
son et de ses habitants,  
nous allons maintenant  
promener notre flânerie  
dans les salles du Musée.

Mais, tout d'abord,  
il convient de faire halte  
dans la cour d'honneur : cette même cour où M<sup>me</sup> de Sévigné  
recevait jadis le « Tout Paris » du XVII<sup>e</sup> siècle accoudée sur  
le timon de son carrosse... Au milieu se dresse majestueusement

le Roi-Soleil et Paris. Louis XIV avait longtemps boudé la  
grande ville dont il ne pouvait oublier l'attitude irrévéren-  
cieuse pendant les trou-  
bles de la Fronde ; jamais  
le Roi n'avait daigné pa-  
raître à l'Hôtel de Ville.  
Ce ne fut que le 30 janvier  
1687 qu'il accepta d'y  
assister à un festin donné  
en son honneur.

En souvenir de ce  
banquet solennel, l'Edi-  
lité s'empressa de com-  
mander à Coysevox la  
statue que nous admi-  
rons aujourd'hui, et qui  
échappa, par miracle,  
au creuset révolution-  
naire.

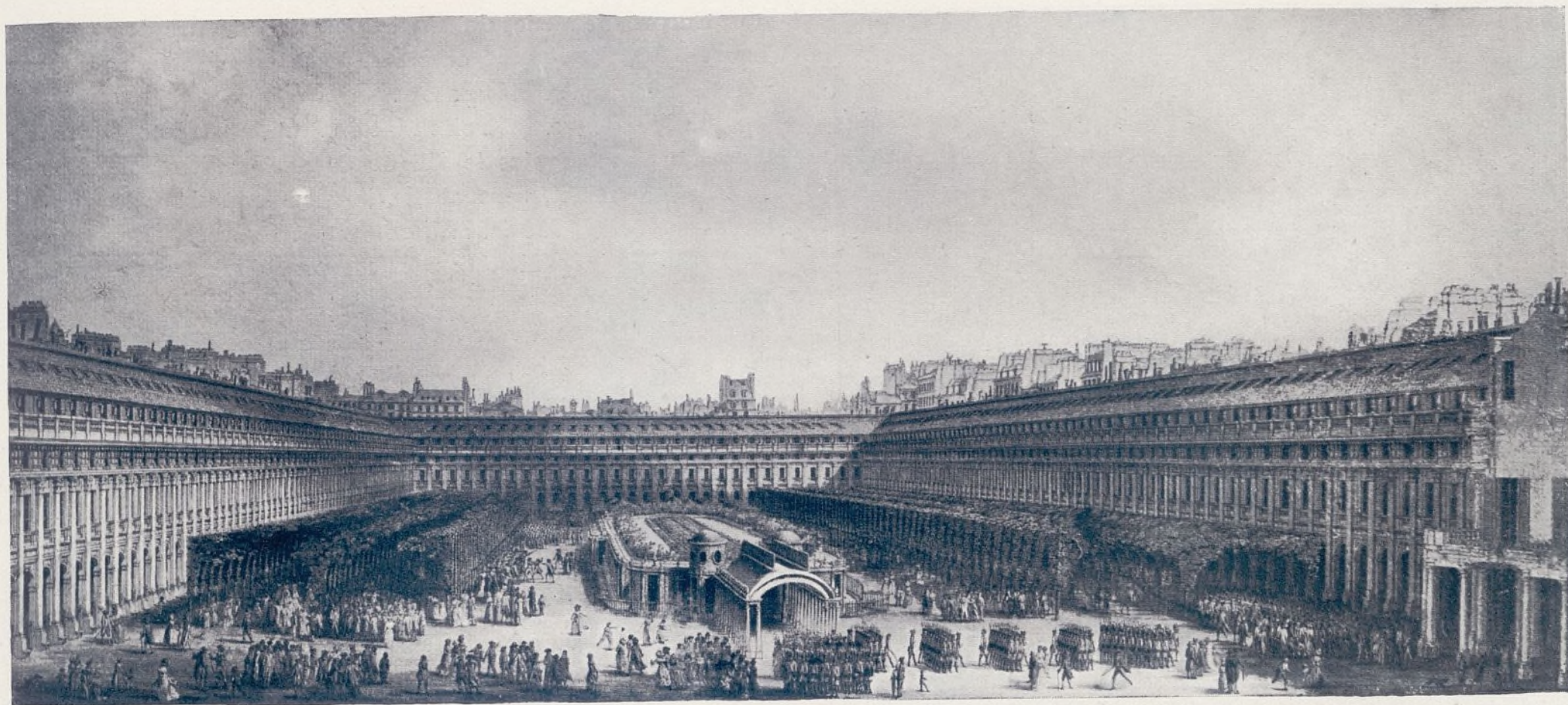
Les premières salles  
du rez-de-chaussée sont  
consacrées aux monu-  
ments de l'âge de pierre  
du bassin parisien : voici  
des sarcophages néo-  
chrétiens des premiers  
siècles avec inscriptions  
et emblèmes... Plus loin  
des poteries, verres,  
bronzes, médailles et  
monnaies de l'époque  
gallo-romaine... Dans une  
vitrine, un masque d'en-  
fant moulé fortuitement  
par le ciment glissé en-  
tre les fentes d'un cou-  
vercle mal assujetti ;  
c'est le portrait inattendu  
d'un petit Parisien de  
l'an 350... puis encore  
divers objets des époques

mérovingienne, carolingienne et du moyen âge, enfin une  
fort belle statuette en bronze représentant l'« Empereur  
Charlemagne » et contemporaine de ce Prince.



Vue prise d'un œil-de-bœuf de la colonnade du Louvre  
Aquarelle de J.-V. Nicolle





Le Jardin du Palais-Royal en 1791 (Aquarelle par le Chevalier de Lespinasse)

Cette statuette appartenait au trésor de la Cathédrale de Metz avant la Révolution ; en 1807, elle était aux mains d'un libraire de cette ville, lorsque Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des Monuments français, la lui acheta. Il la conserva religieusement tant qu'il vécut ; son fils vendit la statuette à M<sup>me</sup> Ewans-Lombe. A la mort de cette dame, en 1867, la Ville de Paris en fit l'acquisition. Bien que ce précieux bronze ait été fort maltraité par l'incendie de l'Hôtel de Ville, en 1871, il est d'une importance archéologique de tout premier ordre. « Cette statue équestre en bronze doré, dit Alexandre Lenoir, représente l'Empereur couronné, tenant de la main droite son épée et un globe de la main gauche. Il est couvert d'un manteau qui lui enveloppe toute la partie supérieure du corps. Ses jambes sont entourées de bandelettes... »

Plus loin, des pièces de monnaie d'or du XIV<sup>e</sup> siècle, provenant d'un trésor découvert, en 1882, rue Vieille-du-Temple, sur l'emplacement de l'actuelle rue « du Trésor ». A côté de ces monnaies on a placé le vase de cuivre dans lequel elles restèrent si longtemps cachées... Dans une vitrine basse, un touchant bibelot... Une tresse de cheveux, encore teints au henné, extraite d'une sépulture mérovingienne rencontrée rue des Barres, derrière Saint-Gervais... Par-ci, par-là, des débris de céramique, vases, cols d'amphores, briques et carreaux de pavements, vases en grès cérames, boulets en pierre du XV<sup>e</sup> siècle.

Plus loin, — précieuses reliques, — des moulages tirés dans les « creux », trouvés en 1865 dans un des fours de Bernard Palissy, place du Carrousel. On sait de combien de splendeurs Catherine de Médicis avait embellie sa résidence des

Tuileries ; les documents que nous possédons prônent le Labyrinthe, la Fontaine, le Cadran, l'Écho... Mais la merveille des merveilles était — paraît-il — la fameuse grotte de Bernard Palissy, à laquelle travaillaient d'illustres céramistes.

C'était un petit monument engagé dans le sol, en imitation de l'art grec, modifié suivant le goût français.

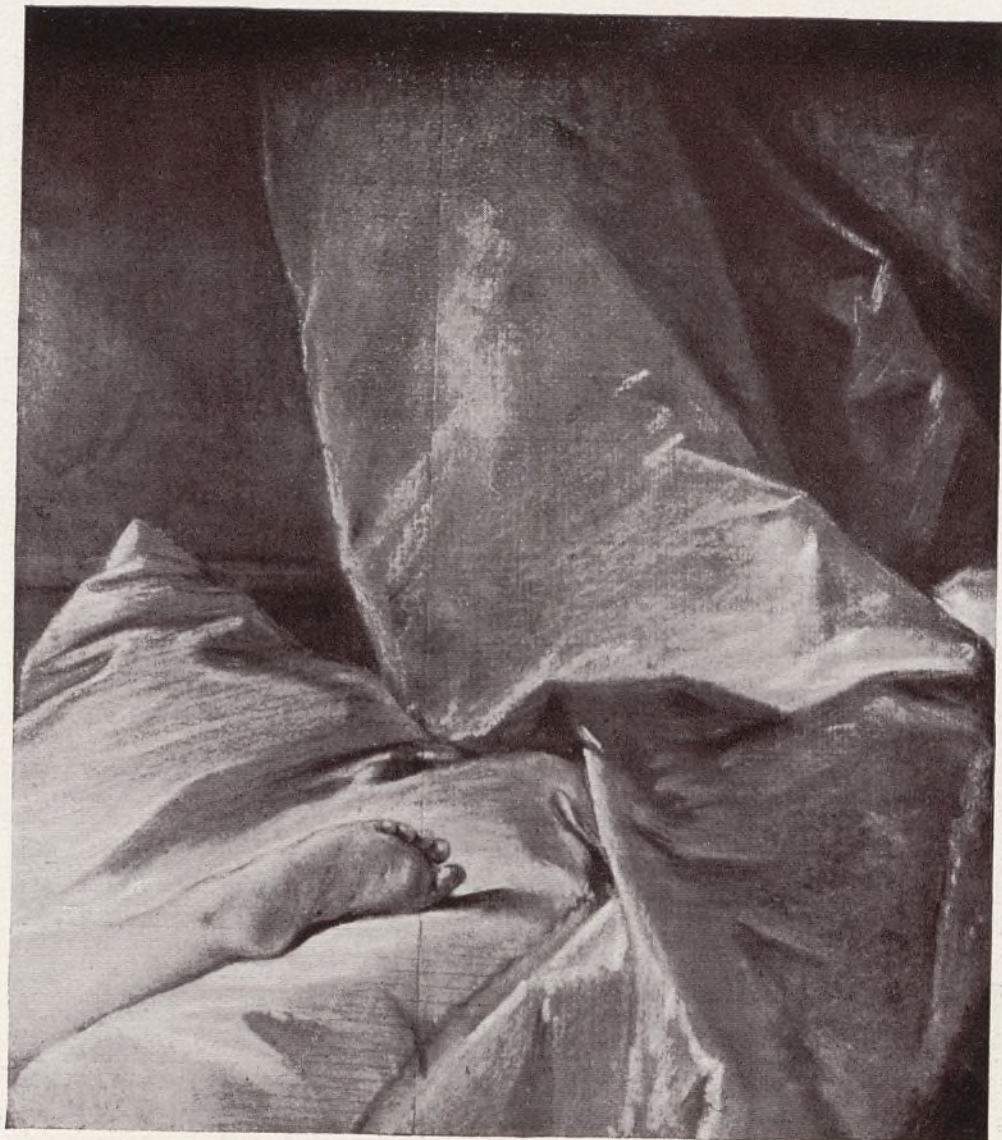
Pour mener cette œuvre à bonne fin, Palissy, ayant pris logement dans le palais même, avait établi ses ateliers à quelques pas des chantiers de Philibert de Lorme et de J. Bulant. La découverte de ses fours et de ses moules faite en 1865, lors des fouilles exécutées pour la construction de la Salle des États, est venue confirmer matériellement ce qu'on savait déjà sur les travaux de Palissy aux Tuileries.

Montons maintenant l'escalier, le même qui jadis donnait accès aux appartements de M<sup>me</sup> de Sévigné. Tout en franchissant ces degrés illustres, arrêtons-nous devant les anciens plans de Paris garnissant les murs et montrant les périodes successives pendant lesquelles la grande ville s'est modifiée, agrandie, embellie... Il y a là de bons moments à passer et de curieuses observations à faire ! Devant nous s'ouvrent les salles de topographie parisienne. C'est par elles qu'ils convient de commencer notre promenade : nous signalerons tout particulièrement à nos lecteurs, dans la seconde salle, sur le panneau de gauche, *La Procession de la Ligue* débouchant par l'arcade Saint-Jean sur la place de Grève, le 14 mai 1590. C'est une œuvre capitale, qui nous représente à merveille les si curieuses processions des Ligueurs, contées par tous les chroniqueurs du temps.

Autour de la pro-

Masque en cartonnage de Voltaire  
Don de M. Maurice MichonLa Place Louis XV et les Champs-Élysées  
Vue prise du Pont tournant des Tuileries vers 1780





François Boucher. — Étude de pied (Pastel)  
Don de M. Maciet

cession, plusieurs scènes pittoresques donnant bien l'idée de la physionomie de Paris affamé pendant ces journées de siège qui firent tant de victimes.

Enfin cette burlesque mascarade se déploie au milieu de détails topographiques de la plus curieuse exactitude. L'Hôtel de Ville (dont la première pierre avait été posée en 1533 et qu'on devait mettre encore une quinzaine d'années à construire) n'a de terminé que l'arcade Saint-Jean avec sa tourelle en échauguette ; le bâtiment central et le pavillon septentrional ne sont élevés que jusqu'au premier étage. Les deux grosses tours carrées de l'église Saint-Jean en Grève dominant la « Maison Commune ».

Au milieu de la place, se dresse la croix gothique montée sur huit hautes marches, devant laquelle ceux qui allaient mourir — roués ou décapités — venaient dire leurs dernières prières. Cette croix fut détruite vers 1673.

Cette précieuse peinture documentaire provient des collections de Valençay, — au prince de Talleyrand, — le Musée l'acquiert en 1899.

Plus loin une grande *Vue de Paris en 1630*, don généreux de M. Charles Sedelmeyer..., et puisque pour la première fois le nom d'un des bienfaiteurs du Musée se présente sous notre plume, qu'il nous soit permis de proclamer de quel secours est pour nos collections l'inépuisable bienveillance des amis de Carnavalet, qui presque chaque semaine, soit par des dons, soit par des legs, enrichissent si généreusement le *Musée des Souvenirs* de notre cher Paris !

Cette curieuse galerie de topographie nous présente encore des *Vues du Louvre*, des visions générales de Paris, des *perspectives de la Seine* avant les embellissements que devait y apporter Louis XIV... Voici le *Pont Neuf* et la *Place Dauphine* en 1660. Le carrosse du Roi aux portières ouvertes, à l'ancienne mode, passe devant la statue de Henri IV, suivi de trompettes, de timbaliers et escorté d'une compagnie de gardes.

Encore des vues du Pont Neuf et toujours des vues du Louvre. C'était — sans conteste — le centre des attractions parisiennes, aux siècles passés.

Les panneaux de droite sont en grande partie occupés par les œuvres charmantes des Ragueneau (Jean-Baptiste et Nicolas).

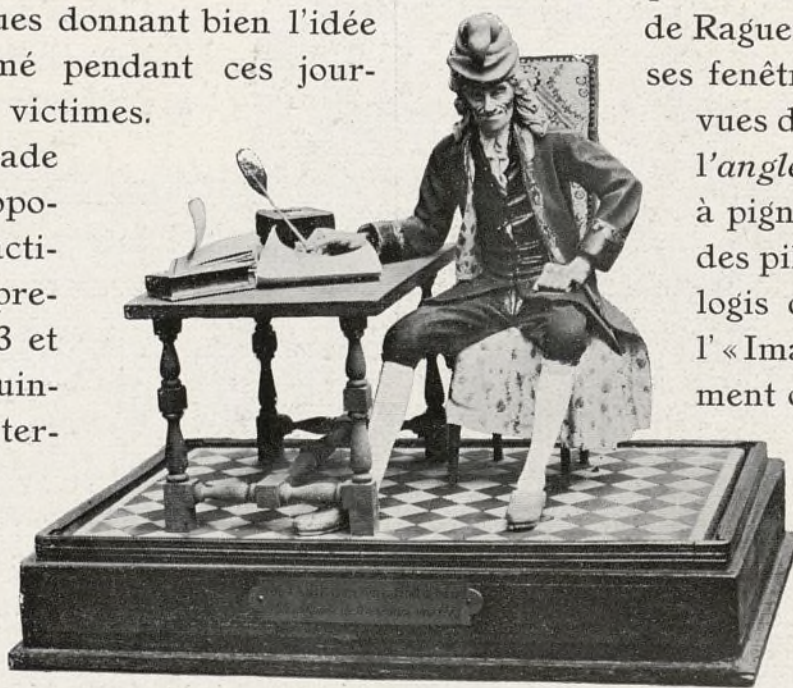
Ces Ragueneau, père et fils, tenaient dans la Cité (rue de la Colombe), de 1750 à 1775, une véritable fabrique de vues de Paris. Ils en vendaient à tous les prix, plus ou moins bien exécutées d'après une série de modèles très soignés, très précis, dont on peut voir au Musée Carnavalet une suite à peu près complète. Hélas, comme nous l'avons dit précédemment, un tableau manque à notre riche collection : celui représentant l'hôtel Carnavalet, qu'Horace Walpole avait commandé aux Ragueneau en souvenir de sa visite à cette belle maison.

Mais combien précieux sont les documents que possède le Musée de Paris !

Voici *Chaillot et l'ancienne banlieue parisienne*, le chemin de halage, les berges herbeuses et plus loin les guinguettes et les vide-bouteilles ; par-ci par-là des bouquets d'arbres, des terrasses, des jardins entourant ces petites maisons de campagne, en briques roses, où, toujours, les Parisiens ont aimé à villégiaturer pendant les mois d'été. On entrevoit, dans les lointains violets, les allées ombreuses que chérissaient Fragonard et Hubert Robert. On aperçoit des pentes escarpées par où les bourgeois de jadis devaient, en chantant « Compère Guilléri », gagner les bords de la Seine pour y pêcher la friture qui, de tous temps, constitua l'un des supplices de Tantale les plus chers à la badauderie française... Voici, toujours de Ragueneau, les vues du *Cloître Notre-Dame* reflétant ses fenêtres cintrées dans l'eau verte de la Seine, les vues de l'*Hôtel de Ville* et de la *Place de Grève*. Voici l'*angle de l'Hôtel de Ville*, flanqué de cinq maisons à pignons inégaux, soutenues au rez-de-chaussée par des piliers de bois formant galerie ; l'un de ces vieux logis disloqués abritait un cabaret à l'enseigne de l'« Image Notre-Dame ». (C'est aujourd'hui l'emplacement où verdoie le joli jardin du Préfet de la Seine.)

Toujours aussi documentaire, mais plus pittoresque encore, voici une ravissante toile : *La grande joute des mariniers parisiens* entre le Pont au Change et le Pont Notre-Dame.

Le Pont Notre-Dame est surmonté d'une ligne de maisons de bois à quatre étages, telles qu'on en rencontre encore au « Ponte Vecchio » à Florence. Vers le milieu du pont, les bâtiments de la fameuse pompe Notre-Dame, construite en 1670 ; une sorte de tour carrée faite de



Voltaire dans son cabinet de travail  
Petite maquette en bois peint (1773)



Chambre de Madame de Grignan





L'ACTEUR CHÉNARD

*Porte-drapeau à la Fête Civique de la Liberté de la Savoie (14 octobre 1799)*

*peint par Boilly*



poutres enchevêtrées entre deux pavillons, le tout construit sur pilotis. (Cette pompe fut démolie sous le second Empire.) Au premier plan, se succèdent les assauts de bateliers. Chacun d'eux, debout à l'avant de la barque, est muni d'un long bâton terminé par une boule. Le plus fort ou le plus adroit jette au passage son adversaire à l'eau. Une femme vêtue de blanc se cambre fièrement à l'extrémité de l'une des barques et se prépare à la lutte; ce doit être une « championne » célèbre, car la robuste silhouette de cette « marinière » se retrouve en maints tableaux de l'époque, relatifs au même sujet, et l'on doit bénir la mémoire de ces bons artistes parisiens qui nous ont transmis de si amusants et artistiques documents, nous contant l'histoire joyeuse du Paris d'autrefois, faisant défiler sous nos yeux, comme en un kaléidoscope charmant, les divertissements de notre chère cité aux siècles précédents.

La salle suivante (Topographie n° III) renferme quelques-unes des aquarelles les plus précieuses possédées par le Musée.

Voici d'abord, placée dans deux vitrines, une suite remarquable de croquis pris vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle par les Saint-Aubin (Gabriel et Augustin). Courses de chevaux aux Champs-Élysées, visions du Pont Neuf et de la Samaritaine, esquisses crayonnées sur le Cours-la-Reine, croquis de l'île et du jardin de M. de La Ferté... voici encore *La salle du Jeu de Paume*, les *Tuileries*, la *Folie Thélusson*, le *Pont Neuf en 1773*, la *Grand' Chambre du Parlement*... Nous retrouvons ici, notées avec un esprit endiable, les impressions charmantes qu'au hasard de leurs flâneries ces délicieux artistes rapportaient de Paris... Rien n'y manque... Nous possédons même, rehaussé d'aquarelle, *L'intérieur du café Vendôme* « où l'auteur passait ses soirées », dit une note manuscrite placée au bas de l'amusant dessin !

A côté, une merveille : une aquarelle du *Jardin du Palais-Royal en 1788* par le Chevalier de Lespinasse... La vue est prise du haut des combles du Palais. Au milieu, à moitié enterré dans le jardin (à la place occupée aujourd'hui par le bassin), le Cirque qu'avait fait creuser le duc d'Orléans. Au premier plan manœuvre le bataillon de la section; on distingue les hauts bonnets des



Médaille colorée de Louis Capet coiffé du bonnet phrygien

grenadiers et les tricornes des fusilliers. Ça et là des promeneurs flânent, des badauds discutent avec animation... C'est un « instantané » du Palais-Royal pris la veille de la Révolution !

Dans la même salle, deux beaux dessins à la plume, lavés d'encre de Chine, par Norblin de la Gourdain : « *Les Champs-Élysées et les Tuileries vers 1808* ». Voici encore, accrochée au mur, une suggestive aquarelle, *l'Entrée des Tuileries par le Pont tournant*. Nous apercevons les petites fenêtres de la loge des Suisses, gardiens de la porte. Sous la Révolution, les propriétaires de cette logette firent fortune; et pour quelle cause ! La guillotine s'élevait à quelques mètres de chez eux, entre la statue de la Liberté dressée sur

l'emplacement de la statue Louis XV et l'entrée des Tuileries.

L'échafaud, encadré d'une double haie de gendarmes, dominait de quelques marches la place presque toujours pleine de monde; certains jours, on s'y écrasait pour voir tomber des têtes notoires: les spectateurs montaient sur des

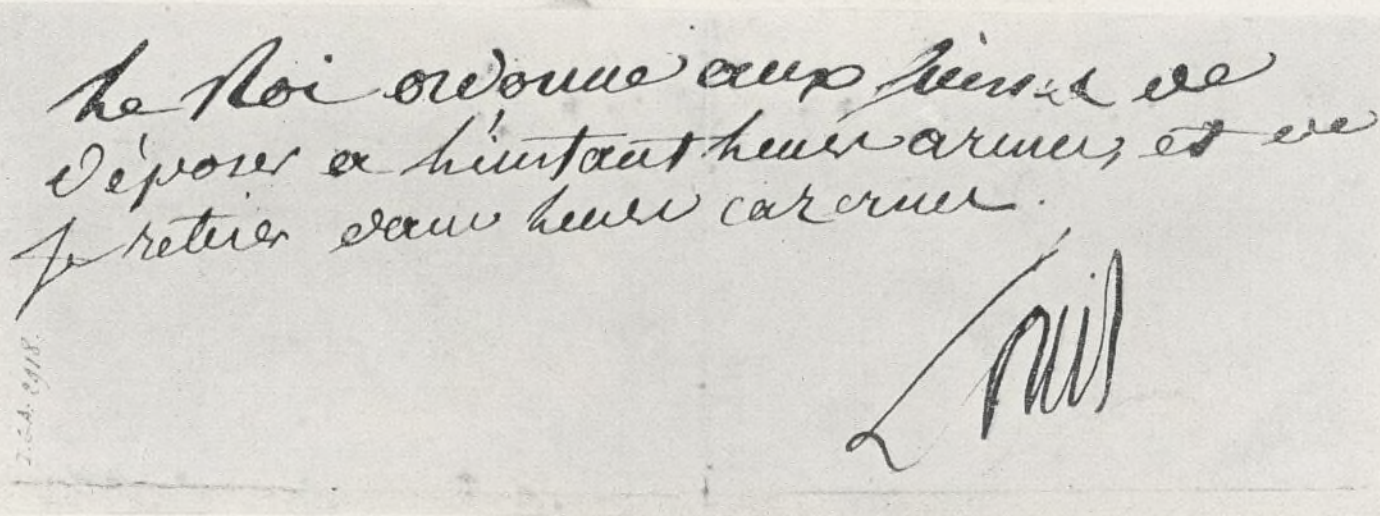
charrettes, d'autres grimpaient sur des échelles; les friands d'émotions fortes louaient ou apportaient des lorgnettes et pouvaient savourer la grimace suprême des malheureux qui « éternuaient dans le son ». Les curieux se massaient sur les terrasses des Tuileries, grim-

paient pour mieux voir jusque sur les Renommées placées à droite et à gauche de l'entrée du jardin; on se disputait ces logettes des Suisses (représentées dans notre aquarelle) dont les fenêtres étroites s'ouvraient à quelques pas de l'échafaud; ces pièces étaient retenues d'avance à gros prix, on y soupait,

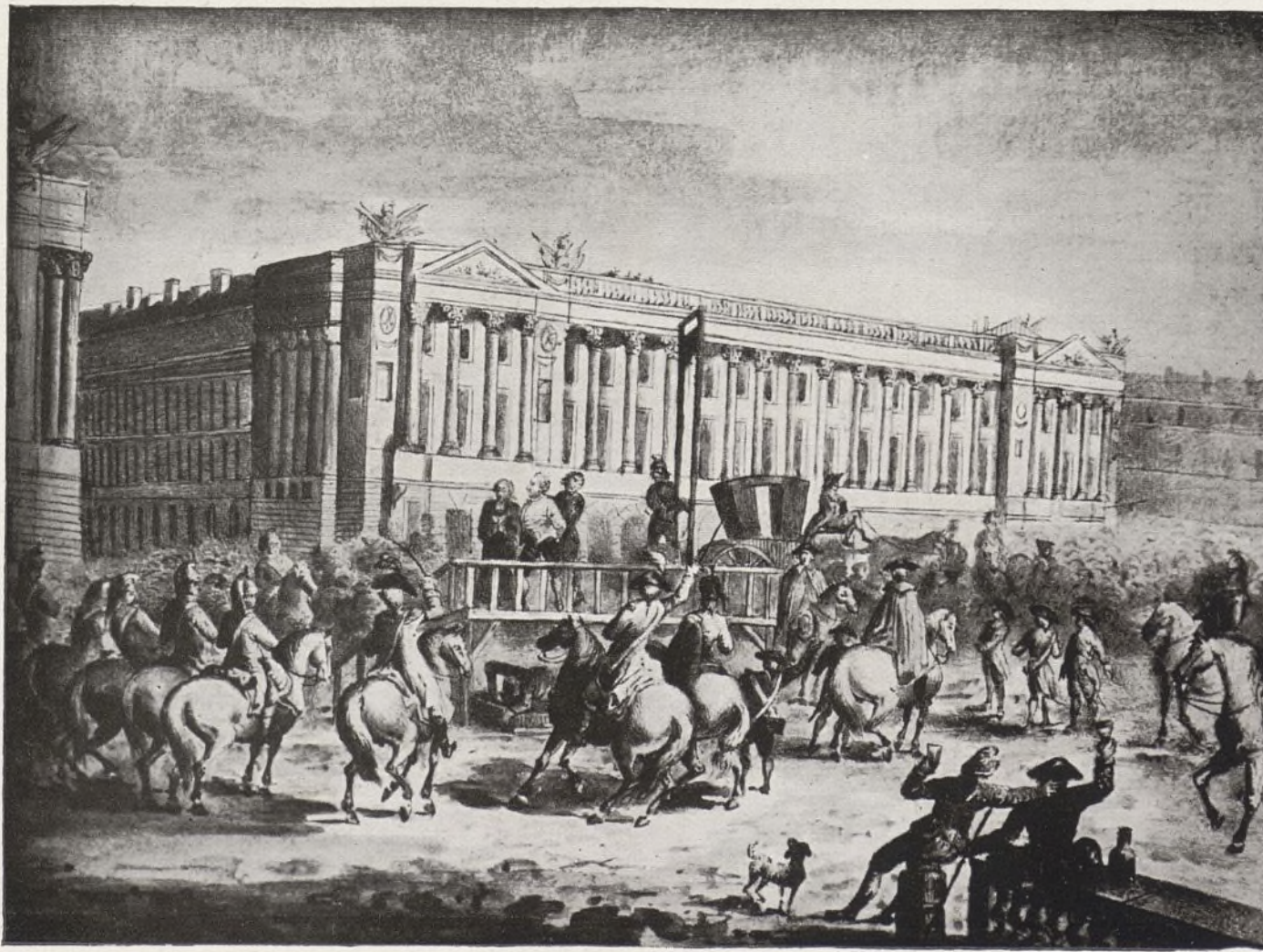
et cet aimable logis s'appelait dans le peuple le « Cabaret de la Guillotine ».

Dans la salle IV, une curieuse peinture nous montre l'achèvement des travaux de l'hôtel de Salm, c'est aujourd'hui l'élégante chancellerie de la Légion d'honneur aux allures de temple grec. Singulier personnage que ce Salm-Kirburg; ce minuscule prince allemand, après avoir gaspillé des sommes folles, se ruina définitivement pour construire ce joli hôtel où il employa ses derniers louis à

donner en 1786 une fête splendide, qui fut une épouvantable et légendaire cohue. L'année suivante, l'architecte Rousseau rachetait l'immeuble pour s'indemniser de ses dépenses; et



Le dernier ordre de Louis XVI (10 août 1792)

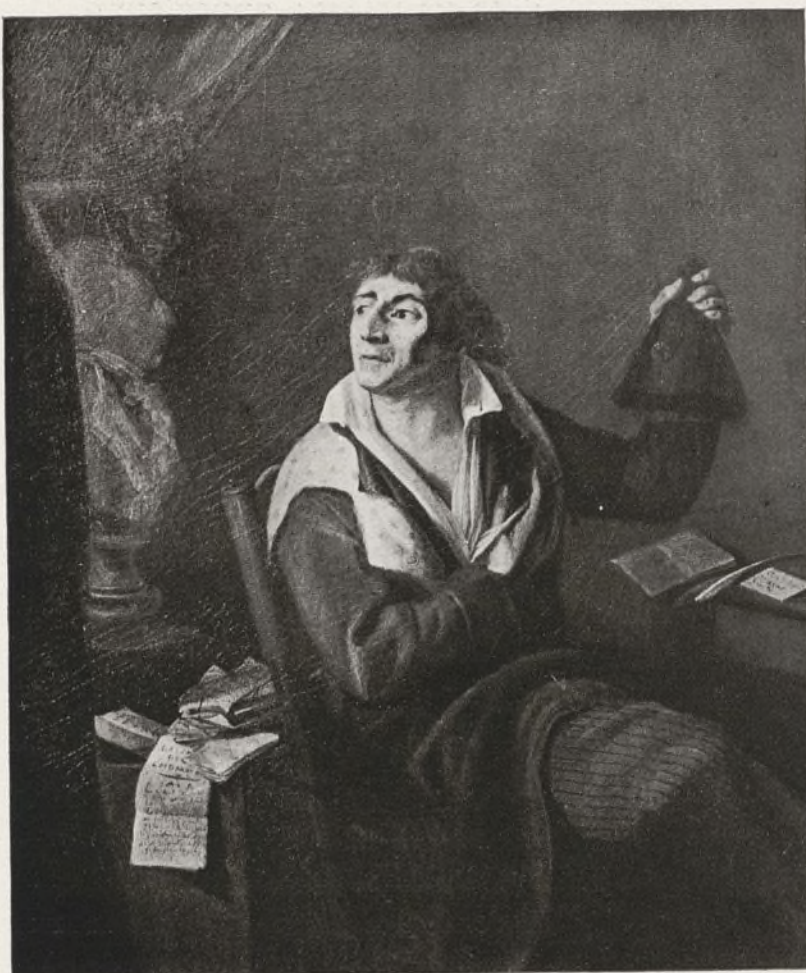


L'exécution de Louis XVI (Dessin de J. Baudoin)



Salm n'en était plus que locataire ! La Révolution éclate ; Lafayette fait du prince un commandant de bataillon, l'hôtel est transformé en club réformiste. Les événements se précipitent : « Le citoyen Salm, ex-prince allemand », est écroué aux Carmes par ordre de Fouquier-Tinville, sous l'inculpation de n'être, « sous le masque du patriotisme, que l'agent caché de la coalition allemande », et le 5 thermidor, il est guillotiné place du Trône ; l'hôtel, mis en loterie, est gagné par un garçon perruquier nommé Lieuthraud.

L'origine de la subite et énorme fortune de Lieuthraud était plus que suspecte. Pendant quelques mois il étonne Paris de son faste insolent, achète Bagatelle, donne son nom à une forme nouvelle de bottes évasées et entretient M<sup>lle</sup> Lange, la beauté à la mode, « sur le pied de dix mille livres par jour, payables d'avance », assure Peltier. Il offre, en manière de crémaillère à l'hôtel Salm, une fête qui lui coûte un million deux cent mille livres ! C'est le triomphe de la jonquille. L'experruquier a un culte pour cette fleur : Les murs en sont tapissés, les tables en sont garnies, l'odeur est telle que la plupart des invités se trouvent mal... Lieuthraud, quelques semaines plus tard est arrêté, condamné comme faussaire à quatre ans de fers. Mais on tergiverse, on n'exécute pas le



« L'Ami du Peuple ». Portrait de Marat (1793)

Constitutionnel ; enfin, en 1804, Napoléon y installe la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.

L'hôtel devait connaître encore de plus terribles destinées. En 1871, pendant la Commune, il fut envahi, profané et finalement incendié. Ce n'est qu'en 1878 qu'il renaquit de ses cendres, réédifié par une souscription nationale.

Au milieu de la galerie, un chef-d'œuvre, le *Décintrement du pont de Neuilly*, par Hubert Robert, un des plus beaux tableaux possédés par le Musée... C'est l'esquisse, exécutée sur place, du tableau qu'Hubert Robert peignit pour Trudaine de Montigny, intendant des Finances, et qu'il exposa au Salon de 1775. Le tableau eut un vif succès de curiosité. Ce décintrement, opéré le 22 septembre 1772 en présence de Louis XV, avait attiré toute la population parisienne. L'œuvre de l'architecte Perronet apparais-

sait, par la largeur de ses arches, comme un prodige de hardiesse. « Chacun, précise un critique d'alors, aime à parcourir en détail cette multitude de têtes et à y retrouver sa place. On distingue dans le groupe principal le Roy, M. le comte de la Marche donnant la main à la comtesse Dubarry, le Chancelier avec sa simarre... (Mesdames, filles du Roi, avaient, à cause de la présence de la Dubarry, refusé de se rendre à cette inauguration.)



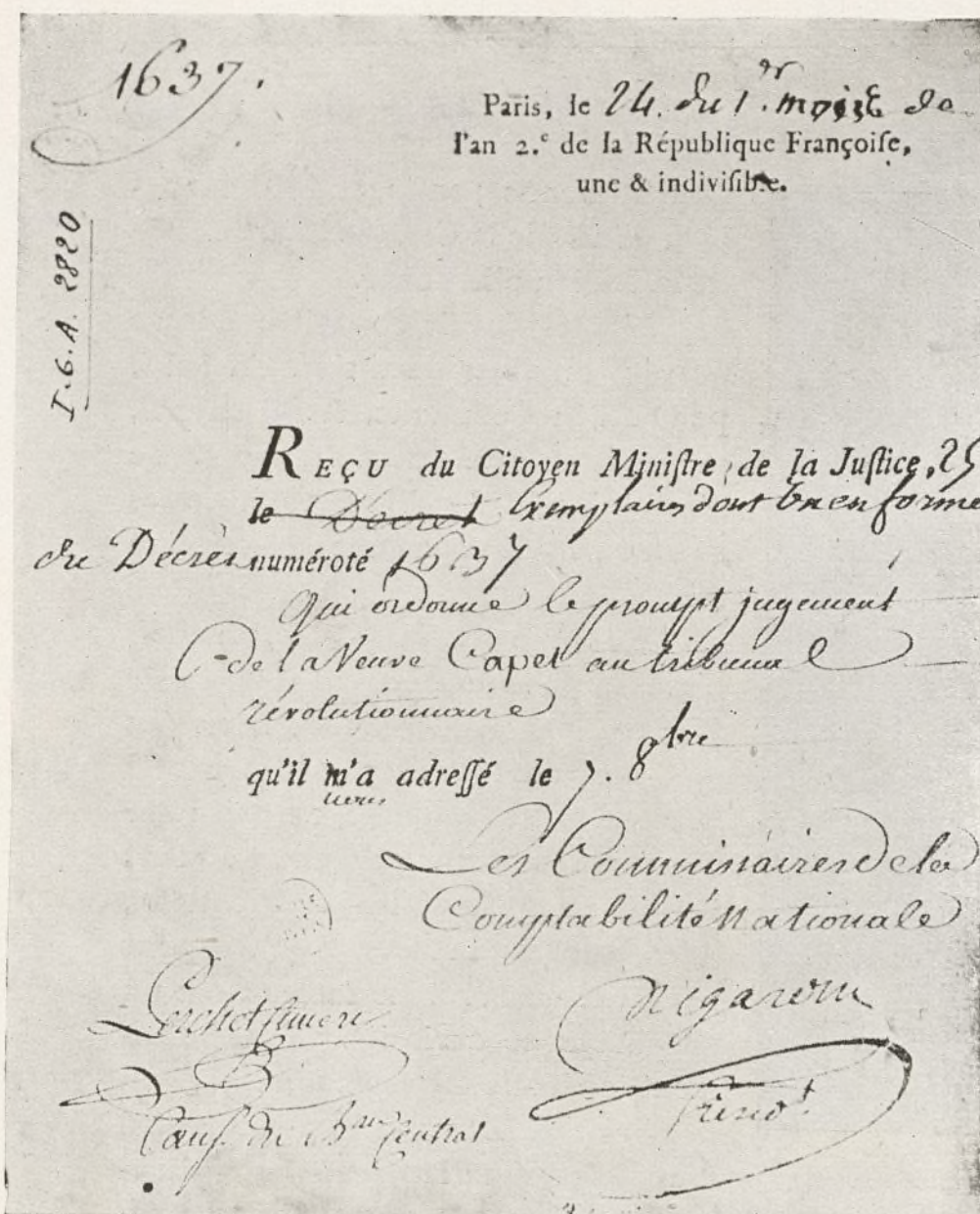
Un coin de la Salle de la Bastille

jugement et Lieuthraud disparaît sans laisser de traces !

M<sup>me</sup> de Staël et Benjamin Constant tiennent, pendant le Directoire, à l'hôtel désencanaillé, les séances du Cercle

« Le peintre a choisi le moment le plus intéressant du spectacle. L'effet de cette chute dans la rivière est rendu avec une grande magie de couleur... »





## LE MUSÉE CARNAVALET

gros caractères, apportant des nouvelles et disant d'espérer... si bien que la Reine avait fini par savoir que telle chambre était amie et telle fenêtre royaliste...

Les hottes que reproduisent notre tableau furent posées devant les fenêtres à la suite d'une dénonciation, afin de couper toute communication avec l'extérieur.

Plus loin, un charmant dessin à la mine de plomb nous montre les modestes débuts d'une des grandes fêtes parisiennes : l'Exposition de la Jeunesse à la place Dauphine.

Chaque année, le matin du jeudi suivant le jour de la Fête-Dieu, la place Dauphine était en liesse : ce jour-là, les « Jeunes Peintres », les « Indépendants », — ceux qui, n'appartenant ni à l'Académie royale ni à l'Académie de Saint-Luc, n'avaient pas droit d'exposer au Louvre ou dans des locaux privilégiés, — étaient autorisés à « présenter au public leurs œuvres, de neuf heures du matin à midi », le long des boutiques de la place Dauphine (côté nord, à cause du soleil). Lorsque les exposants étaient nombreux, cet éphémère « Salon » débordait jusque sur le Pont Neuf, vis-à-vis la statue de Henri IV, et quels noms glorieux portèrent ces petits exposants : Oudry, Restout, de Troy, Lancret, Boucher, Nattier, Fragonard, Greuze, etc... C'est ici qu'ont débuté ces maîtres, c'est sur les auvents encore revêtus de leur ancienne armature de fer, fermant aujourd'hui la boutique de quelque mastroquet, de quelque coiffeur ou de quelque fruitier, qu'en 1728 le grand Chardin (il avait vingt-neuf ans)

accrocha, le matin de la Fête-Dieu, *La Raie*, ce chef-d'œuvre, orgueil de notre musée du Louvre.

Dès l'aube, les artistes fiévreux, aidés de leurs camarades et de leurs modèles, installaient eux-mêmes leurs tableaux sur les tapisseries que, par tradition, les boutiquiers mettaient à leur disposition. A neuf heures, le défilé commençait et tout Paris se pressait dans le triangle de la place Dauphine. Les jolis modèles, Manon et ses petites amies, en leurs plus beaux atours, venaient se pavaner devant les toiles indiscrettes dévoilant leurs charmes ; et les belles dames dont les souriantes effigies étaient accrochées à côté, n'hésitaient pas à se montrer aux balcons sous lesquels la foule des curieux se massait, parfois plus empressés à regarder les originaux que les reproductions.

Reines de la mode, grands seigneurs badauds, amateurs d'art, critiques hargneux, mar-

Dans une vitrine, sous le n° 775, une petite toile précieuse à bien des titres : *La vue de la Tour du Temple pendant l'incarcération de la famille royale*. Aucun doute n'est possible à cet égard, les hottes de bois placées devant les fenêtres nous renseignent éloquemment.

Chacun sait le calvaire que gravirent Louis XVI, Marie-Antoinette et M<sup>me</sup> Elisabeth. Séparés les uns des autres, espionnés, gardés à vue, ils étaient chaque jour au Temple, l'objet de quelque nouvelle vexation. Pas un geste, pas un regard, pas une caresse qui n'eût ses délateurs... Partout des grilles, sept guichets à franchir pour pénétrer chez le Roi, et, à chaque guichet, un poste de gardes et des geôliers, deux portes de chêne, doublées de lames de fer, isolant chaque étage de l'escalier par lequel on y accédait...

Que d'héroïques efforts furent

tentés

pour

délivrer les prisonniers ! Les humbles maisonnettes entourant le Temple, dont les mansardes plongeaient sur le terrain inculte, cachèrent maints conspirateurs, jaloux de donner leur vie pour sauver la Reine... Quelques fleurs tombaient à ses pieds, comme par hasard, ou d'une

invisible chambrette un

flageolet jouait *Pauvre*

*Jacques*... Des lanternes magiques s'allumaient dans la nuit, projetant sur des écrans, disposés au fond de pièces sombres, quelques mots tracés en



« La Veuve Capet »

Portrait de la Reine esquissé à la Conciergerie (1793), par Prieur



Le fauteuil mécanique ayant appartenu au conventionnel Couthon  
Don de Mesdames Aymard et Gérodiad



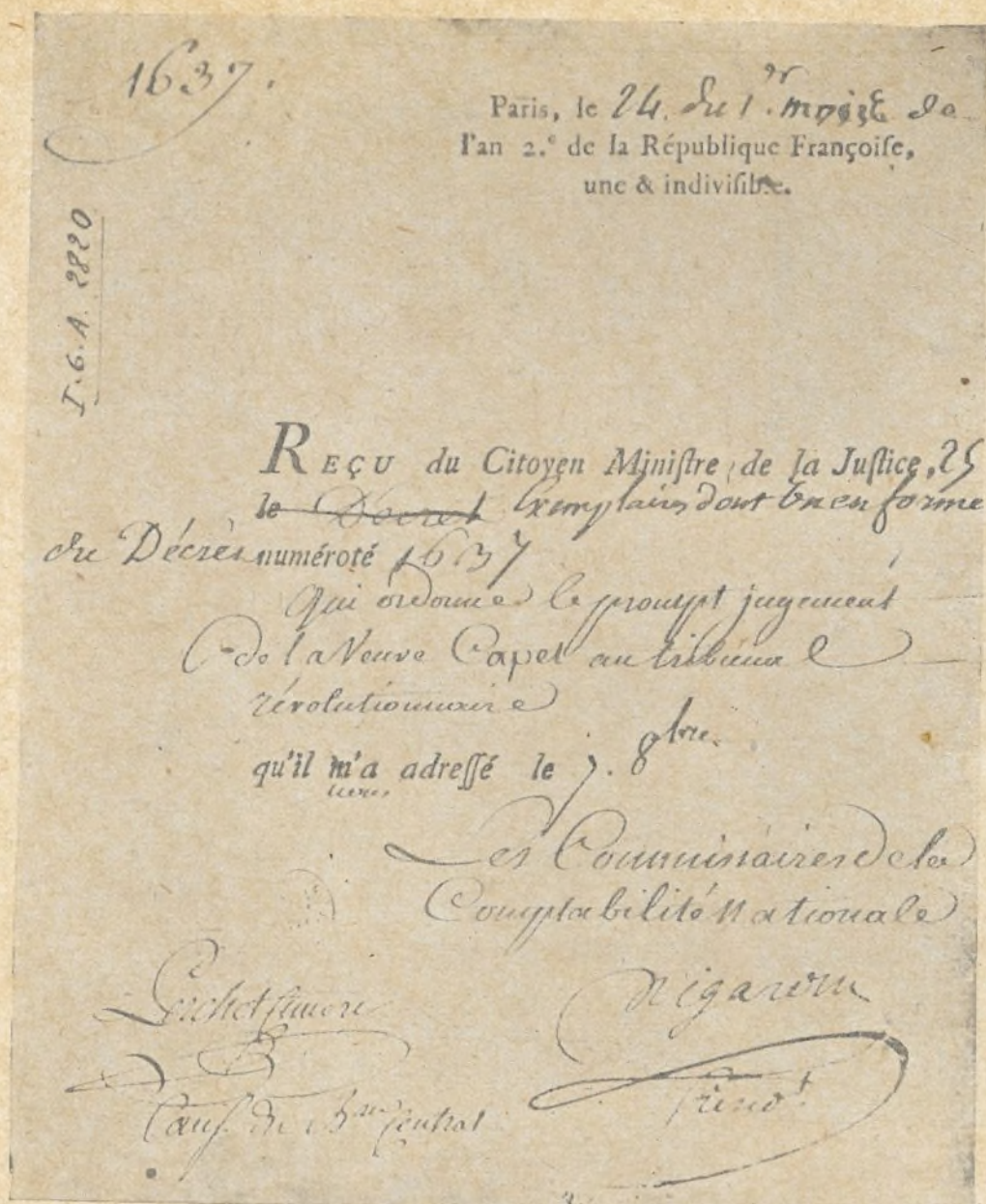
Tasse et soucoupe d'époque révolutionnaire, dite « à la Guillotine »





PORTAIT DE THÉROIGNE DE MÉRICOURT (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)  
(Musée Carnavalet)





## LE MUSÉE CARNAVALET

gros caractères, apportant des nouvelles et disant d'espérer... si bien que la Reine avait fini par savoir que telle chambre était amie et telle fenêtre royaliste...

Les hottes que reproduisent notre tableau furent posées devant les fenêtres à la suite d'une dénonciation, afin de couper toute communication avec l'extérieur.

Plus loin, un charmant dessin à la mine de plomb nous montre les modestes débuts d'une des grandes fêtes parisiennes : l'Exposition de la Jeunesse à la place Dauphine.

Chaque année, le matin du jeudi suivant le jour de la Fête-Dieu, la place Dauphine était en liesse : ce jour-là, les « Jeunes Peintres », les « Indépendants », — ceux qui, n'appartenant ni à l'Académie royale ni à l'Académie de Saint-Luc, n'avaient pas droit d'exposer au Louvre ou dans des locaux privilégiés, — étaient autorisés à « présenter au public leurs œuvres, de neuf heures du matin à midi », le long des boutiques de la place Dauphine (côté nord, à cause du soleil). Lorsque les exposants étaient nombreux, cet éphémère « Salon » débordait jusque sur le Pont Neuf, vis-à-vis la statue de Henri IV, et quels noms glorieux portèrent ces petits exposants : Oudry, Restout, de Troy, Lancret, Boucher, Nattier, Fragonard, Greuze, etc... C'est ici qu'ont débuté ces maîtres, c'est sur les auvents encore revêtus de leur ancienne armature de fer, fermant aujourd'hui la boutique de quelque mastroquet, de quelque coiffeur ou de quelque fruitier, qu'en 1728 le grand Chardin (il avait vingt-neuf ans)

accrocha, le matin de la Fête-Dieu, *La Raie*, ce chef-d'œuvre, orgueil de notre musée du Louvre.

Dès l'aube, les artistes fiévreux, aidés de leurs camarades et de leurs modèles, installaient eux-mêmes leurs tableaux sur les tapisseries que, par tradition, les boutiquiers mettaient à leur disposition. A neuf heures, le défilé commençait et tout Paris se pressait dans le triangle de la place Dauphine. Les jolis modèles, Manon et ses petites amies, en leurs plus beaux atours, venaient se pavaner devant les toiles indiscrettes dévoilant leurs charmes ; et les belles dames dont les souriantes effigies étaient accrochées à côté, n'hésitaient pas à se montrer aux balcons sous lesquels la foule des curieux se massait, parfois plus empressés à regarder les originaux que les reproductions.

Reines de la mode, grands seigneurs badauds, amateurs d'art, critiques hargneux, mar-

Dans une vitrine, sous le n° 775, une petite toile précieuse à bien des titres : *La vue de la Tour du Temple pendant l'incarcération de la famille royale*. Aucun doute n'est possible à cet égard, les hottes de bois placées devant les fenêtres nous renseignent éloquemment.

Chacun sait le calvaire que gravirent Louis XVI, Marie-Antoinette et M<sup>me</sup> Elisabeth. Séparés les uns des autres, espionnés, gardés à vue, ils étaient chaque jour au Temple, l'objet de quelque nouvelle vexation. Pas un geste, pas un regard, pas une caresse qui n'eût ses délateurs... Partout des grilles, sept guichets à franchir pour pénétrer chez le Roi, et, à chaque guichet, un poste de gardes et des geôliers, deux portes de chêne, doublées de lames de fer, isolant chaque étage de l'escalier par lequel on y accédait...

Que d'héroïques efforts furent

tentés pour délivrer les prisonniers ! Les humbles maisonnettes entourant le Temple, dont les mansardes plongeaient sur le terrain inculte, cachèrent maints conspirateurs, jaloux de donner leur vie pour sauver la Reine... Quelques fleurs tombaient à ses pieds, comme par hasard, ou d'une invisible chambrette un

flageolet jouait *Pauvre Jacques*... Des lanternes magiques s'allumaient dans la nuit, projetant sur des écrans, disposés au fond de pièces sombres, quelques mots tracés en



« La Veuve Capet »

Portrait de la Reine esquissé à la Conciergerie (1793), par Prieur



Le fauteuil mécanique ayant appartenu au conventionnel Couthon  
Don de Mesdames Aymard et Gérodiad



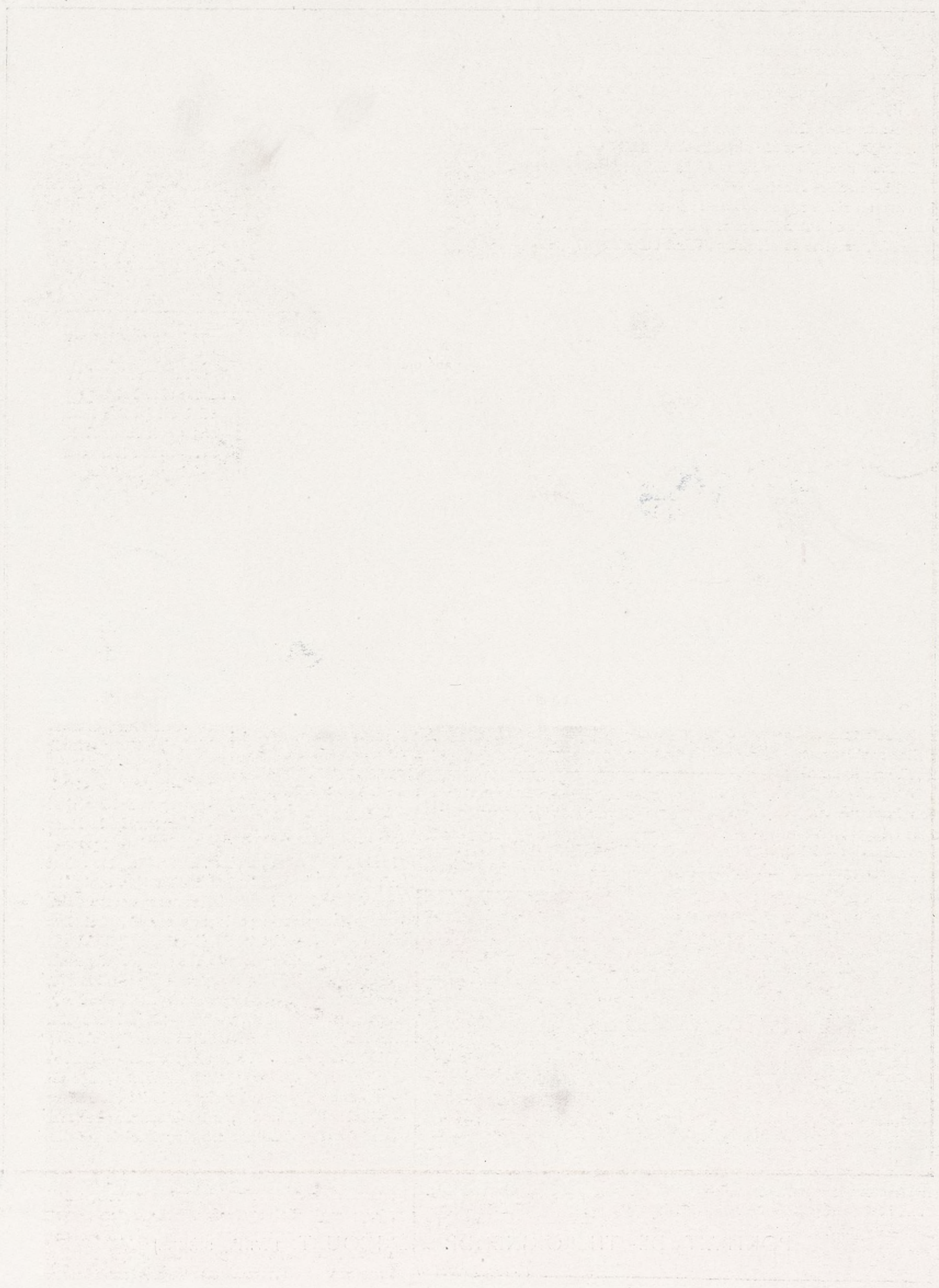
Tasse et soucoupe d'époque révolutionnaire, dite « à la Guillotine »





PORTAIT DE THÉROIGNE DE MÉRICOURT (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)  
(Musée Carnavalet)









L'Institut pendant la période révolutionnaire

chands de tableaux et suiveurs de jolies filles ; tous, ce matin-là, défilaient sur la place Dauphine en l'honneur des Jeunes Peintres « qui, le reste du temps, y vendaient péniblement des « copies » ou des « compositions décoratives », si bien que le Pont Neuf voyait « toute l'année leur misère et un seul matin leur gloire ». Quand il pleuvait, la fête était remise au jeudi ou au dimanche suivant...

Nous rencontrons dans la salle voisine (Topographie n° V) un fort beau tableau de Troyon représentant le *Château de Saint-Cloud* avant sa destruction (février 1871). Ce précieux document fut donné au Musée Carnavalet par M. Charvet.

En face, l'« *Incendie de la foire Saint-Germain* » ; un projet de décoration pour l'*Eléphant de la Bastille*, sorte de fontaine monumentale et ridicule qui, pendant un certain temps, s'éleva sur la place de la Bastille ; un *plan-relief* des vieilles rues enserrant l'antique église de Saint-Julien-le-Pauvre.

Arrêtons-nous dans la salle suivante (Topographie n° VI) et contemplons longuement un charmant tableau de Mozin, *Le Pont Marie en 1825*. Ce tableau nous offre, exacte, la première vision qu'eut de Paris, Napoléon Bonaparte.

Le 19 octobre 1784, le coche d'eau qui, de Bourgogne,

amenait en cinquante heures les voyageurs à Paris, s'amarra comme de coutume au port Saint-Paul — en amont du Pont de la Tournelle — et, perdus dans la foule des débarquants, cinq jeunes provinciaux, sous la surveillance d'un frère Minime, franchirent l'étroite planche reliant le bateau à la berge encombrée de voyageurs, de porteurs de malles, de tonneaux, de bois flotté. C'étaient cinq élèves du collège préparatoire de Brienne que l'on conduisait à l'École royale militaire de Paris pour y terminer leurs études et y gagner le grade d'officier.

Le plus petit, le plus mince de ces cadets, qui ouvrait de grands yeux effarés sur cet éblouissant Paris, eut ainsi pour première



Petit habit ayant appartenu à Louis XVII

Don de Mesdames Ethis de Corny et baronne de Frédy

vision les deux tours de Notre-Dame... l'admirable Notre-Dame, où, vingt ans plus tard, le 2 décembre 1804, le pape Pie VII, entouré de cardinaux, d'évêques, de maréchaux, de généraux, de tous les grands corps de l'État, au bruit des salves d'artillerie, au son des cloches, devait patiemment attendre devant le portail pavoisé le petit écolier de Brienne qui, ce jour-là, s'appelait l'Empereur Napoléon et allait ceindre la couronne des anciennes monarchies françaises. — Le tableau de Mozin représente l'endroit précis où atterrissait le coche de Bourgogne.

Dans la même salle, que de merveilles encore... la *Maison dite de François I<sup>er</sup>* telle qu'elle existait à Moret, près Fontainebleau, avant sa réédification au Cours-la-Reine ; de Corot, les *Fossés de Vincennes* où l'on fusilla le duc d'Enghien ; le *Bou-*



Exposition des Produits de l'Industrie dans la Cour du Louvre (an IX) (Aquarelle de Baltard)





Vue du Jardin des Tuileries en 1807 (Sépia de Norblin)

levard Poissonnière en 1837, œuvre charmante de Dagnan.

Que de fois le maître regretté Sardou ne s'est-il pas arrêté devant cette jolie toile qui lui rappelait sa prime jeunesse. Il nous contait — avec quel esprit — les longues heures passées à faire rouler son cerceau sous les grands arbres, dont ce tableau reproduit si fidèlement la magnificence. Il nous disait le charme infini que possédaient alors ces boulevards parisiens formant comme une sorte de jardin dans Paris. C'étaient les survivants des vieux arbres plantés par Louis XIV sur l'ancien cours.

Donnons-nous donc la joie d'interroger encore les tableaux de Lamy représentant la *Place Maubert*, les *Carmes*, la *rue Galande*, toutes ces petites ruelles si curieuses de l'ancien Paris qui ont fait place aujourd'hui à de luxueux boulevards, à de larges avenues, certainement plus hygiéniques mais hélas, beaucoup moins pittoresques !

L'effigie en cire de *Henri IV* occupe la place d'honneur de la salle dite salle Dangeau. (Cette salle et la suivante de style Louis XIV ayant été rapportées de l'hôtel du marquis de Dangeau qui s'élevait place Royale — aujourd'hui place des Vosges.)

L'effigie en cire de *Henri IV* fut exécutée à l'occasion des funérailles du Roi. Le 14 mai 1610, *Henri IV*, assassiné, avait été ramené tout sanglant au Louvre. Dès le lendemain, on s'occupa d'ordonner le cérémonial des funérailles, selon les traditions suivies depuis des siècles. Le corps fut embaumé, les entrailles transportées à Saint-Denis, et l'on chargea les deux sculpteurs les plus renommés d'alors, Germain Jacquet dit Grenoble et Guillaume Dupré, de prendre le moulage de la figure ; puis, pendant les vingt jours que le corps, placé dans un cercueil de plomb et recouvert d'un drap d'or, resta exposé dans les salles du Louvre, un concours fut ouvert entre ces deux artistes pour l'exécution de

l'effigie en cire d'après le moulage. Un troisième sculpteur, encore à ses débuts, s'adjoignit à eux, sans commande officielle, et pour se faire connaître, Michel dit Bourdin.

La préférence fut accordée à l'effigie exécutée par Jacquet dit Grenoble, c'est elle qui eut l'honneur de figurer aux funérailles. On ignore ce qu'elle est devenue ; elle fut probablement détruite après la cérémonie.

Les deux autres, qui avaient été éliminées, existent encore aujourd'hui. L'une est au musée de Chantilly, c'est l'œuvre de Guillaume Dupré ; l'autre, due à Michel Bourdin, appartient au musée Carnavalet. Il résulterait d'actes tirés des minutes d'anciens notaires de Saintes et datés de septembre 1611 (relatifs à un conflit entre Bourdin et un certain Dechafer), qu'après le concours, l'œuvre de Bourdin aurait été promenée de ville en ville par une sorte de barnum exploitant « l'actualité ! »

Ce beau buste se trouvait au musée de Lausanne lorsque M. Beurdeley parvint à l'achever. Mis en vente après sa mort, il entra dans la collection de M. Desmottes qui eut, en outre, la bonne fortune de retrouver en Belgique les épaulières mêmes ayant servi de modèle pour l'armure royale supportant notre effigie de

*Henri IV* ; ce sont ces épaulières qui sont fixées aux angles du socle. Cette précieuse relique nous fut léguée par l'excellent M. Desmottes.

Une série de beaux portraits de Lagneau, offerts au musée par M. Maciet, cet admirable bienfaiteur de la Ville de Paris dont le nom s'inscrit inmanquablement là où il y a une bonne action à faire, est accrochée au-dessous d'une toile représentant une *Procession au temps de la Ligue*. Au fond de la pièce, une petite collec-

tion aérostatique précieuse pour l'histoire... ancienne de l'aviation ; en face, devant une fenêtre dont la vue sur l'hôtel

L'Hôtel de Salm et le Palais des Tuileries pendant la Révolution  
Dessin rehaussé de lavis

Vue du Jardin des Tuileries en 1808 (Sépia de Norblin)





Masque de Napoléon  
Don du Baron Larrey

Carnavalet est délicieuse, une vitrine renferme plusieurs faïences et bibelots, dont l'encrier de Camille Desmoulins !



#### GALERIES DE LA RÉVOLUTION

Une affiche placée au-dessus de la porte, portant cette indication : *Ici on se tutoie et on s'honore du titre de citoyen*, précise l'entrée des collections révolutionnaires.

Dans ces deux longues galeries nous trouvons : une série à peu près complète de faïences populaires, une suite de portraits des hommes de la Révolution ; un certain nombre de tableaux représentant quelques épisodes marquants de cette

terrible période et, enfin, des documents, bibelots, autographes, miniatures, insignes, documentant, commentant les grands et les petits faits de ces tragiques années.

Au milieu de la salle s'érige — monument de reconnaissance — le buste de M. de Liesville dont nous avons dit l'inoubliable bienfaisance... Presque toutes les merveilles qui nous entourent proviennent de ses belles collections ! A droite, à gauche, de précieuses faïences de Sèvres d'époque révolutionnaire et aussi la fameuse *tasse* dite « à la guillotine » ornée de la reproduction de la « machine à décapiter », ce qui n'est vraiment pas un récipient aimable pour prendre le café... Encore des miniatures, des médailles, des gouaches, encore des tableaux contant l'histoire de Paris pendant la période la plus troublée de son histoire et, dans l'angle, accrochant un rai de lumière, le *masque de Voltaire*, en carton, semble sourire devant les manifestations tumultueuses de cette Révolution que, si malicieusement, il avait déchainée !

Entre les deux galeries révolutionnaires, un petit salon orné de fines boiseries sculptées, surmontées d'un plafond peint par Lagrenée. Ce petit salon provient de l'ancien hôtel des Stuart d'Aubigny, démoli en 1867, lors du percement de la rue Gay-Lussac. Le plafond fut rapporté d'une maison de la rue Blanche, rasée lors de la construction de l'église de la Trinité.



Glaive de Théâtre  
ayant appartenu à Talma

Nous retrouvons ici deux curieux bibelots, le *fauteuil où mourut Voltaire* et le *fauteuil dont se servait le conventionnel Couthon*. Notre cher et éminent ami Lenôtre a conté — comme il sait conter — l'histoire de ce fauteuil offert en juillet 1899 aux collections du Musée par l'arrière-petite-fille de Couthon... Depuis le 9 thermidor, an II, la « chaise roulante » dont se servait Couthon avait été conservée dans le mobilier familial. Lenôtre était là lorsque ce meuble fut offert au Musée et accepté avec l'enthousiasme que l'on devine.

« La descendante de Couthon, raconte Lenôtre dans *Vieux papiers, Vieilles maisons*, eut bien vite compris avec quelle reconnaissance serait reçue son offre gracieuse et, huit jours plus tard, le fauteuil de Couthon, débarqué des messageries, sortait de ses emballages dans la cour de Carnavalet et réapparaissait sous le soleil parisien, ce même soleil de thermidor qui, depuis le jour tragique, il y a cent cinq ans, n'avait pas chauffé son vieux bois.

« Et voilà le problème résolu : Couthon se trainait lui-même dans ce fauteuil garni de velours couleur citron, — aujourd'hui bien pâli, — qu'il faisait mouvoir par le moyen de deux manivelles adaptées à l'extrémité de chacun des bras : un engrenage transmet le mouvement aux roues et, sans avoir la légèreté d'un tricycle, l'appareil, parfaitement intact encore, peut fournir, avec quelque effort, une assez grande vitesse...

« Et ce devait être un effrayant spectacle que ce débris d'homme, roulant avec un bruit de crécelle, les bras agités d'un perpétuel mouvement de rotation horizontal, le tronc penché en avant, les jambes mortes, enveloppé de couvertures, suant, criant : « Gare », emporté par sa machine à travers la foule qui s'écartait stupéfaite, déconcertée du contraste entre l'aspect pitoyable de cet infirme et la terreur qu'inspirait son nom, plus redouté, peut-être, que celui de Robespierre. « Couthon, c'est Couthon ! »...

Les vitrines se multiplient et chacune d'elles semble contenir des chapitres entiers de l'histoire de Paris. Voici l'avis



Masque  
du Duc de Reichstad

Don de  
M. Ernest de Rosenberg (1900)



Le Départ des Conscrits Parisiens de 1807, par Louis Boilly (Salon de 1808)

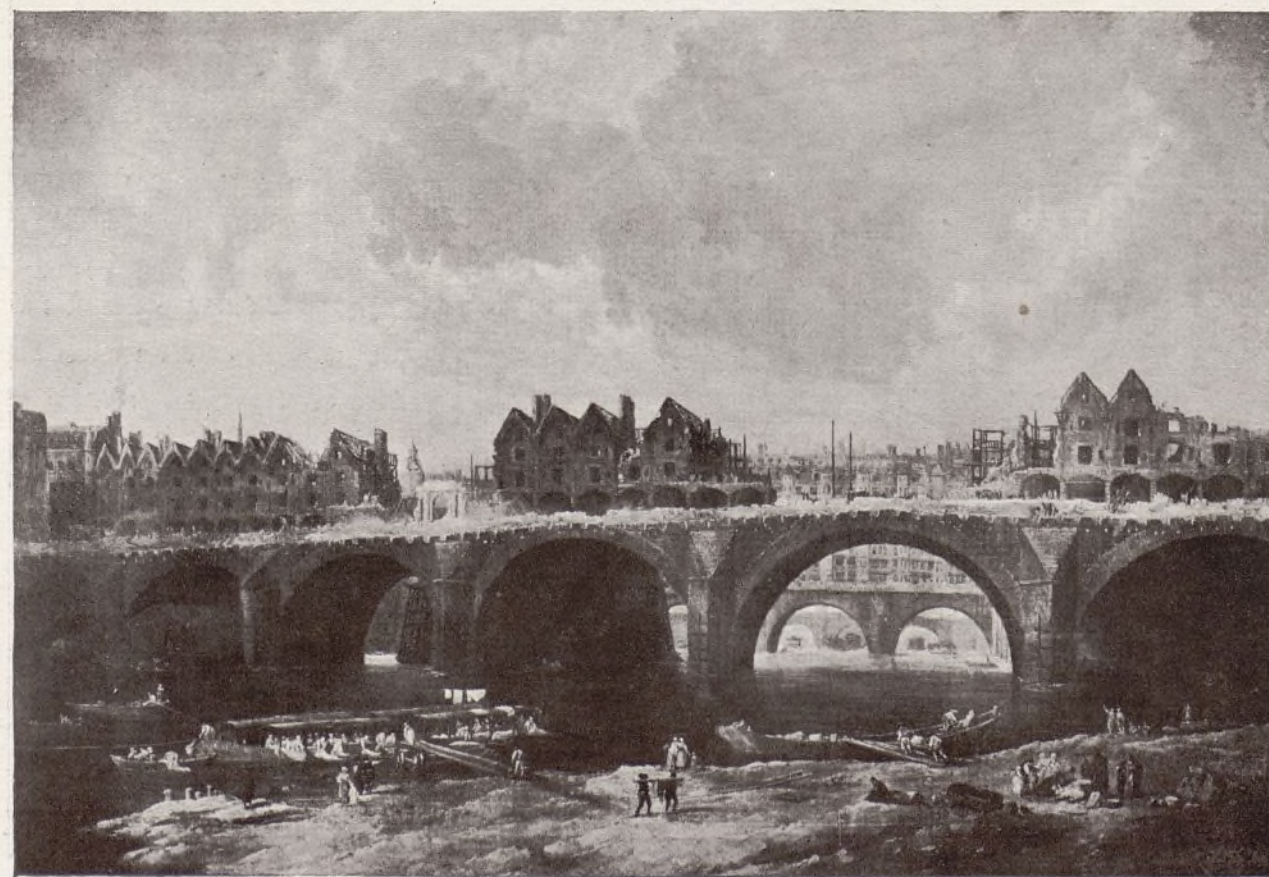




Les bains d'Apollon, à Versailles (Peinture par Hubert Robert)  
Don de M. B. Narischkine

« ordonnant le prompt jugement de la veuve Capet au Tribunal révolutionnaire », voici les ordres précis déterminant la place des canons sur « le passage de Louis XVI se rendant à l'échafaud ». Voici un procès-verbal de « perquisition chez M<sup>me</sup> Rolland », des autographes de Danton, de Robespierre, de Collot d'Herbois, des aquarelles d'Hubert Robert, des dessins de Sergent Marceau voisinant avec des autographes de Jean-Jacques Rousseau ; voici le couvert d'argent dont se servait Danton. Dans une autre vitrine, mêlés à trente bibelots curieux, un médaillon renferme quelques cheveux roux de Robespierre et, à côté, s'étale une signature autographe de la reine Marie-Antoinette. Partout des documents, et quels documents ! La grande et belle aquarelle de Le Guay, « les Parisiens préparant la fête de la Fédération » ; le portrait de Danton par sa belle-sœur, M<sup>lle</sup> Charpentier, enfin deux précieux tableaux d'Hubert Robert sur Saint-Lazare : les corridors pendant la Terreur et le jeu de ballon des détenus dans la grande cour de la prison.

Sous la Terreur, alors que la « Maison Lazare » était un des plus abondants garde-manger de la guillotine, les prisonniers, hommes et femmes, emplissaient ces cours, jouant, causant, écrivant, lisant, brochant. C'est sous l'un de ces vieux arbres peut-être qu'André Chénier rima pour la belle Made-



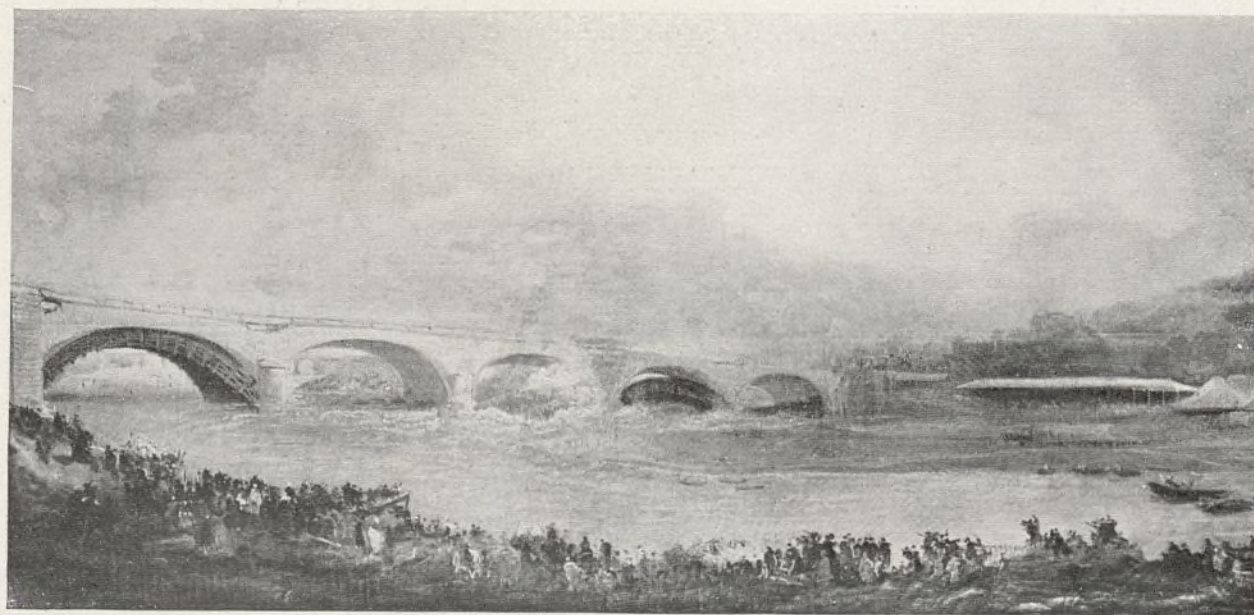
Démolition des maisons du Pont Notre-Dame (1786) (Peinture par Hubert Robert)

moiselle de Coigny, qui ne s'en souciait guère, la *Jeune Captive*, dont elle ne conserva même pas le manuscrit. Cet angle de mur abrita, j'imagine, le peintre Leroy, — élève de Suvée, — lorsque, le 7 thermidor, il dessina le portrait de Roucher. Le poète venait de recevoir pour le lendemain son mandat de comparution devant le Tribunal révolutionnaire, il écrivit, pour sa famille, au bas de sa mélancolique effigie :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,  
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :  
Quand un savant crayon dessinait cette image,  
On dressait l'échafaud... et je pensais à vous.

Que de fantômes se lèvent en cette maison à l'évocation de leurs noms : les de Mailly, les de Flavigny, le comte de Soyecourt, le comte de Vergennes et son fils, l'abbesse de Laval-Montmorency (ex-noble, abbesse de Montmartre, soixante-douze ans, dit l'acte d'accusation), le Président de Berulle, M. de Villepreux, de Montesquiou, de Saint-Aignan, de Montalembert, captifs comme André Chénier, Roucher, Moncrif, Roquelaure, Crequy Montmorency, la baronne d'Hinninsdal, le baron de Trenck... combien d'autres encore ont agonisé entre ces tristes murs de prison.

Voici les geôles où pendant des mois vécurent ces malheureux : Les corridors n'ont pas été modifiés, ils sont restés tels



Décintrement du Pont de Neuilly (1774) (Peinture par Hubert Robert)

que les peignit Hubert Robert et que les décrivait Roucher, le 19 pluviôse an II (7 février 1794), dans une lettre à sa fille : « Parvenu au troisième étage, un long, large et lugubre couloir, bien éclairé, nouvellement blanchi, se présente à nous ; toutes les chambres sont ouvertes et un chiffre tracé à la craie sur toutes les portes indique le nombre de détenus que chaque logement doit contenir. » « Hubert Robert, raconte un de ses camarades de captivité, se levait à six heures du matin, peignait jusqu'à midi... Après le repas (et quels repas faisaient ces malheureux, volés, rançonnés, affamés par un infâme gargotier), il jouait au ballon dans la cour avec une adresse étonnante. » Ces jeux de ballon ont été chantés par André Chénier :

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres  
Un ballon tout gonflé de vent,  
Comme sont les discours des sept cents plats béliâtres  
Dont Barrère est le plus savant.

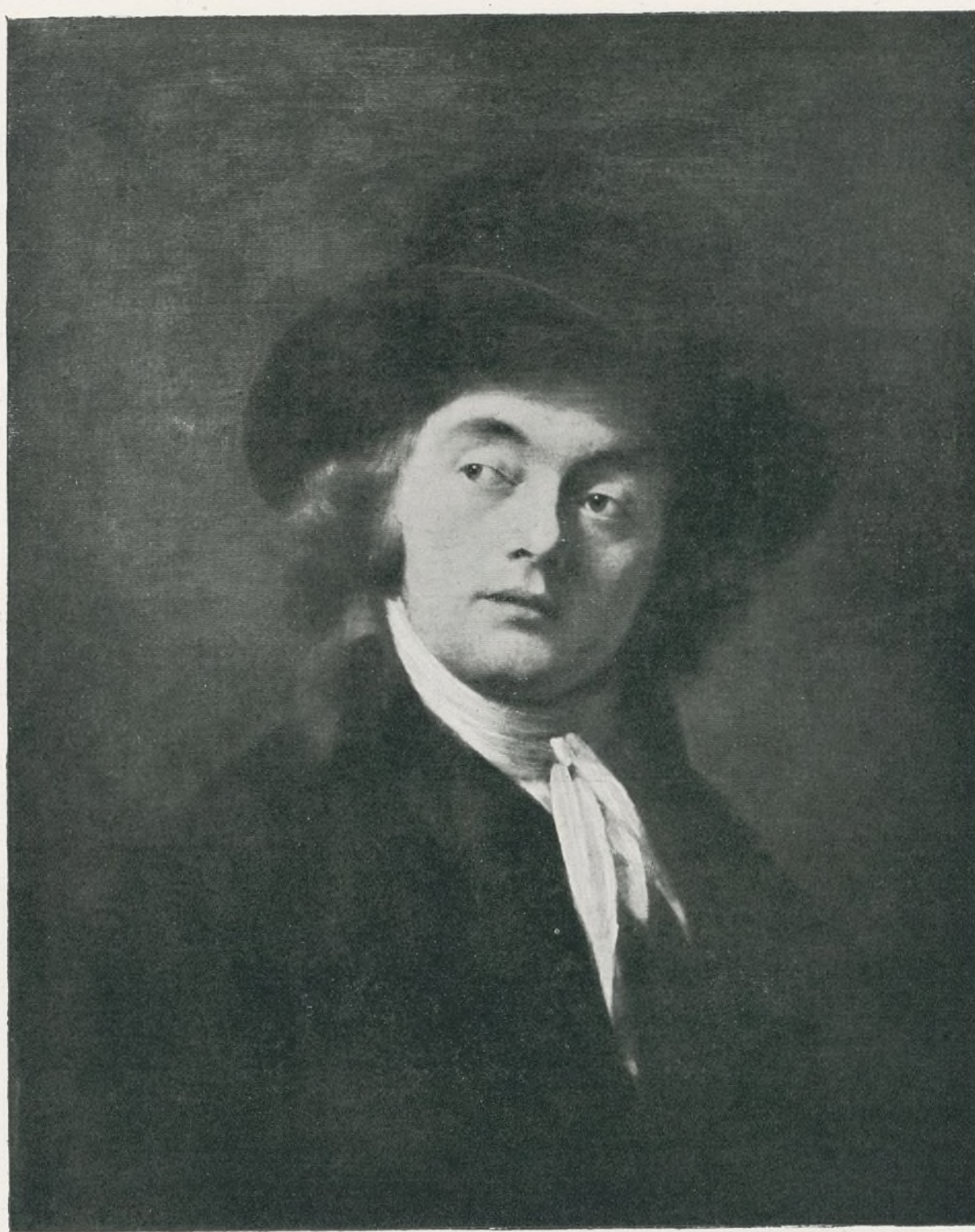
Mais il faudrait des volumes pour raconter ce que renferme Carnavalet... La grande salle où nous arrivons ensuite, ornée d'anciens drapeaux de sections, est presque toute entière consacrée aux souvenirs de la Bastille. La prise de la vieille forteresse, sa démolition, ses reliques, les mille objets, aussi divers qu'hétéro-



clites, que le patriote Palloy — un vieux malin qui, successivement, en-censa tous les régimes — fabriqua avec les débris de la prison... Au milieu le *grand modèle de la Bastille* (taillé dans une pierre de l'édifice), un de ceux que Palloy avait offerts aux principales villes de France. Au-dessous, des réductions de la forteresse, des clefs de la prison, des fers convertis en médaillons, en bagues, mieux encore, des jeux de dominos en marbre, tirés des montants de la cheminée du Gouverneur. L'un de ces jeux — dont nous possédons le couvercle — fut offert au Dauphin comme don d'étrennes... et pour lui inspirer « l'horreur de la tyrannie » !

Plus loin, à côté d'une *tasse de Sèvres* représentant la Bastille conquise par le peuple, des autographes de Danton, des lettres de cachet, des aquarelles, des rubans fanés, le *dernier ordre* signé par Louis XVI... Plus loin le *portrait de*

*Latude* peint par Antoine Vestier et au-dessous, dans une vitrine, l'échelle de corde ayant servi à l'évasion du prisonnier



Portrait d'inconnu, par P. Prud'hon. Don de M. Jules Maciet (1903)

et divers outils fabriqués par lui dans sa prison.

La prise de la Bastille donna un gros attrait à cette image du légendaire prisonnier. Le succès qu'elle obtint au Salon de 1790 fut si grand que Vestier exécuta lui-même d'après son œuvre, une fort belle gravure au pointillé qu'il exposa l'année suivante et mit aussitôt dans le commerce.

Les objets fabriqués par Latude et retrouvés par le peuple à la Bastille, le 14 juillet 1789, furent rendus au prisonnier sur sa demande par la municipalité de Paris, en vertu d'une délibération dont l'expédition occupa le centre de la vitrine...

A droite, à gauche, des armes, des « piques de citoyenne », des sabres d'honneur, des reliures révolutionnaires ; enfin, sous une vitrine, un *Portrait de Marie-Antoinette, prisonnière*, fait par Prieur, juré au Tribunal révolutionnaire ; à côté, un *livre ayant appartenu à Charlotte Cor-*

*day* et portant sa signature ; plus loin, l'épée de *La Tour d'Auvergne*, un *sabre de conventionnel en mission*, un *pistolet*



Passage des Souverains alliés sur le Boulevard Saint-Denis (le 10 avril 1814) (Peint d'après nature par Zippel)





Les Halles en 1828, par Canella

ayant servi à Saint-Just, des jeux de cartes terroristes, un exemplaire de la « Constitution » relié en « peau humaine »... Dans la salle voisine, deux reliques : le masque de Napoléon I<sup>er</sup> moulé à Sainte-Hélène par Antomarchi ; le masque émacié du duc de Reichstadt moulé à Vienne quelques heures après sa mort. Enfin un nécessaire de campagne ayant appartenu à Napoléon, œuvre de l'orfèvre Biennais, légué à la Ville de Paris par le général Bertrand.

Sur l'un des murs, un charmant projet de monument Aux victoires des soldats de la République, dessin au crayon noir rehaussé de blanc par Prud'hon... Ce projet fut imaginé à l'occasion d'un concours pour l'érection d'une colonne monumentale à la gloire de nos armées. Au verso, une longue notice autographe de Prud'hon commente son projet et en détaille l'exécution.

Les deux grandes salles voisines, toutes garnies de boiseries empruntées à des démolitions de vieux hôtels parisiens, renferment quelques beaux et importants tableaux de Boilly et d'Hubert Robert ; un d'entre eux surtout mérite une note spéciale : *Le Départ des Volontaires en 1807*. Ces braves enfants de Paris, cocardes aux chapeaux, passent en chantant sous la porte Saint-Denis et ce tableau, un des plus remarquables de Boilly, non seulement retrace un souvenir glorieux, mais encore évoque une manifestation tragique qui s'était déroulée au même lieu, quatorze ans plus tôt. Ce fut en effet devant la porte Saint-Denis que passa le carrosse de Louis XVI se rendant de la prison du Temple à l'échafaud de la place de la Concorde ; or, il est facile de voir sur le tableau de Boilly combien, à cet endroit précis, — c'est-à-dire au commencement du boulevard Bonne-Nouvelle, — la pente était roide et ardue qui donnait accès au cimetière Bonne-Nouvelle (à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui le théâtre du Gymnase et le restaurant Marguery). C'est cette pente difficile à gravir et rendue plus pénible encore par la glace qui la couvrait le 21 janvier 1793, qu'avaient songé à utiliser les royalistes audacieux qui s'étaient juré de tout

tenter pour arracher Louis XVI à une mort ignominieuse.

Dans une des vitrines d'une des galeries de la Révolution — vitrine 61 (salle XI) — est exposé un papier, qui au premier abord semble énigmatique. Il émane du Comité de Sûreté générale et est ainsi conçu : « Citoyens, le Comité de Sûreté générale vient d'être informé par un particulier connu, que quelques gens mal intentionnés se proposaient, demain, lorsque Louis sortira du Temple, de l'assassiner pour lui éviter la honte de monter sur l'échafaud. Le Comité n'ajoute pas beaucoup de foi à un projet aussi déraisonnable, cependant il croit de son devoir de vous en donner avis, parce que, dans les circonstances présentes, aucune précaution n'est à négliger... »

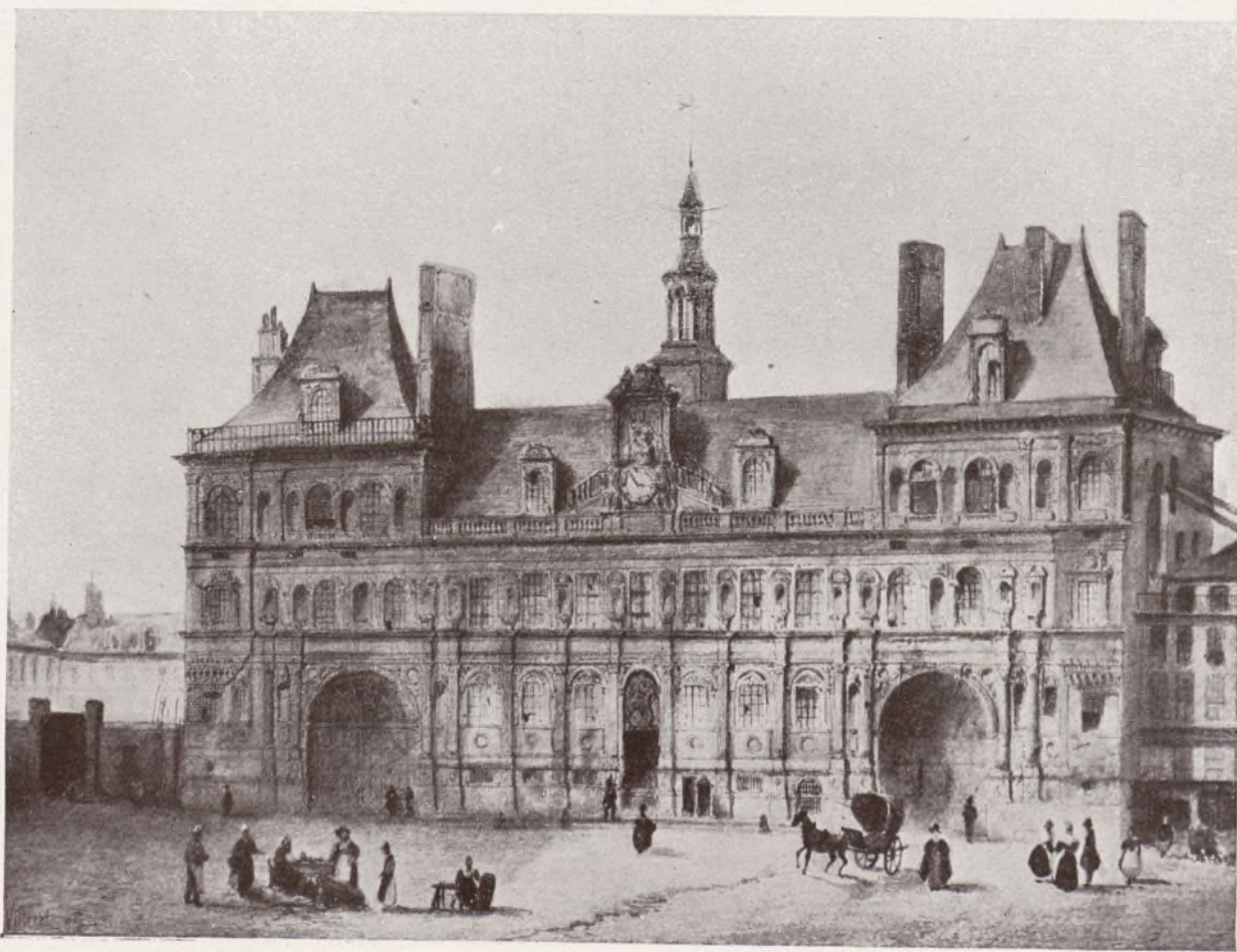
Le « particulier connu » qui avait dénoncé le complot n'avait pas volé l'argent dont on dut payer sa trahison, car il y avait bel et bien complot et celui qui l'avait tramé était le plus hardi, le plus habile, le plus déterminé des conspirateurs royalistes : c'était le baron de Batz dont on connaît l'incroyable histoire. Avec une audace qui stupéfie, au milieu de mille dangers, bravant les lâchetés, les trahisons, les policiers, les Comités et les Sections, de Batz avait préparé une suprême tentative pour sauver Louis XVI sur le chemin même de l'échafaud, et avec une sûreté de vue parfaite, il avait choisi, pour tenter son hardi coup de main, le point topographique précis où les difficultés mêmes du terrain serviraient ses projets.

Bien avant l'heure fixée pour le rendez-vous, l'audacieux baron est à son poste, à l'angle de la rue de Cléry et de la rue Beauregard, anxieux, attentif, étonné toutefois de ne pas voir ses complices. Il ignorait que le « particulier connu » n'avait pas seulement dénoncé le complot, mais qu'il avait, de plus, livré la liste des conspirateurs et qu'aux premières lueurs du jour, deux gendarmes s'étaient présentés au domicile de chacun d'eux et les avaient mis en état d'arrestation.

Il est neuf heures, le cortège passe devant la porte Saint-Denis, déjà les premiers rangs de la cavalerie et les canons ont franchi la rampe, le carrosse va s'y



La Tour Saint-Jacques, la rue des Prouvaires et l'église Saint-Eustache (Aquarelle de Villeret) (1830)



Vue de l'Hôtel de Ville vers 1830 (Aquarelle de Villeret)



engager. C'est le moment choisi. Un cri formidable retentit : « A moi ceux qui veulent sauver le Roi ». C'est de Batz qui l'a poussé, agitant son chapeau d'une main et tenant un sabre de l'autre. Deux intrépides l'ont suivi : Devaux, son secrétaire, La Guiche, son ami ; quatre autres conjurés peuvent également rompre les lignes de la garde nationale, ils sont percés de coups de sabres par les cavaliers de l'escorte, mais de Batz, sain et sauf, disparaît comme par enchantement....

Pendant que la foule, terrifiée, assistait à cette échauffourée rapide et sanglante, le cortège poursuivait sa marche fatale ; déjà les derniers rangs, se perdant dans la brume, s'engageaient sous les grands arbres du boulevard Poissonnière... et, peu à peu, dans l'humidité froide, s'éteignaient les roulements sourds des tambours mouillés, précédant la voiture verte où Louis XVI continuait à lire les psaumes des agonisants sur le chemin de l'échafaud.

Le tableau de Boilly nous représente intact le vieux décor dans lequel se déroula cette sanglante tragédie.

La salle suivante, consacrée à l'*Histoire des modes et des costumes parisiens*, offre un délicieux et chatoyant fouillis

la remplit tout entière... Nous y retrouvons les images de *Préville*, *Lekain*, *Dazincourt*, de *Sophie Arnoult*, de *M<sup>me</sup> Raucourt*, de *M<sup>me</sup> de Saint-Aubin*, de *Talma* (dont nous possédons également le glaive tragique), une délicieuse statuette de *M<sup>e</sup> Thénard*, offerte par sa spirituelle petite-fille. Plus loin, un tableau de Jean Roller rappelle l'ineffable *Parade de Bobèche et de Galimafré* au boulevard du Temple... ce boulevard du Temple dont voici l'amusante reproduction, exécutée en 1860 par Martial Potémont : Sur ce tableau se déroule la longue suite des dix salles de spectacle qui, pendant tant d'années, firent la joie de Paris...

Notoires et magnifiés depuis la Révolution, les théâtres du boulevard du Temple, qu'on appelait aussi « boulevard du Crime » à cause des mélodrames terrifiants, des drames ruisselants de sang, remplis de coups de couteaux, d'enfants volés et d'orphelines persécutées, qui s'y déroulaient chaque soir — la vertu n'y triomphait jamais avant 11 heures ou 11 h.1/2 — parvinrent à leur apogée sous le règne de Louis-Philippe.

Hélas ! en 1862, le boulevard du Crime était supprimé, les théâtres dispersés. Ce fut un deuil pour Paris. Sous le



Vue de la Porte Maillot (Siège de Paris) (Novembre 1870), par Édouard Detaille. Don de l'auteur (1901)

d'étoffes. Dans une large vitrine, les lampas de Louis XIV, les soies changeantes de Louis XV, voisinent avec les basquines, les robes transparentes, les fourreaux de gaze où les Merveilleuses du Directoire promenaient leurs grâces, laissant deviner tout ce qu'elles ne faisaient pas voir ; les chapeaux surchargés de dentelles d'or, de plumets, de coques... Ces habits à tailles courtes mais à longues basques, furent portés par les Muscadins de l'An III se ruant, le « pouvoir exécutif » au poing, à l'assaut des Sectionnaires, hurlant la *Carmagnole*.

Aux murs, une admirable et rarissime épreuve, avant la lettre, de « la Promenade publique » de Debucourt, tout près d'un délicieux pastel de Boucher, une étude d'un pied nu de femme se détachant, rose, sur une soierie verte, résumant en sa grâce exquise, tout l'art charmeur de ce peintre de la beauté.

Au milieu du panneau, faisant pendant au portrait de Lucile Desmoulins par Boilly, rayonne une tête sévère, impressionnante, inoubliable : un *Portrait d'inconnu*. Cette œuvre du grand maître Prud'hon est certainement le plus beau morceau de peinture possédé par notre cher Musée : nous la devons à l'inépuisable libéralité de M. Maciet, ainsi que les deux dessins de Watteau, les pastels de Latour et de Peroneau qui l'entourent et aussi le délicieux *portrait de femme par Tocqué* placé dans la salle voisine.

La pièce suivante est, sans conteste, l'une des plus fréquentées par le public parisien, l'*histoire des théâtres de Paris*

tableau de Martial nous présentant le « boulevard du Crime » dans sa splendeur, une photographie — offerte au Musée par l'excellent artiste L. Fugère — nous montre les ruines de cette foire dramatique.... « Sic transit gloria!... »

Les salles suivantes nous ramènent au XVII<sup>e</sup> siècle ; nous rejoignons la partie des appartements occupés jadis par M<sup>me</sup> de Sévigné. Le salon décoré de fines boiseries où trône aujourd'hui le charmant *portrait de Théroigne de Méricourt* (que nous avons tout lieu de croire l'œuvre de Vestier), faisait jadis partie du « privé » de la spirituelle marquise. Un *petit boudoir de glaces*, d'époque Louis XV et de style rococo, nous conduit à la seule pièce demeurée intacte (ou à peu près) du logis historique de 1677 ; aussi est-ce en cette pièce que figurent le beau *portrait de M<sup>me</sup> de Grignan*, par Mignard et l'insuffisante copie du *portrait de M<sup>me</sup> de Sévigné* dont le marquis de Luçay a l'heureuse fortune de posséder l'original.

Trois beaux tableaux d'Hubert Robert ornent encore ces murs. L'un représente la composition exécutée par le peintre pour l'édification de la grotte d'Apollon à Versailles ; les deux autres, la *démolition des maisons construites sur le Pont Notre-Dame* et *l'élargissement du Pont au Change* ; cette dernière toile, qui date de 1788, nous est d'autant plus précieuse qu'elle donne l'image exacte du Palais de Justice et de la Conciergerie à la veille de la Révolution.

Une petite salle consacrée à la Céramique et fermée par



une belle grille de fer forgé, met une note pimpante et colorée dans cette pièce d'aspect un peu sévère. La longue galerie qui s'ouvre sur l'escalier, celle-là même où les amis de la Marquise « faisaient les cent pas en devisant », renferme de belles œuvres. Deux d'entre elles méritent surtout d'être citées : un excellent portrait à mi-corps de *Voltaire à vingt-quatre ans*, peint par Nicolas de Largillière, nous montre le grand homme dans tout l'éclat de sa jeunesse. Cette précieuse toile — l'une des plus belles que possède le Musée — fut léguée à la Ville de Paris par M. Ch. Floquet ; la charmante et bonne Madame Floquet — à qui le testament de son mari réservait la nue-propriété du tableau — a tenu à honneur d'en enrichir immédiatement nos collections historiques et c'est grâce à sa libéralité que les visiteurs de Carnavalet admirent aujourd'hui l'œuvre de Largillière.

Quelques belles peintures du même auteur complètent la remarquable collection figurant en cette galerie. Voici, entre autres, deux *portraits d'échevins*, fragment d'un grand tableau, hélas disparu. Cette œuvre remarquable fait pendant au *portrait de Voltaire*.

L'étage supérieur est tout entier consacré aux souvenirs du siège de Paris. Ici tout est à voir : les belles aquarelles de Pils représentant *la Garde au Bastion*, les *ruines des Tuileries*, les *troupes campées dans le jardin de la Bourse* ou dans le *jardin des Tuileries*, les *troupiers lavant leur linge dans le bassin de la place Pigalle* ; la *queue aux cantines municipales*, par Henri Pille ; les tristes échantillons de ce qu'on osait appeler le *pain* pendant l'effroyable siège de Paris ; les plumes marquées

d'un timbre officiel des *pigeons voyageurs* qui, trop rarement hélas, nous apportaient des nouvelles de l'extérieur ; le *masque mortuaire de Henri Regnault*, la tempe gauche trouée d'une

balle prussienne, don inestimable de son ami G. Clairin, et, enfin, un admirable tableau d'Edouard Detaille : *La porte Maillot pendant le siège de Paris*, que le grand artiste a bien voulu lui-même offrir au Musée de la Ville de Paris.

Des *autographes* signés de tous les Membres de la Défense nationale, des *correspondances par ballons* montés, des documents, des souvenirs, des reliques font de ces quelques salles une

chapelle consacrée aux misères de notre Paris...

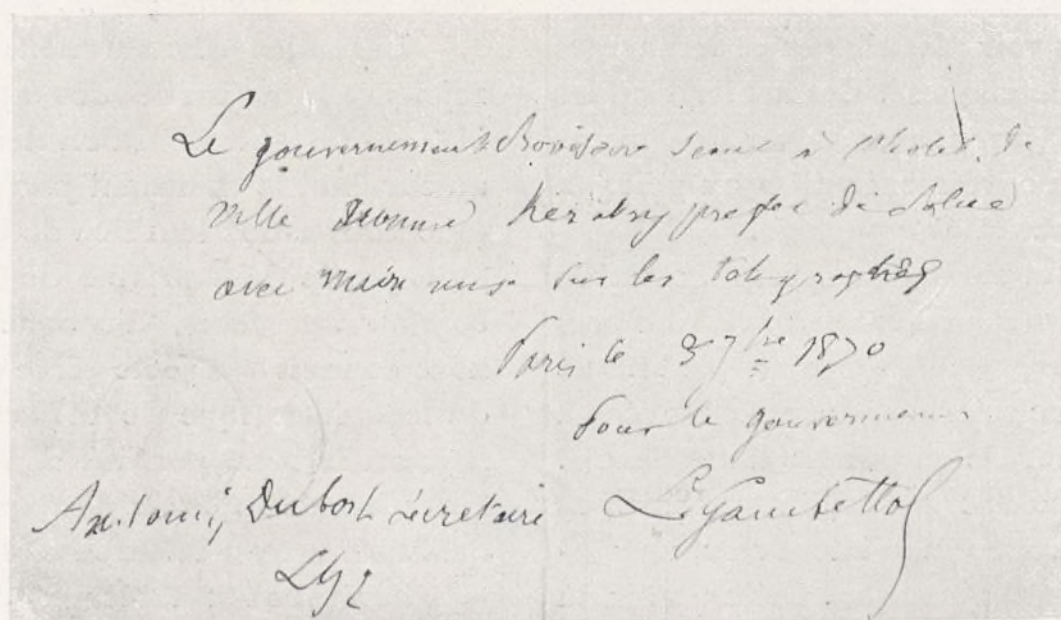
Redescendons les vieux escaliers et avant de nous séparer, après avoir toutefois jeté un coup d'œil dans les salles du rez-de-chaussée où se rencontrent d'amusants souvenirs, contant la splendeur abolie du *Palais-Royal*, venons évoquer dans le joli jardin tout fleuri et qui ressemble à un jardin de cloître, tous ces pittoresques souvenirs qui viennent de défiler devant nous...

Souvenirs de gloire, souvenirs de joie, souvenirs de deuil, souvenirs d'amour, nous les avons tous passés en revue ; et l'âme exquise de Paris nous est apparue dans cet hôtel historique où tout chante sa gloire. Puisse cette belle maison réaliser la prédiction de Michelet : « Que d'âmes ont pris dans un musée l'étincelle historique, l'intérêt des grands souvenirs, le vague désir de remonter les âges. » C'est le souhait que, du fond de son cœur, forme le plus respectueux des ouvriers de cette œuvre.

GEORGES CAIN.



Le Jardin des Tuileries le 3 juillet 1871 (Aquarelle de Pils)



Un décret autographe de Léon Gambetta contresigné par M. Antonin Dubost



# La Mode

Paris, avril.

Nous ressuscitons : la vie semble ne reprendre à Paris que dans cette saison tiède, parfumée et légèrement ensoleillée. Il ne faut pas trop de soleil à la beauté de Paris : les coups estompés de quelque brume matinale, des crépuscules pâles sont favo-



M<sup>lle</sup> GABRIELLE ROBINNE, de la Comédie-Française  
Robe de GREEN et C<sup>e</sup> (Cl. Bert)

rables à ses lignes capricieuses et classiques, à sa physionomie si moderne et qui nous rappelle cependant en ses divers traits les souvenirs d'antan. A cette très antique cité, un soleil éclatant, un ciel de feu sont néfastes comme à un visage délicat et fragile de femme ; quelques nuages lui siéent comme la poudre sur des joues satinées ; les clairs-obscur des matinées indécises du solstice lui sont un fard ; et le voile des buées devient d'une coquetterie adroite. Voilà pourquoi, nous, Parisiennes, nous adorons Paris en ce renouveau imprécis, par ses giboulées et son soleil fantasque ; voilà pourquoi il attire les élégantes hirondelles de la Côte d'Azur qui, à toute vitesse d'autos ou de rapides, nous reviennent saturées d'azur éblouissant, de soleil brûlant, de l'éclat des fleurs et de la griserie des parfums. Elles reviennent à notre atmosphère enveloppante, séductrice, dans laquelle la vie du cerveau est plus intense, où vibrent toutes nos fibres intellectuelles. Or, en avril, tout conspire à éveiller et à augmenter notre activité cérébrale, notre goût pour la beauté et les arts. Il y a même un peu de fièvre dans ce besoin de tout voir, de tout comprendre, de tout juger ! Mais comment résister à un tel entraînement ! C'est le mois des éclosions : bourgeons et fleurs, s'ouvrent ainsi que les grandes et petites expositions de toute école (même sans école) et de tous genres ; le Concours hippique nous convie en même temps que les salons où l'entrain des grands dîners et des réunions mondaines mettent enfin une note gaie. Nous courons partout, un peu pressées, un peu affolées et surtout préoccupées par nos toilettes nouvelles. Que choisir pour ces multiples circonstances ? Nous cherchons toujours mieux, toujours plus beau, toujours plus inédit...

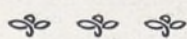
Et nous tombons, rue de la Paix, dans une innovation encore ! J'allais dire une éclosion, fastueuse, somptueuse, qui fixe là nos rêves et réalise nos désirs... L'immeuble est nouveau et rajeunit à lui seul la vieille et charmante rue dont nous connaissons si bien les moindres méandres, tous de luxe et de beauté. Le rez-de-chaussée a une allure grandiose avec sa belle ornementation de bronze ciselé dans un style mi-Louis XV, mi-Louis XVI et ses encadre-

ments de glaces : ce sont là les salons de vente et d'exposition de la maison Green et C<sup>e</sup>. Un escalier Renaissance, monumental, à double évolution, nous conduit à l'entresol, aux dix salons d'essayage, tout en érable, richement décorés. Mais si Green et C<sup>e</sup> se révèlent dans leur installation comme des artistes de haut goût, ils se présentent, dans leur genre, comme des novateurs avisés. Ils fondent, en effet, dans notre quartier Vendôme, ce qui n'existait pas encore, une maison de couture uniquement spécialisée dans le « costume tailleur », mais « le tailleur » grand chic, grand style, impeccable, à la ligne idéale, selon leur devise : « ideal line ». A ce genre tout personnel, Green et C<sup>e</sup> joignent les fourrures précieuses, aux modèles sans nombre et sans précédent. A cette « maison type » par excellence, une de nos plus exquises artistes, M<sup>lle</sup> Gabrielle Robinne, a voulu s'inscrire en cliente dès la première heure, et fut créé pour elle le modèle dont nous donnons la reproduction ci-contre : en drap satin vieil or, tout orné de broderies s'estompant en dégradé dans les mêmes tons. Nous avons retrouvé au Concours hippique la signature de la nouvelle et célèbre maison sur des toilettes portées par nos élégantes les plus connues : la comtesse G... très svelte en une princesse de satin de laine vieil or s'ouvrant sur une blouse de tulle brodée au passé, de même ton. Sous le revers de moire brodée du corsage, apparaissait la guimpe. La jaquette longue, Directoire, à taille haute, en moire vieil or, se retournait en revers de moire brodée et se fermait par deux boutons.

Miss Sw... la délicieuse Américaine si connue par sa fidélité au costume correct, à la ligne sévère, a de suite adopté Green pour son couturier attitré, et fait admirer son port altier et souple à la fois, en un trotteur de gros tissu briqué à longue redingote, avec comme seuls détails de garniture, — mais si originale et si personnelle, — le col noir, la ceinture soulignée de noir, les revers des manches, les boutons de devant en ottoman noir.

Au Bazar de la Charité, car nos cœurs profitent de la saison de luxe pour attirer un peu de toutes ces richesses vers les déshérités et les malheureux, la marquise de C... qui excelle à organiser des comptoirs merveilleux, portait une robe de drap bleu à gilet de brocart ancien ; les manches étaient soulignées par un dépassant de satin noir. Auprès d'elle la petite baronne de V..., qu'elle a également entraînée chez Green, était en un simple fourreau de drap, la soutache soulignant sa ligne, infiniment gracieuse. Pour une aristocratique fiancée dont le mariage, après Pâques, sera un événement dans le monde des élégances, se prépare un amour de « tailleur » tussor naturel brodé, avec un rien de vieux bleu au col et au cœur des fleurs du dessin ; et une toile « côte de cheval » à jaquette longue avec un mouvement de boutons des plus heureux.

J'ajouterai que Green ne fait la blouse que dans l'ensemble du costume et s'occupe aussi des manteaux, mais avec le même souci de la ligne et de la simplicité d'allure ; telle cette grande cape dont les pans tombant devant sont à combinaison : ils peuvent se rejeter sur l'épaule à l'espagnole, ou rester tombants à la française, ils se relèvent encore par deux boutons et forment ainsi de larges manches. C'est d'une ingéniosité charmante. Et que dire de ce manteau de gros tussor cuivre ancien à broderie sur taffetas avec un rien de vieux bleu ? Et de celui-ci, en liberty flou, aux manches drapées, aux broderies de soie cloutées de jais ? C'est d'un chic infini, et d'une élégance de lignes incomparable ; toute l'élégance, tout le chic de Green...



Parmi les manifestations littéraires et artistiques où se pressent nos belles mondaines, la conférence tient une large place et nous pouvons affirmer que les plus élégantes toilettes se glanent en ces auditoires presque exclusivement féminins. A côté de la tenue un peu sévère de l'Anglaise, de l'allure américaine, se remarque la joliesse de la Parisienne et il nous est un vrai plaisir de l'étudier en ses divers atours ; pour ce flou, cette frivolité charmante qu'elle aime, ces chiffons déli-

cieux qui flattent sa gracieuse silhouette, elle s'adresse à Zimmermann.

Zimmermann signait donc les différentes toilettes que j'ai notées au hasard de la vision, mais qui sont toutes plus réussies les unes que les autres :

Toute noire, une gaze de soie drapée devant sous une agrafe de jais. Les mêmes agrafes dessinent un peu haut la taille derrière, avec ceinture étroitement drapée et se répètent pour retenir les draperies flottant sur la jupe. Un galon perlé de jais éclaircit la guimpe de tulle noir.

M<sup>me</sup> Leg... est tout à fait « style » dans sa robe de grosse serge ocre rebrodée ton sur ton, avec la longue ceinture moyen âge s'attachant devant et terminée par des « ferrets d'or ». La baronne de N... très séduisante en un tailleur marine, vrai caprice d'artiste ès modes, avec sa jupe rasant terre, ornée de galon noir et de biais de taffetas, le paletot trois quarts, avec même garniture s'ouvrant devant en arrondi ; le col de taffetas noir s'éclaircissant d'un galon d'or.

Zimmermann semble se surpasser dans les robes du soir ; celles de la princesse de M... est idéale : rose, voilée de mousseline gris argenté, rebrodée d'argent et de rose, le corsage cuirasse est entièrement rebrodé, tandis que la manche est une simple mousseline flottante ; la ceinture de satin émeraude soulignée d'or, est cloutée de cabochons émeraude. Au même raout, la vicomtesse de C... avait un cachemire de soie bleu pâle à mouvement de galon perlé vieux bleu et vieil or, dessinant pointes en arrière. Une mousseline abricot se croisait au corsage sous une agrafe ancienne ; les manches étaient de même mousseline abricot barrées de velours noir.

A la soirée de contrat de M<sup>me</sup> de B... la comtesse de N... portait un ravissant cachemire de soie ocre à draperie, retombant souple sur la jupe. Le galon clouté de cristal dessinait la ceinture haute ; à la bordure du décolleté, à la résille de la manche, se retrouvaient les mêmes clous de cristal ; une écharpe en gaze ophélia flottait derrière.

Ce mot « écharpe » m'incite à vous en décrire



UNE CRÉATION DE ZIMMERMANN  
Robe drapée en ottoman glycine, corsage de tussor imprimé aux tons anciens s'ouvrant sur une guimpe de dentelle. (Cl. H. Manuel)

que je trouvais charmantes : une noire en mousseline de soie plissée, doublée d'une mousseline de soie blanche venant faire ourlet tout autour ; sur les épaules, plusieurs rangs de satin noir très étroit et froncé semblaient retenir la mousseline. Au manchon assorti, un flot de rubans noirs en faisaient un bibelot gentil, tandis que s'y dissimulait une pochette pour lorgnette, mouchoir, poudre de riz... Une autre écharpe en soie taupe, entièrement plissée dans le sens de la largeur, bordée de rubans



de même ton, s'accompagnait d'un manchon carré. Mais je ne voudrais pas terminer cette revue printanière sans vous signaler quelques chapeaux délicieux.

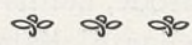
Un Directoire noir doublé de crêpe rose est entouré d'une natte faite de tulle, de galon d'argent et de ruban liberty; une énorme aigrette rose s'enlève sur le côté.

Un tagal blanc ajouré; la calotte est resserrée dans un ruban de moire noire, retenu par d'énormes cabochons en jais taillé, et terminé par une touffe de quatre plumes blanches.

Mais j'avouerai mon faible pour la grande capeline toujours seyante, en crin noir; elle est exquise, enguirlandée de roses roses en mousseline, celles-ci simulant une plume qui vient relever le côté. Et que pensez-vous d'un petit Directoire en paille de riz noire, la calotte resserrée en deux rangs de roses nouées par un liberty vieux bleu, formant chou sur le côté?

Après avoir vu ces idéales petites et grandes créations, où l'imagination est guidée par un grand sens de la beauté, on n'ose plus employer le cliché à la mode au début de la saison encore imprécise: « Dieu! que les chapeaux sont laids! »

LAURENCE DE LAPRADE



Londres, avril

Dans ces premiers jours de printemps, lorsqu'il faut renoncer aux fourrures et aux lourds manteaux et les remplacer par des vêtements à la fois légers et chauds, mais pas trop chauds, la robe qui se porte le plus est celle dite « en trois pièces ». Ces trois pièces sont la jupe, le corsage et la jaquette. La robe conserve la forme princesse de l'année dernière, mais au lieu que le corsage et la jupe ne fassent qu'un, ils sont séparés, ce qui permet de remplacer à volonté le corsage ajusté par une chemisette. On voit déjà paraître un assez grand nombre de jolies toilettes de ce nouveau style, en serge fine ou en pongée du Shantung, avec bordures en large galon. La jupe, très ajustée sur les hanches, s'évase vers le bas en un gracieux plissé. Une jupe d'un autre genre est unie sur le devant avec de grands boutons plats dans le bas. Les plis de la traîne, très aplatis, partent de la ceinture. Ils ne sont pas flottants mais sont, au contraire, retenus en place par un élastique fixé à l'intérieur ou bien encore par un biais de la même étoffe que la robe retenu par trois boutons de satin.

Un autre nouveau modèle qui aura sans doute une grande vogue ce printemps est la robe « redingote » dont l'élégante simplicité ne se peut surpasser. Cette robe bien ajustée moule exactement les hanches. Elle ressemble à une redingote en ce qu'elle a de larges revers sur le devant et des manches collantes. Elle comporte une guimpe de dentelle et peut se porter aussi par-dessus une chemisette, mais la guimpe est préférable en raison des plis que forme la chemisette dans la région des hanches. Ces redingotes se font en toutes sortes de drap fin, avec les revers brodés de soie; une ceinture de liberty entoure la taille et se noue dans le dos, les extrémités retombant sur les plis de la jupe. Celles que je considère comme ayant le plus de cachet sont en fine serge bleue avec des bandes de satin ou une garniture de galon et de grands boutons de satin. Mais je dois signaler aussi comme très élégante une redingote de serge blanche aperçue l'autre jour dans Hyde Park: les revers, très larges, étaient en soie moirée et seules les extrémités pointues étaient brodées de grosse soie cotonneuse. La ceinture, au lieu d'être nouée dans le dos, avec des extrémités tombantes, était arrêtée dans une boucle de passementerie. Quant à la jupe, elle était un peu longue avec beaucoup plus d'ampleur que la mode ne l'a comporté dans ces derniers temps.

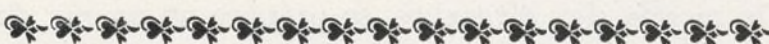
Une autre robe de promenade — car à cette époque de l'année c'est surtout de robes de promenade qu'il s'agit — moule très exactement la taille, qui occupe sa place normale, et comporte, dans le haut du corsage, des broderies dont le style peut varier avec le goût personnel. La jupe, très ample

du bas, est plissée à petits plis sur le devant et à larges plis dans la ligne de la traîne. Cette jupe se porte également unie, avec les coutures et l'ourlet soulignés de soutache, et croisée sur le devant, la croisure étant retenue sur la gauche par de grands boutons et de fausses boutonniers. Sur cette jupe, qui peut être faite de façon à s'adapter à une toilette de visite, on porte, pour la promenade du matin, une petite veste toute droite à longues manches, sans aucune indication de taille, et qui se boutonne sur les côtés et sur l'épaule gauche avec des brides et des boutons de soie. La garniture de ces petites vestes peut varier à l'infini suivant le goût personnel.

Les toilettes de visite comportent de lourdes broderies où courent de nombreux fils d'or. J'ai vu une fort jolie toilette de charmeuse mauve, dans le style princesse, dont le corsage s'ajuste sur une chemisette de dentelle brodée de perles. L'étoffe mauve du corsage est largement froncée au décolletage avec un encadrement de velours améthyste; puis les fronces se rejoignent sur le devant du corsage, pour descendre jusqu'à la taille, accompagnées d'une riche broderie faite de soie améthyste et de pierres imitées et se séparer de nouveau vers les côtés pour aller rejoindre la traîne. Les manches sont courtes, ce qui dément la rumeur que l'on avait fait courir que nous n'aurions pas de manches courtes cette année, et elles sont de la même étoffe que la robe, au lieu d'être de la même étoffe que la chemisette.

On fait, pour les jeunes filles, de ravissantes toilettes de soirée avec du tulle à pois de grosseur graduée, ceux du bas de la jupe étant les plus gros et ceux de la taille étant les plus petits. Sur le corsage, la gradation est inverse, la dimension des pois allant en augmentant vers les épaules. La jupe est très simple et assez courte. Une écharpe en liberty à lourdes franges, retenue sur chaque épaule par une rosette, descend le long du corsage pour s'enrouler ensuite autour de la taille. Ce même tulle à pois s'emploie beaucoup aussi pour ces toilettes de soirée qui comportent une longue tunique. Voici, dans ce style, une toilette d'un joli effet: tulle rouge uni sur un fond de soie de même couleur; par-dessus une tunique, mais pas une tunique drapée à la grecque, une tunique ressemblant plutôt à celle que les Russes posent sur leur habillement, car elle est retenue, très ample à la taille, par une ceinture de satin, pour retomber ensuite en longs plis droits jusqu'à un pied environ de l'ourlet de la jupe.

LADY GABRIELLE.



CHAPEAU DE PRINTEMPS  
Modèle de la Maison ALPHONSINE, 15, rue de la Paix, Paris

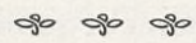
## Les Grandes Marques

La machine à écrire « Columbia Bar-Lock »

La machine à écrire, cet instrument merveilleux, venu d'Amérique et qui sut conquérir chez nous un droit de cité immédiat, ne rend pas seulement de signalés services aux maisons de commerce et aux grandes Administrations d'Etat. A l'heure actuelle, il n'est pas un bureau particulier bien compris qui ne mette en bonne place le coquet instrument qui menace de supprimer à jamais les plumes de nos pères. Du cabinet d'affaires au boudoir élégant, la machine à écrire se retrouve partout. Si M<sup>me</sup> de Sévigné vivait encore, elle écrirait bien certainement à M<sup>me</sup> de Grignan des lettres immortelles. Mais elle abandonnerait, non moins sûrement, les pattes de mouches illisibles pour le clavier, rapide, simple, complet de la « Columbia Bar-Lock ».

C'est qu'en effet, à peine la machine à écrire passait-elle dans le domaine de la pratique, que l'on voyait les marques les plus diverses inonder le marché. Dans l'admiration des premières heures, l'on s'accorda pour louer ces instruments merveilleux qui faisaient, en deux fois moins de temps, une besogne infiniment plus soignée. Mais, au fur et à mesure que l'on s'habitua à la fée prestigieuse, l'on devenait en même temps plus difficile. Les critiques se faisaient jour.

M. F. Rubsam, le jeune et intelligent directeur pour la France de la « Columbia Bar-Lock », conscient de ce qu'il apportait sur le marché encombré, ne recula pas devant la tâche qui allait lui incomber. Il savait la « Columbia Bar-Lock » absolument unique en son genre et possédant le summum des perfectionnements réalisables. Il entreprit cette peu facile lutte de vouloir imposer la marque nouvelle sur la place de Paris et ceci en dépit de toutes les concurrences qui s'y contrariaient déjà. Nous allons voir comment il a réussi!



La « Columbia Bar-Lock », qui fut en Amérique une des plus anciennes machines à écrire connues, est arrivée à l'heure actuelle à un perfectionnement qui fait l'admiration de ses nombreux fidèles. Les n<sup>os</sup> 4, 6, 8 et 10, transformés, améliorés sans cesse, se sont tous fondus en le n<sup>o</sup> 12, qui les complète et les corrige tous. Paru sur le marché en 1900, ce n<sup>o</sup> 12 apportait une innovation précieuse: les roulements à billes dans le chariot. Construite sans rivet et sans soudure, la « Bar-Lock » est donc d'une solidité et d'une rigidité merveilleuse. Facilement démontable, elle permet d'enlever instantanément le chariot en mettant à jour tout le mécanisme intérieur, ce qui facilite singulièrement le nettoyage. La machine pouvant être nettoyée par l'opérateur lui-même n'a plus besoin de retourner aux ateliers pour le démontage des pièces intérieures et ainsi peut être garantie d'une durée minima de vingt années! L'écriture visible offre le précieux avantage de permettre le contrôle constant du texte et le cylindre interchangeable permet de faire — et facilement — vingt copies à la fois. Disons-nous encore que la netteté des caractères, le maniement si facile du clavier, ont bien conquis à la « Bar-Lock » les faveurs des grandes maisons de commerce et des Administrations où elle est employée, uniquement? C'est encore cette merveilleuse machine qui peut s'enorgueillir d'avoir apporté dans le mécanisme du clavier « la touche paragraphe ». Il suffit de déclencher cette touche spéciale pour ramener, automatiquement, le chariot à l'alinéa. On comprend facilement quel avantage de régularité assure cette innovation!

Les vastes magasins de la « Bar-Lock » sont du reste visités journellement par une clientèle aussi nombreuse qu'éclectique. Toutes les démonstrations sont données gracieusement aux visiteurs. Une visite s'impose à cette excellente marque, doyenne des machines à écrire et la plus perfectionnée de toutes!

L. VOISIN



## Les Sports

Boxe. — Automobilisme. — Aviation.

Paris, avril

Jusqu'en 1903, la boxe — celle dite boxe anglaise — avait été exclusivement pratiquée par les Anglais et les Américains. En France, on méprisait alors ce sport ; au lycée, on nous apprenait bien à admirer et à chanter en vers grecs ou latins, mais faux, le courage moral, la noblesse, la générosité des adeptes du ceste et à vanter leurs exemples, mais hors la classe on s'évertuait à nous enseigner le mépris des individus qui cultivaient avec une égale tendresse leur physique et leur intellect. Il n'est rien de plus sot que les parallèles ; je me garderai donc bien d'en faire un en la circonstance et simplement j'estimerai que c'est dans ce dédain des exercices violents — né on ne sait exactement quand et sans doute dans l'épuisement des races nationales au cours des guerres de la Révolution et de l'Empire — que les Français perdirent les plus hardies de leurs qualités et renoncèrent à leur légendaire et chevaleresque bravoure. Nous étions devenus un peuple... timide, tellement qu'on finissait par nous déclarer lâches, et si nous repassons l'histoire de ces trente-huit dernières années rien n'y permet, n'est-ce pas, d'y trouver un démenti à cette monstrueuse accusation. Mais quelque chose est changé. Les mêmes journaux et les mêmes littérateurs qui, il y a vingt ans, lorsque commença dans un merveilleux mouvement provoqué par Paschal Grousset, G. de Saint-Clair et quelques autres que je ne nommerai pas, de la renaissance physique des générations françaises, ont publié sur l'abus des exercices athlétiques — dégradants et avilissants écrivaient-ils, les sots ! — chantent aujourd'hui les efforts et les excellents résultats des jeux qu'ils raillaient et réprouvaient autrefois. Tant mieux, mais au triomphe actuel de l'éducation physique à laquelle la France doit aujourd'hui des générations qui bientôt la vengeront d'un passé détestable, ces souverains de la pensée et ces rois de la plume peuvent maintenant mesurer leur vaniteuse impuissance. Ils doivent même, s'ils sont sincères, regretter de n'avoir pas collaboré à une cause à laquelle ils se sont ralliés la partie gagnée. Ils ont ralenti et empêché beaucoup des bons effets que pouvait avoir l'introduction de l'athlétisme dans l'éducation de la jeunesse ; sans leurs protestations ridicules contre les générations de brutes qu'on allait, paraît-il, préparer à la France, sans leurs protestations saugrenues contre un surmenage physique qui n'existait pas, le sport au lieu d'être sans règle, sans méthode, sans programme, aurait pénétré dans nos habitudes et serait aujourd'hui un système organisé d'éducation. Il serait pratiqué à l'école, au lycée, tandis que par leur faute il en est banni. Ce sera l'orgueil de ceux qui, il y a vingt ans passés, comptaient de 16 à 18 printemps, d'avoir été les véritables créateurs, au lycée, d'un mouvement athlétique dont les bienfaites conséquences



La Norvège à Saint-Cloud (Cl. J. Thézard).

déjà considérables, seront bientôt incalculables. Dans la pratique des sports braves, football, courses à pied, boxe, lutte, aviron, natation, les Français apprendront l'hygiène et retrouveront le courage, cette énergie physique et cette vigueur musculaire qui leur vaudront « cette confiance en soi » sans laquelle nul individu et nul peuple n'est capable de grandes choses.

Et c'est pourquoi il ne faut trop nous attrister des emballements excessifs qui tout à coup entraînent des foules vers un spectacle sportif nouveau. Mieux vaudrait sans doute moins de spectateurs et plus d'acteurs, mais ces spectacles répandent l'idée et préparent au sport les enfants de ceux qui se contentent d'en être les témoins.

Un point toutefois est regrettable : c'est l'abus scandaleux des rencontres truquées, du « chiqué » ainsi qu'on le dit dans le parler spécial, expressif, mais peu élégant du sport.

Aucun sport n'y échappe. Profitant de l'engouement des foules pour les spectacles athlétiques auxquelles elles trouvent l'agrément capiteux des fortes émotions, et exploitant leur ignorance et leur inépuisable naïveté, une nuée d'impresarios de profession ou d'occasion, de gens qui sont les parasites insatiables et impudents des initiatives d'autrui — qu'ils compromettent sans vergogne — (après eux la fin du sport !) ont mis en coupe réglée la lutte d'abord, la boxe ensuite ou les deux ensemble pour les conduire de compromission en compromission, de scandale en scandale, vers une ruine qui ne tardera pas si l'on ne s'oppose en hâte à des pratiques déplorables.

Plus pressés de servir leurs intérêts que les sports auxquels ils se déclarent pourtant tout dévoués, ils ne voient dans le mouvement athlétique que l'occasion de spéculations lucratives. Et c'est à cela que nous devons l'envahissement des rings français par des athlètes américains ou anglais qui s'y livrent contre des adversaires sans valeur ou préparés et complices à des combats simulés et écœurants d'impudence.

Le côté désolant de l'affaire c'est que ces profiteurs sont aidés dans leur tâche par les journaux de sport, par ceux-là même qui devraient se faire une noble tâche de s'opposer à de tels scandales, de les dénoncer, pour mettre le public en garde contre des spectacles où il n'aura rien de ce qui lui aura été promis et pour quoi il aura payé.

Mais ils finiront par aller trop loin ; il viendra quelque jour où, las d'être insolemment dupée, la foule se vengera bruyamment et vigoureusement des offenses qu'on lui fait. Elle cassera, démolira tout ; et alors, fidèle à sa promesse, l'autorité interviendra et l'ordre public ayant été troublé la police interdira ces rencontres dont la plupart ne correspondent à rien. Ne seront alors plus possibles que les tournois sincères et les combats authentiques organisés ou par des personnalités autorisées et compétentes, ou par des fédérations, ou par des clubs spéciaux.

Cela sera, et ça n'est certes pas moi qui m'en plaindrai !

Nous avons eu très peur. On a pensé que l'autobus était condamné. La population et le Conseil municipal s'étaient ligués contre lui. On le trouvait trépidant, cahotant, bruyant, éblouissant, intolérable. On ne s'habitue pas au nouveau en un jour.

L'autobus ne soulèvera plus longtemps les réclamations qui l'avaient accueilli.

D'abord on s'y est fait, et enfin la Compagnie Générale des Omnibus, dont le monopole est sur le point d'expirer a bien compris qu'un coup décisif seul pourrait lui ramener la faveur chancelante du public ; elle l'a porté en mettant en circulation un nouveau type d'autobus, tout à fait séduisant.

Son inspiration a été des plus heureuses. Cela lui a donné l'occasion de nous montrer et de nous

faire apprécier un châssis qui peut être considéré comme un modèle du genre.

La conception qui a guidé dans cette étude a été de supprimer, ou tout au moins de réduire dans la plus grande mesure possible, le bruit et les trépidations insupportables pour le confort des voyageurs et néfastes à l'entretien du châssis.

La charge utile a été réduite au chiffre de trois tonnes, ce qui correspond à une carrosserie sans impériale pouvant contenir 21 personnes à l'aise.



Le ski à Saint-Cloud. — Un départ (Cl. J. Thézard).

A noter que le changement de vitesse qui comprend 4 vitesses et une marche arrière n'est pas muni de la prise directe.

L'adjonction de ce dispositif n'était pas pratiquement possible. Par suite de la multiplication assez faible, elle aurait conduit à des dimensions exagérées pour la couronne de différentiel ou encore à l'emploi de pignons démultiplicateurs sur les roues arrière et ceux-ci n'auraient pu être que difficilement protégés contre la boue et la poussière.

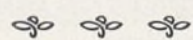
La transmission se fait par cardan, ce qui simplifie beaucoup l'entretien.

Les freins excessivement puissants sont, l'un à mâchoires : c'est le frein au pied ; l'autre agit par extension sur les tambours de roues arrière.

Les pneumatiques, de la marque Bergougnan, sont montés en bi-jumelés à l'avant et tri-jumelés à l'arrière.

Enfin, nous aurons terminé cette description succincte en signalant que la direction est placée à gauche et que, poussant jusqu'au bout leur souci du confortable, le chauffage de la voiture a été prévu au moyen des gaz d'échappement qui sont dérivés à leur sortie du moteur.

La douceur de suspension et l'absence complète de trépidations rendent incomparable ce nouveau véhicule, et l'on comprend tout de suite la vogue qui a immédiatement accueilli ce nouveau modèle, sorti des usines Renault, de Billancourt.



La recherche de la perfection a été le souci constant des artistes et des créateurs.

De la contemplation des athlètes antiques est née la sculpture qui nous a légué des lois qui consacrent les proportions et les formes les plus rationnelles du corps humain.

De deux créations, également rationnelles, la plus esthétique est généralement celle dont on peut tirer la meilleure utilisation, le meilleur rendement.

Avec le développement et les progrès de l'industrie il s'est créé une esthétique particulière dans toutes les spécialités dont les phases de développement se datent aussi nettement que les styles en architecture caractérisent une époque.

Les expositions rétrospectives sont à ce point de vue une démonstration topique et concluante.

Celui qui a vu la machine de Cugnot à côté d'une limousine moderne peut se faire une idée du goût des formes rationnelles qui guide aujourd'hui nos grandes usines de constructions automobiles.

L'aviation, dernière venue dans nos industries modernes, n'échappera pas aux lois de l'esthétique.

Elle y échappera d'autant moins que les appareils sont par nécessité tenus d'être soigneusement



étudiés et profilés pour pénétrer dans l'air avec facilité.

Toutes les parties de la barque aérienne doivent être réduites à leur plus simple expression.

En aviation, rien ne doit être superflu, il faut tout sacrifier au dieu de la vitesse, c'est-à-dire que la recherche de la ligne et des formes légères des appareils est une obligation. La science et l'esthétique s'y doivent allier admirablement.

Quand des centaines de constructeurs auront stimulé les facultés créatrices de leurs ingénieurs, il se dégagera du chaos actuel des lois esthétiques que personne ne soupçonne aujourd'hui, mais que tout le monde respectera demain.

Un dédain railleur écrasera celui qui ne saura se plier à ces lois indéfinissables.

De ce souci de l'esthétique en aviation, il en est des exemples chez certains constructeurs français.

Tel chez l'ingénieur Chauvière qui vient de créer des ailes d'aéroplane de forme elliptique très allongée dont les extrémités se relèvent gracieusement comme les ailes éployées d'un grand oiseau planeur, ainsi que des hélices propulsives d'une pureté de ligne remarquable.

L'aviation va donner son effort créateur et nos constructeurs français contribueront largement à son développement avec un esprit averti de cette impérieuse nécessité qui ne trompe jamais d'ailleurs et qui porte sa récompense avec le succès. — « Travaillez en savants et en artistes », ce qui est la meilleure formule.

La Compagnie des Pneumatiques Palmer, dont les produits se sont imposés en France et s'y sont répandus par leur excellence et l'heureuse et concluante façon dont ils ont été présentés aux automobilistes, vient de choisir comme directeur de son agence française M. Spiers, qui était il y a quelque temps encore collaborateur au grand quotidien anglo-français, *Le Daily Mail*.

On a reproduit dans ces pages quelques pittoresques vues de parties de ski organisées aux environs de Paris pendant les neigeuses semaines de février et de mars. Ces images, en rappelant la rigueur de l'hiver qui finit, fixeront un point d'histoire pour l'avenir : nous avons le droit d'espérer qu'on ne fera pas tous les ans du ski à Saint-Cloud. Les amateurs qui se sont livrés avec une belle ardeur à ce sport norvégien s'en consoleront aisément puisque le ski a maintenant ses fêtes annuelles dans toutes les régions de la France où il y a de la neige et des espaces, aussi bien qu'en Suisse et ailleurs.

Le mois de mars 1909 a droit à une place spéciale dans les annales de la locomotion aérienne. Les deux premiers élèves de Wilbur Wright, le comte de Lambert et M. Paul Tissandier ont pris, tout seul à bord de l'aéroplane du célèbre aviateur américain, le chemin des airs.

Et resté à terre, Wilbur Wright a été le témoin, combien ému, des envolées de ceux à qui il révéla en quelques heures et enseigna l'art de voler à la façon des oiseaux.

La voie est donc maintenant ouverte à tous. Continuant la merveilleuse conquête et poursuivant l'œuvre qui l'immortalise, Wilbur Wright peut maintenant partir pour l'Italie d'abord, l'Angleterre ensuite. Il nous restera pour nous donner des ailes, ses élèves, le comte de Lambert, Paul Tissandier et le capitaine Lucas-Gérardville, qui bientôt volera tout seul aussi.

La preuve des qualités pratiques de l'aéroplane Wright est démontrée ; mais le ministre de la Guerre l'ignore toujours. Ennemi de tout ce qui ne sort pas de ses milieux, le Génie ne veut pas qu'on achète pour l'armée l'aéroplane Wright. Il travaille à la création d'un aéroplane militaire secret qui coûtera cher, ne volera pas, et nous serons sans ailes le jour où nous en aurons besoin. Et c'est ainsi que tous les progrès demeurent inutiles en France : après la bicyclette et l'automobile, ce sera l'aéroplane. Plus ça va, plus c'est la même chose.

FRANTZ-REICHEL.

Londres, avril

La « Royal Automobile Association » est en passe de devenir pour le touriste étranger un guide et une amie. Le département chargé de se mettre à la disposition des membres de l'Association qui s'occupent de tourisme n'est organisé que depuis un an et déjà il a fait de remarquables progrès. Au cours de l'année dernière, l'Association a reçu une somme de plus de dix mille livres sterling de droits, et dès les premières semaines de l'année courante, plus de cent membres ont profité des avantages offerts par l'Association. Sur toutes les routes importantes de France, des hôtels et des ateliers de réparation sont organisés. Plus de deux cents hôtels et garages sont déjà à la disposition des membres de l'Association et l'organisation sera à peu près complète au moment où la saison de tourisme continental battra son plein. Voici un exemple de la façon dont l'« A. A. » fonctionne : Il y a quelques jours, un membre se présente à 4 heures de l'après-midi aux bureaux de l'Association ; des dispositions furent aussitôt prises pour l'embarquement de son automobile le lendemain matin de bonne heure ; un guide fut engagé pour conduire le chauffeur jusqu'à Lyon, et les touristes (aussi ignorants du tourisme à l'étranger que de la langue française) arrivaient à leur destination en moins de quarante-huit heures.

Il n'y a guère d'indices, pour le moment, de la prochaine décadence de l'industrie automobile. Les importations d'Angleterre en France se sont élevées de 44.000 francs en janvier 1908 à 101.000 francs en janvier 1909. Les importations totales en France dans le premier mois de l'année courante ont presque atteint en valeur le double des importations de janvier 1908 et le triple de celles de janvier 1907. D'autre part, les exportations de la France dans ce même mois de janvier 1909 ont atteint le total de 8.750.000 francs contre 6.500.000 francs en 1908 et plus de 9.000.000 en 1907.

La vogue des courses de canots automobiles se révèle par le nombre des engagements pour le meeting de Monaco, qui commencera au moment où paraîtront ses lignes. L'Angleterre y sera bien représentée, car elle a déjà six engagements formels. Dans la classe « sans limite », le nouveau Wolseley-Siddeley rencontrera comme concurrents l'Américain Dixie 11, qui détient pour le moment la British International Cup, et le Standard, Américain également, qui concourra malgré son accident. Dans la section « avec limite », la limite étant 155 m.m. pour 4 cylindres (comme dans le Grand Prix de l'année dernière), il y a quatorze engagements, dont deux pour l'Angleterre.

L'ingénieur-constructeur de moteurs rencontre dans l'évolution de l'aviation un problème qui lui donnera de l'occupation pendant longtemps. Au cours de la dernière année, toutes sortes de machines ont été essayées et cependant il est encore impossible de dire quelle forme précise le moteur aérien finira par prendre. Ce qui est bien certain, c'est que les inventeurs doivent employer tous leurs efforts à la confection d'un moteur qui soit d'une puissance énorme en comparaison de son poids. Cette puissance étant actuellement limitée par le poids, il faut donner des proportions exagérées aux aéroplanes, et il n'est pas possible d'en réduire les dimensions, parce que leur vitesse initiale ne justifie pas encore cette réduction. La plupart des machines volantes manquent de stabilité. Pour le moment, le poids par H. P. des moteurs aériens varie de 1 1/2 à 3 livres (anglaises). Si l'on trouvait un moteur qui donne environ dix chevaux-vapeur par livre (anglaise), le problème de l'aviation serait résolu avec pour ainsi dire n'importe quelle forme d'aéroplane de dimensions très réduites, la machine volante pouvant alors devenir plus rigide, plus maniable et plus rapide, puisqu'elle offrirait moins de résistance à l'air, quel que fût d'ailleurs l'angle d'inclinaison. Les fabricants —

notamment les fabricants anglais — ont jusqu'ici un peu négligé le moteur extra-léger. Il leur faudra changer de méthode parce que nous nous trouvons ici en présence d'une industrie d'un grand avenir qui ne s'appliquera pas uniquement aux aéroplanes et aux grands dirigeables, mais encore à l'hydroplane, destiné à jouer un rôle important non seulement dans les sports nautiques, mais dans les opérations des marines de guerre, pour le service d'éclaireurs et d'estafettes.

Les frères Wright et Farman peuvent être fiers de la révolution qu'ils ont amenée dans le monde et du nombre énorme d'imitateurs qu'ils ont suscités. Ce nombre augmente jour par jour, heure par heure, et avant longtemps les hommes nous donneront un spectacle analogue à celui qui s'offre parfois à nos yeux lorsqu'en traversant un champ nous voyons soudain s'élever dans les airs une troupe ailée d'oiseaux. Les frères Wright ne se livrent pas à d'enthousiastes prophéties, parce qu'ils sont pleins de réserve et de prudence, mais le magnifique élan dont ils ont donné le signal ne s'arrêtera plus. Semblable au pétrel qui jamais ne se pose, l'homme ne repliera plus les ailes qu'il vient de se donner.

M. Delagrangé qui, sans être le premier des aviateurs, a accompli de remarquables prouesses, nous a bien vivement intéressés en Angleterre en affirmant qu'avec des dispositions naturelles, un jeune homme peut apprendre à diriger un aéroplane par beau temps en quinze jours, en moins de temps qu'il n'en faut pour apprendre à ramer ou à pédaler à bicyclette.

Les frères Wright ont jusqu'à présent vendu quatorze aéroplanes. M. Wilbur Wright et ses élèves font des essais à Pau. Trois ont été commandés par la Société « Aerial », deux doivent aller en Russie, M. Fabry de Calais en a retenu un avec lequel il se propose de traverser la Manche, il y en a un pour M. Mathis, de Strasbourg, un pour la Société Mercedes, un pour un acheteur de Nantes et enfin trois pour la Société Grégoire qui doit représenter les frères Wright en Angleterre pour la vente des aéroplanes.

L'invitation adressée à M. Wright par le Ministère de la Guerre de la Grande-Bretagne, de se rendre en Angleterre pour y faire des essais, excite un vif et légitime intérêt, mais il faut attendre la suite qui y sera donnée avant de se livrer à des commentaires.

C. GROUND

UNE « MADELEINE » de GUIDO RENI



Un heureux hasard nous a fait rencontrer dans une galerie parisienne cet admirable tableau de Guido Reni, qui représente *Madeleine courtoise*. Par l'admirable modelé des chairs autant que par l'intensité et la noblesse de l'expression, c'est là certainement un des plus beaux morceaux du maître. Il est daté de 1612. Nous sommes heureux d'en offrir une reproduction à nos lecteurs.



## A Travers le Vieux Paris

La Rue des Francs-Bourgeois.  
L'Hôtel d'Albret.

L'Hôtel Carnavalet est comme le chef-lieu de cette région si pittoresque de l'ancien Paris qui s'étend entre la rue Saint-Antoine et les anciens boulevards. Mais ce serait perdre en partie le bénéfice d'une excursion intéressante que limiter son attention aux salles du Musée. Les vestiges d'architecture seigneuriale et bourgeoise du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle abondent aux environs, et les visiteurs qui peuvent consacrer quelques heures à parcourir ce vieux quartier ne s'en éloignent qu'à regret. C'est que le passé y parle encore à haute voix ; les murs jaunis, les hautes fenêtres à petits carreaux, les cours spacieuses ont conservé de la vie d'autrefois des reflets qui retiennent, et qui émeuvent.

La rue des Francs-Bourgeois, où s'ouvre un des porches de l'ancienne demeure de M<sup>me</sup> de Sévigné, est une des plus riches et des plus intéressantes à cet égard. C'est l'ancienne *rue des Poulies*, qui devait son nom à un jeu d'argent exercé là jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. En 1271 on donna le terrain aux Templiers, qui ouvrirent la rue sur l'emplacement des jeux. Moins d'un siècle après, deux personnes charitables y construisirent un hôpital destiné à vingt-quatre vieillards qui y recevaient asile moyennant une rétribution d'un denier par semaine. Ces vieillards, en raison de leur pauvreté, étaient exemptés d'impôts, ce qui fit donner à l'hôpital, puis à la rue, le nom de *Francs-Bourgeois*. En deux siècles, cette voie qui était à la limite de Paris sous Philippe-Auguste, devint une des plus somptueuses et des plus aristocratiques de la capitale. Les Louvois, les Lamignon, les Fourcy, les Miromesnil y avaient fait élever des hôtels splendides, dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui.

Malheureusement le commerce et l'industrie ont envahi ces magnifiques demeures, et la plupart ont subi des modifications et des transformations dont le spectacle est pénible aux pèlerins du vieux Paris. Il n'en est pas partout ainsi, cependant, et l'on peut voir au n° 31 un très beau spécimen de l'architecture du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Hôtel d'Albret, dont les possesseurs actuels, non contents d'en respecter la sobre harmonie, se sont encore efforcés de réparer les dégâts survenus pendant et après la grande tourmente révolutionnaire de 1789.



Cabinet Régence à l'Hôtel d'Albret

Le connétable Anne de Montmorency posa en 1550 la première pierre de cette habitation, destinée à Jeanne d'Albret, qui devait trois ans après donner à la France le plus populaire de ses rois. Henri IV aurait donc pu naître rue des Francs-Bourgeois... Regrettons de n'avoir même pas la certitude que sa mère habita jamais l'hôtel bâti à son intention. Ce qui est certain, c'est que Phœbus d'Albret, gouverneur de Bordeaux, y vécut plusieurs années. Après lui vint Le Tellier, chancelier de Louis XIV, puis la famille de Livry, qui l'habitait au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces derniers possesseurs d'avant la Révolution ont établi quelques-unes des dispositions intérieures de l'immeuble, tout en respectant la noble ordonnance de plusieurs salles dont la décoration remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces précieux souvenirs documentaires qu'on rencontre à chaque pas, lorsqu'on parcourt les galeries où MM. Baguès frères ont installé des collections de luminaire infiniment curieuses, et qui, à vrai dire, ressemblent bien plus à un musée qu'à une installation commerciale.

L'artiste et l'homme de goût qui s'arrêtent à l'Hôtel d'Albret, séduits par la noblesse de son aspect extérieur, constatent avec une vraie joie que là au moins aucune hérésie n'a été commise, et que le passé y est l'hôte d'un modernisme digne de lui.

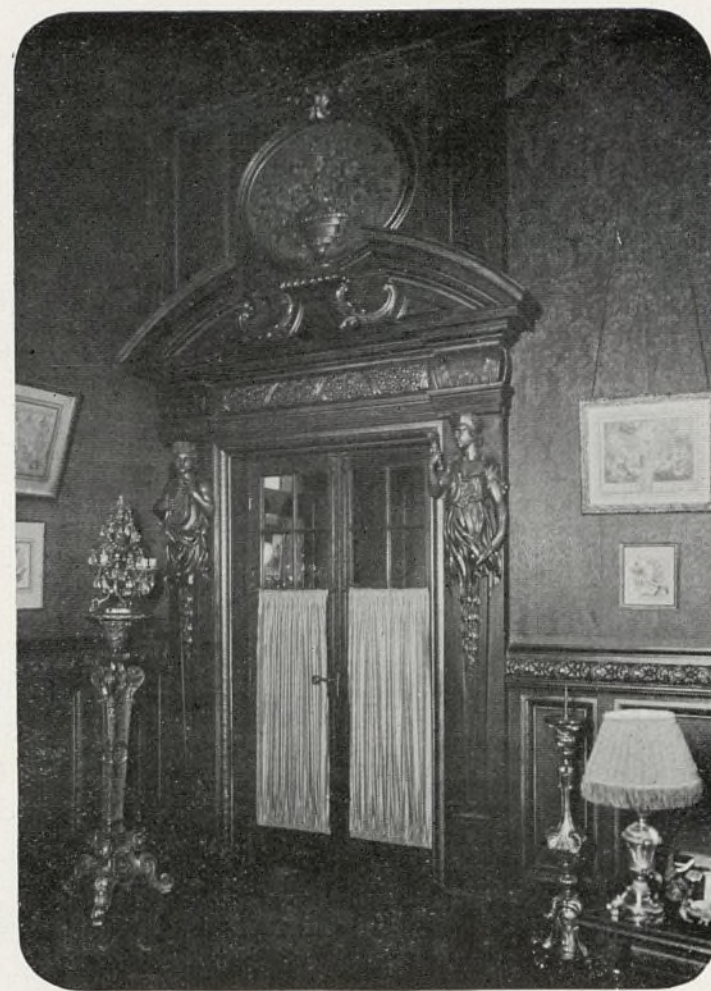
Il est vrai que l'industrie exercée par MM. Baguès dans ce décor historique est avant



Cabinet de travail Louis XIV à l'Hôtel d'Albret

tout une industrie d'art, que ses chefs ont affinée et ont fait progresser en s'inspirant aux meilleures sources du style français. L'éclairage électrique a pour lui cet immense avantage de s'adapter avec discrétion aux appareils de tous les styles. MM. Baguès, en succédant à leur père, qui avait fondé la maison il y a trente-cinq ans, ont compris tout le parti artistique qu'il y avait à tirer de cette particularité, et ils ont réalisé dans l'éclairage élégant une œuvre tout à fait intéressante et méritoire, admirablement en rapport avec le milieu où elle s'est poursuivie et avec les besoins et les aspirations de l'époque présente.

Tous leurs modèles d'appareils des plus simples aux plus riches, sont inspirés des plus beaux spécimens répandus dans les musées et les propriétés particulières ; et l'on sait si l'art français a multiplié les chefs-d'œuvre dans cette branche particulière, principalement au XVIII<sup>e</sup> siècle. MM. Baguès, qui ont à résoudre de multiples problèmes artistiques et techniques, remontent souvent plus loin. Ils remontent au moyen âge et à la Renaissance, mais toujours sur des documents authentiques, en s'adressant à des sources indiscutables. Ils sont constamment à la recherche des belles œuvres de toutes les époques et ont réuni dans leur hôtel une collection unique de bronzes et objets



Porte Louis XIV à l'Hôtel d'Albret

d'art susceptibles d'un emploi dans l'éclairage ou dans la décoration. Il n'est pas d'hôtel historique, de palais, d'appartement luxueux, de logis prin-

cier ou bourgeois qui ne trouve ici à se compléter par une installation d'éclairage adéquate à son époque et à son style, et cela dans la mesure voulue d'importance et de luxe. MM. Baguès sont en mesure de soumettre des exemples, de donner des conseils et de montrer des installations de la plus haute valeur artistique aux intéressés qui s'arrêtent chez eux en visitant l'ancien Paris.

Nos gravures montrent trois aspects de cette installation si intéressante : un grand cabinet de travail rétabli dans l'état où il se trouvait au XVI<sup>e</sup> siècle, une superbe porte à boiseries Louis XIV, un délicieux cabinet Régence. Ce ne sont là que des exemples. Le contenu des locaux soutient hautement l'intérêt de ce somptueux décor, et les modèles des meilleurs bronziers français sont réunis ici en un choix abondant et scrupuleux en même temps. Cela nous permet d'apprécier d'un coup d'œil l'heureux essor donné à cette industrie des

installations d'éclairage par des artistes qui ont su concilier avec le goût moderne et avec les ressources de l'électricité les plus belles créations de leurs prédécesseurs des siècles passés. Assurément, si les maîtres d'autrefois qui ont dessiné, modelé, fondu les originaux de ces lustres, de ces flambeaux, de ces girandoles, de ces appliques, pouvaient parcourir les galeries de la maison Baguès, ils seraient fiers de voir leur génie perpétué de façon si heureuse. Peut-être s'étonneraient-ils de l'éclectisme du goût moderne, qui se partage entre les modèles de la Renaissance, les gracieux profils du temps Louis XV, les lignes sobres et graves du premier Empire ; mais ils n'en seraient que plus frappés par les connaissances que nécessite précisément cet éclectisme, de la part de ceux qui doivent y répondre par des adaptations appropriées ; et ils sortiraient de l'hôtel d'Albret en rendant justice à l'art et au talent qu'on y dépense.

Faisons comme eux et félicitons-nous de ce que ce noble vestige de la grande architecture française ait bénéficié d'une bonne fortune exceptionnelle en devenant, dans ce siècle utilitaire, le siège d'une industrie d'art digne de son caractère et de son passé.

JEAN MAUBOURG



# Les Grands Hôtels du Monde

Aix-la-Chapelle

## HENRION'S GRAND HOTEL

CORNELIUSBATH

A. INTRA-HENRION, Proprietor

Unique Bathing Establishment opened 1897

Glien-sur-Montreux



## Park Hotel

Opened since 1905

: A first-class house : : : : Every comfort :

: : Apartment with bath-room and toilet : :

: : : : Unique Situation : : : :

E. J. GAISER-FLOHR, Proprietor

Barce-lona

## Grand Hôtel des Quatre Nations

ENTIRELY RENOVATED IN 1907

Grand New Restaurant Français & Orchestra & Suites with Private Bathrooms and Toilette & Winter Garden & Lift & Electric Light Steam Heating & Sleeping Car Agency

Leamington Spa

## REGENT HOTEL

PREMIER HOTEL OF THE MIDLANDS

Comfort & Charm

BEST FOR SHAKESPEARE'S COUNTRY

Basle

## THREE KINGS HOTEL

(TROIS ROIS)

LARGEST AND BEST REPUTED FAMILY HOTEL AT BASLE

Magnificent situation on banks of River Rhine and in centre of the town

Rooms and Suites with Private Bathrooms & OWN AUTO GARAGE

Madrid

## GRAND HOTEL DE LA PAIX

J. CAPDEVIELLE

Berchtesgaden (Germany)

## GRAND HOTEL & KURHAUS

: : : : FINEST AND

: : BEST SITUATED :

ESTABLISHMENT : :

H. ROTHE, Managing-Proprietor

Munich

## HOTEL FOUR SEASONS

Hôtel des Quatre Saisons

LEADING FIRST-CLASS HOUSE

Finest situation in the centre of the Town. In the immediate vicinity of the Royal Palaces and Theatres, Promenades, and all the places of interest in Munich

BEST FRENCH RESTAURANT. OPEN TO NON-RESIDENTS.

Bourne-mouth

## "ROYAL BATH" BOURNEMOUTH

"The Hôtel de Luxe of the South"

→ À LA CARTE or À LA PENSION ←

"The best Hotel in Bournemouth is the Royal Bath. It is excellently managed, and its situation is superb."—The Queen, 6th July, 1907.

Mr. Ritz, of the Ritz Hotel, Paris, and the Ritz and Carlton Hotels, London, says: "I shall be delighted to recommend the Royal Bath Hotel whenever the opportunity occurs. I know I can do so in confidence, as I consider it excellent in every respect."

Munich

## HOTEL de RUSSIE

First Class House, with all Modern Improvements

FINE OPEN TERRACE & EVERY HOME COMFORT

AUTO GARAGE

Brussels

## Grand Hotel

J. CURTET-MUGON

Director

St-Moritz Dorf

## Hôtel Belvédère

: : : : Exceptionally fine Situation : : : :

: : : : All modern Comforts : : : :

Private Apartments with Bath and Toilet

Constance

## INSEL HOTEL (On an Island in the Lake of Constance and the Rhine)

Formerly a Dominican Convent :- Unique from the Historical, architectural and scenic points of view :- In superbly quiet situation :- Arrangements made for a lengthy stay :- Season: April 10 to October 15 :- Managed by the proprietor: M. BRUNNER.

St-Moritz Dorf

## SCHWEIZERHOF-CHATEAU

Engadine

High-class Family Hotel . . . Renowned for distinguished Society

Ad. ANGST, Directeur

Franzens-bad

## Kopp's Hôtel Königsvilla

And VILLA BEAU-SEJOUR (New)

SUITES WITH PRIVATE BATH & MOTOR GARAGE

Patronised by Royalty and best American Society

Proprietor, HOFHÔTELIER J. F. KOPP

Purveyor to His Imperial Highness the Archduke Franz Ferdinand of Austria

Salso-

maggiore (Near Milan)

Season from April to November

The Thermal Waters of Salsomaggiore are the most powerful in the World for Anæmia, Ladies' Complaints, Gout and Rheumatism.

The Salsomaggiore "Cure" by Inhalation is extremely efficacious in all Affections of the Throat, Respiratory Organs, etc.

## Grand Hotel des Thermes

C. RITZ & A. PFYFFER

Genoa



## New Bertolini's

## Bristol Hotel

Versailles



## HOTEL RESTAURANT DES

## RESERVOIRS

adjoining the Palace and Park

Former Residence of la Marquise de Pompadour

Geneva

## GRAND HOTEL DE LA PAIX

Hôtel de 1er Ordre

FRED. WEBER - - Proprietor



Vienna



## Hotel Bristol

FIRST-CLASS HOUSE. — 230 Saloons and Bedrooms with 250 Windows on the street. — Private Suites and Single Rooms with Baths. — Finest French Restaurant. — Grill Rooms. — Anglo-American Bar. — Safe Deposit. — Five o'clock Tea and Dinner Concert. — Auto-Garage. — Own Shooting and Fishing.

Tous les Catalogues, Prix-courants, Notices et Tarifs des Grands Hôtels du Monde sont tenus dans les bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ à la disposition des Abonnés et Lecteurs.

Ayuntamiento de Madrid